

Le Rouge Gorge

Première Partie

Sigoyer 1905

Lucie ouvre la lourde porte de l'église et avant d'entrer lève un regard placide vers le ciel plaqué de gros nuages blancs. C'est l'été, la chaleur écrase la campagne, la montagne de Céüse ressemble à une braise prête à exploser. Heureusement l'église est fraîche. Aveuglée par la lumière du dehors, Lucie n'y voit rien. Elle se jette dans cette grande poche fraîche, comme on se jette à l'eau.

Dans son ventre l'enfant remue et l'angoisse la saisit. Elle est seule dans l'église. Elle sent la délivrance proche. A présent elle se hâte de rejoindre le village. Mettre au monde un enfant n'effraye pas Lucie puisque ce petit sera son sixième, avant lui cinq filles ! Aveline l'aînée, puis Madeleine, Yvonne et ensuite deux petites décédées. Des filles, rien que des filles ! Ha si seulement cet enfant pouvait être un garçon... Il pourrait apprendre un métier et aider la famille, Dieu faites que ce petit soit un garçon, ils retourneraient à Serres, leur ville natale.

Quitter le village de Sigoyer, depuis longtemps Lucie en rêve, non pas qu'elle se trouve malheureuse dans la famille de son mari car au moins le pain ne manque pas, mais elle préfère la ville, les ruelles où crient les enfants, les maisons serrées les une contre les autres comme pour se tenir chaud, et surtout le coin du tricot près du lavoir où elle rejoint les autres femmes pour discuter. Les histoires grivoises de la mère Tourniaire lui manquent. Elle trouve la campagne pesante par son labeur et ses veillées monotones. Trois ans qu'ils ont quitté Serres pour venir ici...

Lucie soupire, elle prend le sentier qui descend au village, longe les champs de blé et marque une pose devant l'oratoire surmonté d'une croix tordue. Elle ne sait pas lire, mais elle connaît par cœur ce qui est gravé sur la pierre :
Antoine Amieu et de son épouse Julie Pouroie Joseph Paul Neveu. 28 mai 1864

Pourquoi tant de noms grand Dieu ! Elle regarde dans sa niche la petite statue de Marie toute humble dans sa grande robe, mains jointes et yeux fermés. La douleur la surprend alors qu'elle s'abîme dans des rêveries, mélange de réminiscence religieuse et de superstition.

Elle se met à penser avec bonheur que des contractions aussi rapides pourraient bien laisser présager un garçon, les filles aiment se faire attendre, enfin, c'est ce que l'on le dit. Elle se hâte de descendre le chemin jusqu'au ruisseau. Le village se trouve sur l'autre versant, elle ne le voit pas encore. Lucie aime ce passage, frais et touffu, envahi de bouquets de menthe. Elle pose délicatement ses sabots sur les pierres plates et franchit la rivière. Remontant sa robe, elle tient son ventre comme un paquet. Elle transpire, des mèches de cheveux s'échappent de son chignon, son cœur se met à battre

soudain. Non elle ne veut pas accoucher comme Marianne, debout sur le sentier, elle ne veut pas que son enfant roule dans l'herbe comme un petit agneau . A bientôt quarante ans Lucie veut accoucher chez elle, enfin dans une maison.

Le chemin remonte un peu, longe une allée de jeunes peupliers. Au-dessus de sa tête, le fin feuillage des amandiers adoucit la chaleur du ciel. Marcher, ne plus s'arrêter, respirer. Avancer, serrer les dents. Si elle osait, Lucie se boucherait le sexe avec sa main, que ce petit est pressé et comme il pousse ! Enfin, Lucie voit les premières maisons, longe l'enclos où grognent des cochons. Elle croise Joseph qui ne remarque rien, passe à droite du gros noyer et après quelques marches atteint la maison. Elle s'affale sur une chaise, elle n'y voit rien, trop de soleil dehors, trop peu de lumière dans cette pièce sombre et basse. Des mouches se posent sur ses mains, une autre s'empêtre dans ses cheveux défaits. Lucie boit de l'eau fraîche à grandes goulées et cette eau la calme. Le petit dans son ventre semble rassuré lui aussi, peut être s'est-il endormi. Mais le petit s'est accordé une trêve pour mieux prendre son élan, il pousse à nouveau, Lucie perd les eaux dans la cuisine, vite on appelle Marianne. Lucie tremble, voudrait crier sa douleur mais elle n'ose pas, elle doit supporter. La cuvette pour l'eau chaude et les serviettes sont prêtes heureusement, elle les avait sorties la veille. Et déjà l'enfant arrive, sa tête brune, son visage rouge, sa peau plissée toute gluante, cet enfant est un garçon, le premier garçon de Lucie ! Et le petit crie, ses poumons se remplissent d'air, ses petites mains s'agitent, il hurle comme un beau diable, sûr il aura du caractère celui là.

Lucie se laisse laver, soigner, recoiffer. Epuisée, yeux fermés, elle ramasse pour elle, à l'intérieur de son cœur son bonheur, sa fierté. Elle vogue sur les

rives du futur car cet enfant d'un coup la propulse en avant, ce fils, mon fils tant attendu, ce fils dans son esprit de femme simple va changer leur destin. Elle a pour lui un prénom, le prénom de son fils, à chaque naissance il était prêt, il n'a jamais changé, ce sera Alban, Alban mon enfant, mon chéri, bonheur de ta maman.

Le père arrive, quelqu'un est allé le chercher aux champs, il attend debout dans la cuisine. François Brochier a 51 ans, il paraît vieux et fatigué, il est connu pour son engagement politique. A Serres le travail manquait, il se louait comme journalier mais cela n'était pas suffisant pour nourrir sa famille. A la campagne au moins, il y a toujours du travail, une soupe et du pain. La famille s'entraide grâce à la boulangerie de Jean-Joseph et les champs de sa sœur Marianne, veuve depuis plusieurs années. François est même parvenu, sou après sou à amasser quelques économies. Après les relevailles de sa femme, ils retourneront à Serres, il achètera un petit lopin de terre à Isclamare, le long du Buech. Il sera cultivateur, oui la vie va changer avec ce fils pense François, un fils enfin à qui il va pouvoir transmettre ses idées, ses rêves politiques, tout son espoir d'homme né et resté pauvre. Ce fils réalisera ce qu'il n'a pas pu faire, il l'enverra à l'école communale il apprendra l'égalité, l'histoire de la révolution, la citoyenneté. Son prénom ? Ce sera Hervé. Et pas question de le baptiser ! Les curés n'auront pas mon fils, foi de communard.

C'est François à présent qui remonte le sentier d'un pas ferme jusqu'à la place de l'église. Il entre dans la mairie pour déclarer la naissance de l'enfant. Lucie s'est pliée à son autorité, Alban quel prénom ridicule et sans

ambition. Devant ce père âgé et déterminé le secrétaire de mairie n'hésite pas un instant à noter dans le registre des naissances

Brochier, Hervé, Rossel

Né le 26 juin 1905 à 4 heures

ignorant que de sa plume appliquée à soigner les pleins et les déliés, il inscrit officiellement l'enfant sous le nom d'un chef d'état major communard mort fusillé par les Versaillais à l'âge de 27 ans.

Octobre 1905

Cinq heures du matin. Le village de Sigoyer dort sous un ciel criblé d'étoiles. Dans la maison de Marianne la lampe à pétrole brille, on s'affaire. Sur la longue table de bois elle a rassemblé une grosse boule de pain, des pommes, un sac de noix, un litre de vin. Serrée dans une cage étroite, une poule blanche sommeille, la tête enfouie sous l'aile. Non, Lucie ne veut pas d'œufs ils risqueraient de se casser, oui il faudrait réveiller la petite Yvonne et bien l'habiller, qu'on noue son châle de laine par-dessus son manteau. Ce dernier lundi d'octobre plonge Lucie dans un état d'émotion intense, la famille quitte Sigoyer pour rentrer à Serres.

On les appelle là-bas et Pierre, le fils de Marianne va se marier. Il a déjà trente trois ans, avec sa femme ils vont habiter la maison laissée vacante par la famille Brochier. Lucie tourne son regard vers la corbeille où dort son bébé. Hervé a quatre mois, il a grossi, quant à Yvonne, avec ses jambes musclées de petite fille élevée à la campagne, elle respire la santé et devrait malgré son jeune âge pouvoir marcher un bout du chemin. Partir, voyager, à

ce mot le cœur de Lucie saute dans sa poitrine, car une fois arrivés à Gap, c'est en train qu'ils regagneront Serres !

Le train, Lucie n'est jamais montée dans un wagon, elle ne sait même pas combien de temps durera le trajet, ni l'heure exacte du départ. Qu'importe. A Serres, pense-t-elle, elle va retrouver ses deux autres filles, comme elles auront changé ! Et son vieux père. Elle se promet aussitôt arrivée de le prendre avec eux. Lucie revoit la montée de la rue des remparts, les quinze marches branlantes du Portalet et la Grande Rue, là où se trouve leur logis. En arrivant, elle ouvrira les volets pour laisser entrer le soleil.

Pour l'heure François ne chôme pas, il a rassemblé près de la porte toutes leurs affaires, chaque adulte aura sur son dos un balluchon, lui prendra en plus dans chaque main une valise. La plus grande est remplie de leurs habits, l'autre garnie d'un beau jambon bien gras soigneusement enveloppé et calé avec des sacs de noix et d'amandes. La poule est arrimée à la poignée de la valise de victuailles. Voilà ils ont devant eux la totalité de leurs biens. François passe autour de son cou la besace chargée du casse croûte. Lucie s'occupera d'Hervé, bien emmaillotté dans ses langes et donnera la main à Yvonne. Ils sont drôles tous les quatre, gonflés par tous ces vêtements qu'ils ont superposés afin d'alléger les valises.

- On dirait des romanichelles, plaisante Marianne.

Le petit Hervé s'est mis à pleurer, Lucie le prend délicatement, ouvre sa chemise et le pose contre son sein. L'enfant commence à boire goulûment. Tant mieux pense Lucie, il dormira pendant que nous marcherons. Car le trajet est long pour rejoindre Gap. François a compté large, il leur faudra au moins cinq heures, impossible de marcher vite avec les enfants et Lucie est

vite essoufflée. François regarde son fils, un peu de lait coule de sa bouche ronde. Tête mon fils, tête bien... ses désirs secrets, il n'en a parlé à personne, le retour à Serres est aussi pour lui un grand moment. Dès que tu sauras marcher Hervé, je t'apprendrai à pêcher les truites du Buech, j'achèterai un âne, tu grimperas sur son dos, ensemble nous irons faucher l'herbe et nourrir les lapins, et puis quand tu auras six ans, je t'envoie à l'école communale, prends des forces mon enfant, grandis vite.

Yvonne baille, toute pâle dans son châle sombre. Elle tient à la main une pomme qu'elle ne mange pas. Dehors le ciel devient laiteux, les étoiles s'effacent, les coqs commencent à chanter. Il est l'heure. On s'embrasse, Marianne a les yeux pleins de larmes, elle prend Yvonne dans ses bras, lui plaque deux baisers sonores sur les joues, caresse le bout du nez du bébé.

- Faites bon voyage, vé je vous accompagne jusqu'au château...

Ils marchent tous les cinq en file indienne sur le chemin étroit, la rosée mouille leurs souliers. Marianne s'arrête sur la plate forme qui domine les combes, elle les laisse se détacher d'elle, les mains sur les hanches, la tête un peu penchée elle les suit jusqu'à ce qu'ils arrivent à la forêt de hêtres dont elle ne distingue que la masse grise dans le petit matin. Un signe de la main, et voilà, elle ne les voit plus.

Dans la forêt, il fait très sombre. Yvonne pleure, elle s'agrippe aux jupes de Lucie qui la soulève et la cale sur une de ses hanches. Attaché contre sa poitrine, le bébé n'a pas bougé. François ouvre le chemin. Du bout de ses grosses chaussures de cuir, il bascule sur le côté les pierres qui pourraient faire trébucher Lucie. Avec son bâton il repousse les buissons, s'assure que toute sa famille le suit au plus près. A la sortie de la forêt, le sentier coupe

une pente, et après quelques boucles ils atteignent l'entrée du sous terrain, cachée par des buissons d'aubépines. François pénètre dans le boyau obscur et ressort aussitôt, tenant dans la main une lampe au verre noirci. De sa besace, il tire une fiole remplie de pétrole et la remplit jusqu'à ras. Pas d'économie aujourd'hui, il ne faudrait pas que la lampe s'éteigne au milieu du chemin. La lumière vive éclaire son visage vieilli, ses traits creusés, sa barbe naissante aussi blanche que des cristaux de glace.

- Allons-y, dit-il sans se retourner.

Après la voûte de pierres, le sous terrain n'est qu'un tunnel de terre, soutenu par quelques piliers de bois. Des araignées blafardes s'enfuient. Au fur et à mesure qu'ils s'enfoncent dans le terre la vie disparaît. Apeurée, Yvonne cache sa tête dans le cou de sa mère et s'agrippe à sa mère de toutes ses forces. Lucie marche, elle n'a jamais emprunté le sous terrain de sa vie, elle n'a pas peur, elle est sous la protection de Marie. Un jour de confiance, Marianne lui a parlé de la petite Vierge bleue au fond du sous terrain. Elle l'attend, elle la guète. La voilà ! Comme elle est belle dans la lumière dorée de la lampe ! Lucie esquisse rapidement un signe de croix. Mais déjà Marie retombe dans les ténèbres, avec François, pas question de s'arrêter.

Le sous terrain débouche sur un grand champ en friche. Le soleil s'est levé, en cette belle journée d'automne la chaleur n'est plus à craindre. Il retrouve le chemin et dans un petit bois de pins sylvestres, s'arrêtent pour manger un morceau. Le vin est frais et le pain lourd. Yvonne s'est endormie, le petit ne bouge pas, il dort lui aussi posé dans les plis de la robe de Lucie. Le couple ne parle pas. Au-dessus d'eux, une buse tournoie et lâche de temps en temps un cri strident.

Trois heures déjà se sont écoulées. Le chemin est encore long.

- Allons-y, faut pas traîner, dit François en le levant lourdement.

Ils traversent un gué, saluent deux chasseurs en guêtres de cuir. La fillette pèse sur la hanche de Lucie qui transpire, ses sabots lui paraissent lourds comme deux pierres. Elle baisse les yeux, fixe son attention sur les chaussures de son mari, elle s'amarre à ses talons, se fait porter par ses pas. Ils franchissent une autre colline. Ensuite commence la plaine de Gap, le morceau le plus long, monotone. Des prés, des bosquets, des chemins creusés d'ornières creusées par le passage des vaches. Ils s'arrêtent à nouveau car le petit pleure, les seins de Lucie lui font mal tant ils sont pleins de lait. Un homme les dépasse, juché sur un tombereau.

Ils longent à présent les jardins potagers bordés de vignes rousses. Leurs pieds roulent sur des noix oubliées, à la première fontaine, ils s'arrêtent. Lucie s'asperge le visage d'eau glacée. François attend, les traits fermés. A partir de la fontaine, il ne connaît plus rien. Gap, il y est allé l'année dernière en charrette avec le père Robert, mais ils avaient pris la route. Il essaie de se rassurer. La gare, tout le monde doit savoir où elle se trouve, ils n'auront qu'à demander.

En pensant qu'il va prendre le train, le visage de François se détend, ce sera la première fois, il sort de la poche de sa veste de velours côtelé le morceau de papier qu'on lui a donné à la mairie : départ 12 heures 48. Arrivée 2 heures 23. C'est précis !

Il est presque onze heures.

- Allez, dit François, ne perdons pas de temps, le train ne nous attendra pas.

Le hall de gare est comble, il fourmille de femmes en chapeau, de porteurs submergés par le poids des valises entassées sur leurs chariots. Le petit kiosque à journaux est pris d'assaut et le chef de gare avec sa lampe ronde et son drapeau roulé dans la main a bien du mal pour se frayer un passage parmi la foule massée sur le quai. Sous la verrière il fait chaud. François regarde sa femme, sa robe noire, ses sabots, les deux bandeaux de sa chevelure où courent des cheveux blancs, ses yeux cernés. Avec ses deux enfants blottis contre elle, ils ressemblent à des rescapés, de misérables rescapés. Mais François se ressaisit, s'en va acheter les billets et revient souriant vers sa femme.

- Ca y est, j'ai les billets.

Il a ramené une limonade pour Yvonne.

Le train entre en gare, la locomotive à vapeur siffle. Dans un assourdissant crissement de freins, le train ralentit, lâche un fumet de vapeur et s'immobilise sur le quai.

12 heures 48. Le train s'ébroue, le chef de gare lève son drapeau. Lucie regarde par la fenêtre, la foule s'éparpille, bientôt il n'y a plus que le quai nu, un banc, une horloge suspendue à une chaînette de fer. Défilent alors les maisons, les jardins, les murets de pierres sèches, un ruisseau. Au premier pont, le train semble flotter, léger soudain. Lucie rit, François savoure une bonne pipe de tabac brun et les enfants, bercés par le rythme du train se sont endormis.

Le train s'arrête à la Freyssinouse puis à Montmaur où de loin on aperçoit le château avec ses tours rondes et ses tilleuls dégarnis. A Veynes, le train

stationne longtemps, beaucoup de voyageurs descendent. François aimerait bien s'arrêter là lui aussi, marcher dans les rues commerçantes, prendre un verre au Café du Peuple et discuter politique avec des amis. Mais le train repart en sifflant, dépasse le dépôt, énorme coupole brillante sous le soleil puis la rotonde où sont garées un nombre impressionnant de machines. Impressionné, François se retourne vers Lucie

- Hé bien, ils doivent être une sacrée bande pour faire tourner tout ça !

Après l'arrêt au Pont de Chabestan, le train file droit, se faufile dans la vallée, longe le lit du Buëch, dépasse les vignes du père Audoux, disparaît dans un tunnel. A la sortie, il commence à ralentir, prépare son arrivée en gare de Serres. En passant devant les rochers de la Pignolette, immuables dans le ciel magnifiquement bleu de ce 26 octobre 1905 François ne parvient pas à retenir ses larmes.

La famille Brochier a retrouvé sa maison Grande Rue et repris ses habitudes. Comme elle l'avait dit, Lucie a accueilli chez eux son beau-père, le pépé, un vieil homme de 73 ans, raidi par les rhumatismes.

En cette belle matinée d'été, François tire la porte de la maison derrière Lucie qui trie des haricots dans la cuisine. Il remonte la rue jusqu'à l'église, se glisse dans les goulets sombres des ruelles et atteint la place du Lac, tout récemment plantée de platanes. Il se retourne et jette un coup d'oeil à l'horloge du clocher. Huit heures, il a le temps. Les mains dans les poches, il s'approche du Buëch, longe la digue en pierres taillées et s'arrête devant le nouveau pont. Il touche le métal froid, un peu rugueux, suit du regard les

deux courbes parallèles des voûtes garnies de croisillons. Il se souvient de l'ancien pont de bois, une construction branlante, à sens unique et de leurs jeux d'enfants qui consistait à se balancer pour le faire osciller puis se sauver en riant, dans l'espoir de voir arriver la diligence.

La diligence avait pratiquement disparu avec les trains Gap- Marseille et Veynes- Grenoble. Elle restait toutefois le seul moyen pour transporter les voyageurs et les dépêches vers Nyons et la vallée du Rhône, en passant par le col de la Saulce. François se souvient encore des horaires, départ à 10 heures du soir, arrivée le lendemain matin à 6 heures, retour sur Serres le même soir, à huit heures avec relais. Il connaît bien cette route sinueuse, creusée dans la gorge de la rivière de l'Eygue toujours à l'ombre. Immobiles dans des trous d'eau claire se cachent toujours de belles truites.

Combien Serres a changé pendant leur absence ! A commencer par le maire, Alexandre Blanc. François se réjouit, cet ancien artisan tailleur de pierres a fermement pris position dans l'affaire Dreyfus " pour la défense républicaine ", il le considère comme un compatriote. Grâce à ses initiatives, l'eau coule dans tout le bourg en abondance, dans chaque quartier une fontaine, un lavoir public et des égouts ! François n'a pas oublié les terribles épidémies de choléra et de typhoïde, ni les odeurs nauséabondes des eaux usées jetées directement dans les ruelles. Dorénavant, pense-t-il, toutes les saletés filent sous terre, la ville est assainie. Et le réservoir, quelle idée de génie ! Une citerne de 435 000 litres alimentée par de l'eau de source. François sourit dans ses moustaches, il a des copains bien placés au conseil municipal qui lui ont tout raconté : l'opposition du clan adverse, ces rétrogrades au progrès " de l'eau sur l'évier " et les travaux commencés sous la protection du garde municipal, botté, fusil chargé ! Mais ce qui ravit le

plus François reste l'histoire de l'école communale. Deux années plus tôt, le maire avait prié le curé d'évacuer le presbytère, appliquant la loi de la séparation de l'église et de l'état qui le dispensait désormais de lui payer le logement. L'autre avait refusé net mais avait été obligé de s'en aller quand il vit arriver un beau matin au presbytère... deux ménages d'instituteurs ! A l'écoute de cette histoire, François avait laissé éclater sa joie d'anticlérical endurci.

L'école communale, voilà déjà 25 ans qu'elle existait à Serres, il se souvient très bien de l'inauguration du groupe scolaire en 1880, un des premiers du département. Mêlé à la foule endimanchée, il avait eu envie de crier " vive la Commune " regrettant un peu d'être né trop tôt et de ne pas avoir eu la chance de se trouver assis à l'un des pupitres flambants neufs de la salle de classe. Cette initiative avait d'ailleurs valu au maire de l'époque une invitation au banquet des maires à Paris en compagnie du président de la République.

Son petit Hervé aurait la chance de fréquenter l'école laïque. La municipalité venait d'ouvrir un cours complémentaire et l'on parlait déjà de la création d'une école primaire supérieure et professionnelle. François avait même entendu dire que la municipalité allouait une bourse à certains élèves doués et de condition modeste pour leur permettre l'accès aux Grandes Ecoles. Il songe avec émotion aux discussions enflammées qu'il partageait avec son ami François Renaud l'instituteur de Sigoyer lors de leurs longues promenades dans la forêt. Reynaud l'avait annoncé, la République triompherait dans les plus humbles villages, la loi était avec eux. Grâce à l'école gratuite, tous les enfants apprendraient à lire, écrire, compter, l'histoire de France, la géographie et même les sciences! L'instituteur s'enflammait et entraînait François dans des envolées humanistes

débordantes d'optimisme. François pensait alors avec tristesse à sa femme Lucie, analphabète qui ne connaissait pas le centième de ce qu'apprendraient ces petits écoliers.

Emporté par ses pensées, François se retrouve sans s'en rendre compte devant son champ à Isclamare. L'herbe qu'il a fauchée le mois dernier repousse doucement, les vignes qui occupent une bonne moitié du terrain portent déjà des grappes serrées. Il se dirige vers un cabanon de pierre, tire de la poche de son pantalon une lourde clef . Il ouvre la porte à son âne et l'attache au milieu du pré.

Aujourd'hui est un grand jour pour Hervé. Il a sept ans et entre à l'école communale. Pantalon court, blouse serrée par une large ceinture de cuir, galoches neuves et béret plat, il remonte la Grande Rue, sa gibecière solidement arrimée sur le dos. C'est un enfant long et maigre au visage carré et cheveux bruns, un regard clair sous des sourcils volontaires. Il marche à grandes enjambées sur les pavés inégaux, passe devant la boutique du cordonnier, remonte la rue de la Route sans s'attarder devant les volets clos de la maison de son grand-père. Les rues de Serres ne sont qu'un dédale de ruelles et chemins, de passages couverts et sombres, d'escaliers tarabiscotés, de placettes enclavées. Un vrai territoire de jeux et de bêtises pour les enfants. Mais pour l'heure, Hervé a la tête ailleurs. La rue de la Route débouche sur la place du Tricot et son lavoir, juste devant l'entrée de l'école. La cour est déjà remplie de garçons, âgés de 7 à 12 ans vêtus comme lui d'une blouse sombre. Les plus jeunes attendent, intimidés, accrochés à la

main de leur père, de leur mère ou d'une sœur aînée. Les " anciens " sont venu seuls, ils se rassemblent en petits groupes et bavardent. Personne en ce jour de rentrée n'ose jouer.

Hervé est venu seul. Son père n'a pu se lever ce matin terrassé par une forte fièvre et sa mère est occupée par la rentrée d'Yvonne à l'école des filles. Comme elle pleurait la pauvre petite, refusant de quitter la maison, s'accrochant à la taille de Lucie, son visage tordu par les larmes. Il avait fallu l'intervention du père, qui de son lit de malade avait dû élever la voix pour la décider.

Hervé lui, attend ce moment avec impatience. Son père lui a tant parlé de l'école, quand ensemble ils remontaient d'Isclamare, lui sur le dos de l'âne, le père à ses côtés. Il a envie d'apprendre et de se plonger dans les livres, d'aligner sur son cahier de belles lettres à l'encre violette. Et son père a mis tant d'espoir dans cette rentrée scolaire que pour rien au monde le petit garçon se risquerait à le décevoir. François a exigé que chaque soir, au retour de l'école Hervé raconte sa journée. Il aura son coin réservé sur la table de la cuisine, là où la lumière éclaire le mieux. Il devra ramener de bonnes notes et passer son certificat d'étude.

Hervé s'est mis en rang à la première sonnerie de la cloche. A la deuxième, le maître est apparu du haut des trois marches de pierre à l'entrée de la classe. Il a regardé leurs mains, leur a demandé de présenter d'abord leurs paumes, puis de les retourner pour l'inspection des ongles. Ensuite son regard s'est porté sur leurs galoches. Les uns derrière les autres, dans le silence absolu, ils sont entrés dans la salle de classe. La classe sentait l'encre et le papier, les fenêtres grandes ouvertes laissaient entrer les chauds rayons

du soleil d'automne. Ils se sont glissés derrière des tables à cinq places munies de pupitres légèrement inclinés reliées à des bancs. Ils sont restés debout, attendant que le maître ordonna de s'asseoir. Alors seulement il commença à faire l'appel. Hervé dont le nom avait été prononcé le premier ne quittait pas des yeux le maître, un homme fort à la barbe bien taillé, vêtu d'une redingote noire. Ses cheveux taillés à la brosse, ses yeux bleus, sa figure large, inspiraient le respect. Il avait les dents un peu grisées par la nicotine, la voix puissante et les mains très blanches. Il s'appelait Auguste Mourier, Monsieur Mourier pour les élèves. Après l'appel, il leur fit lecture du règlement :

Enfant, aime l'école, parce que c'est la noble maison où on travaille à faire de toi un homme instruit et honnête.

Aime ton maître, parce qu'il t'aime et se donne de la peine pour toi; s'il est sévère, c'est qu'il veut ton bien.

Aime tes camarades. Soies avec eux loyal et bon, afin qu'ils soient avec toi loyaux et bons.

Soies propre : propreté donne vigueur et santé

Soiest exact : on suit mal la classe quand on y arrive en retard

Ecoute attentivement et toujours : pendant que tu causes avec un camarade, le maître peut enseigner une chose que plus tard tu seras fâché d'ignorer.

Apprends tes leçons et fais tes devoirs le mieux possible : la tâche de l'écolier est une chose modeste, mais cela s'appelle d'un mot que tu dois dès l'enfance apprendre à respecter :

Le Devoir.

Soigne tes cahiers : quand les premières pages sont tachées et mal écrites, on a plus de souci de bien écrire les autres.

Soigne tes livres : ils contiennent la science; tu dois respecter la science.

Soies fier des succès de ton école : réjouis-toi quand tes camarades sont reçus à l'examen, et toi aussi, travaille à obtenir ton certificat d'études

Soies prévoyant et fais partie de la " Mutualité Scolaire " : elle t'assure un secours en cas de maladie et te prépare une retraite pour la vieillesse.

Continue à aimer l'Ecole quand tu l'auras quittée, et garde dans ton cœur le souvenir respecté de celui qui t'aura instruit.

Cette longue énumération fut suivie d'un silence total, ce règlement leur n'avait rien à voir avec les règles franches de leurs jeux d'enfants. La plupart des garçons avaient d'ailleurs tout oublié au moment où la voix du maître s'était tue. Mais lui savait expliquer, inculquer aux élèves les principes républicains, c'était son rôle. Alors, s'adressant aux dizaines de petites têtes tondues qui osaient à peine respirer, il ajouta :

- Voilà mes enfants, comment nous commencerons chaque matinée, leçon de morale et d'instruction civique, à présent causons, vous levez le doigt s'il vous plaît pour prendre la parole !

Ainsi commençait chaque année la première heure de classe de l'instituteur Mourier.

Hervé apprit très vite à lire et ses cahiers furent souvent montrés en exemple. Chaque soir, sur son bout de table réservé dans la cuisine, il travaillait. Il aidait souvent sa jeune sœur, comprenant mal son manque de motivation à

l'étude. Le père passait, questionnait. Il l'encourageait, sa main noueuse posée sur son épaule. La famille vivait de peu, se nourrissant des légumes et des fruits du jardin, tirait quelques profits de la vigne d'Isclamare. François se louait à la journée, Lucie faisait des ménages, malgré tout l'argent manquait. Hervé savait très bien qu'ils étaient pauvres, il redoublait alors d'ardeur se promettant d'obtenir son certificat d'études. Monsieur Mourier s'était pris d'amitié pour cet enfant sérieux et droit qui appliquait avec tant de facilité et d'enthousiasme les principes républicains. L'année suivante il lui permit ainsi qu'à quelques autres de rester dans la classe après l'école pour avancer leurs devoirs pendant que lui corrigeait les cahiers.

Les deux matières préférées d'Hervé étaient l'histoire et la leçon de choses. L'histoire le faisait voyager en images. Il découvrait nos ancêtres les Gaulois, ces grands gaillards barbus et paysans, puis Vercingétorix les armes à terre, Saint Louis sous son chêne centenaire. Il assistait à l'assassinat d'Henri IV au milieu du peuple, Il regardait avec horreur Jeanne d'Arc, la petite bergère qui mourrait sur le bûcher, un crucifix menaçant dressé contre sa poitrine. Il adorait les sciences naturelles et tout ce qui de près ou de loin touchait à la nature. Formation des montagnes, pli, combe, anticlinal et crête; isthme, mer, vague, marée, dunes. Tempête. Forêt, nervure, hêtraie, étamine. Abeilles. Il s'appliquait à recopier ces mots de rêve dans son cahier. Le dimanche, il partait seul dans la montagne pour les retrouver. Il s'était ainsi constitué un herbier de plus de trente planches. Les fleurs séchaient entre les pages du " républicain ".

Ces années d'école furent pour Hervé des années de bonheur, partagées entre sa passion d'étudier, ses escapades dans la montagne et les travaux aux

champs durant les mois d'été. Il avait grandit, les muscles durs, il restait cependant " sec comme un coup de trique ". Attentionné et doux, il aidait sa mère avec plaisir. On pouvait le voir dévaler en courant les ruelles de Serres pour chercher une miche de pain, sa mère disait qu'il ne savait pas marcher. Au lavoir, quand les femmes voyaient arriver Lucie aidée de son fils elles levaient la tête et commentaient " tu en as de la chance Lucie d'avoir un petit brave comme ça ! " et de se plaindre de leurs maris ingrats ou de leur vie passée à travailler.

Un jour, le maître accrocha à l'entrée de la classe une grande affiche cartonnée qu'il nomma " tableau de morale ". La scène était effrayante, on voyait le buste d'un homme jeune et bien mis, les cheveux élégamment peignés, la barbe douce, le regard clair. A sa gauche un autre homme, non le même homme, méconnaissable le visage maigre et ravagé, le poil pelé, la chemise déchirée, et son regard... des yeux blancs, hallucinés, écarquillés par la démence. " Avant-Après. Homme déshonoré par les ravages de l'alcool, voilà l'ennemi " commentait l'affiche. Sous les portraits, l'horreur comparative se poursuivait. On voyait un alignement d'organes humains (à coup sur extirpés d'un cadavre pensaient les enfants) : estomac, foie, cœur, reins, cerveau, sains et bien fermes. En dessous, on les retrouvait atteints de la maladie alcoolique atrophiés, tordus, crevassés. Cœur gonflé de graisse, foie violacé comme putréfié. Heureusement Monsieur Mourier expliquait. Devant les gamins muets, bras croisés sur les pupitres il commençait sa leçon de tempérance. Il reconnaissait pour sa part le côté un peu dramatisant de l'affiche, mais n'en faisait aucun commentaire, respectant scrupuleusement les objectifs de lutte contre l'alcoolisme prévus par l'enseignement laïque. Il

ne condamnait d'ailleurs pas le café où il se rendait parfois, trop heureux de ce pied de nez lancé à la figure des congrégationalistes. Mais pour les écoliers et malgré les paroles, ce tableau, hélas placé à la sortie de la classe provoquait chez eux une peur qu'aucune explication ne pouvait atténuer. L'alcoolique semblait vouloir sortir de l'image et leur serrer le cou. Pour éviter la mort et se sauver du regard hypnotique du dément, il suffisait heureusement de détourner la tête vers les planches de botanique placées sur le mur opposé. Là tout danger disparaissait, les yeux pouvaient plonger dans la blancheur de lait de la gaine du poireau où se réfugier dans la limbe délicate d'une feuille de tilleul.

Avec l'enseignement sévère qu'imposait l'école communale, les moments de détente restaient chose rare. Pourtant Monsieur Mourier avait l'art pour créer des événements surprises. Posé sur son bureau, l'objet attendait les enfants caché sous une fine cotonnade noire. " Tiens, disait-il d'un air détaché, nous avons une surprise ce matin " et alors devant les yeux des enfants rivés à cette géologie mystérieuse, il soulevait doucement un coin du tissu, et d'un coup il la dévoilait. Les enfants ne pouvaient s'empêcher de crier, surpris par le geste rapide du maître prestidigitateur. La chose reposait en pleine lumière, tous les regards la touchaient, la retournaient, l'interrogeaient. Un silence profond suivait, le maître se taisait, redevenu instituteur il attendait les réactions et les questions des enfants.

Et c'est ainsi qu'un matin Hervé découvrit une surprise dont il parla des jours durant à son père et qui plaça Monsieur Mourier à jamais dans ses souvenirs. L'objet haut d'un vingtaine de centimètres semblait en bois, un bois rouge et sombre. L'avant en forme de chapeau melon portait une ouverture ronde semblable à un œil de bœuf. Elle était reliée par

l'intermédiaire d'un soufflet à une boîte qui à bien regarder n'était pas en bois mais encollée de papier gaufré rouge brique. Le maître ouvrit le couvercle de la boîte et le fixa à l'aide d'un crochet métallique. Des lettres dorées apparurent, en forme d'arc en ciel, il lut : POLYORAMA PANOPTIQUE. Qu'y avait-il dans la boîte une bête, un être excentrique ou préhistorique? Des serpents, des fusées, un oiseau, un engin mécanique ? Les enfants n'arrivaient pas à deviner. Le petit Lucien Martel avait alors murmuré: des bonbons ? un frémissement de rires étouffés avait parcouru la classe. Alors Monsieur Meurier avait fait signe à Antoine Marou de se lever et de coller son œil à l'objectif. " Je vois une grande fête! ". La Bastille à Paris précisa le maître qui ordonna que l'on ferme les volets de la classe. Il alluma alors une petite lampe à pétrole utilisée lors des leçons de choses et rabattit le couvercle de la boîte. Antoine Marou jubilait, je vois des feux d'artifices, des lampions, des étoiles et du monde que de monde ! Chaque enfant découvrit la scène de jour puis de nuit, réglant l'optique au moyen du soufflet, fasciné par la magie de la transformation. Monsieur Mourier leur en donna l'explication. L'appareil appelé le Polyorama optique permettait grâce à sa lentille de visionner deux décors complémentaires collés l'un sur l'autre et montés sur un cadre de bois. La lumière de la lampe dévoilait le dessin de nuit dissimulé dans l'épaisseur du papier. Quant aux étoiles, ce n'était que de minuscules trous d'épingle...

Après Monsieur Mourier, Hervé passa en cours élémentaire chez Monsieur Joubert, un maître jovial originaire du Champsaur. Avril commençait, depuis deux jours il pleuvait sans discontinuer. Sur les pavés de la rue Grande les

galoches des enfants glissaient. Hervé se hâtait, le capuchon de sa cape rabattu sur les yeux, sa gibecière bien serré sur son dos. Quand sa mère ouvrit la porte de leur maison, il remarqua son visage tendu, elle dit seulement " ton père est mal, ne fais pas de bruit ". Hervé se déchaussa, posa sa gibecière sur la table de la cuisine et monta à l'étage où se trouvait la chambre de ses parents. Le père reposait dans la pénombre, un linge mouillé sur le front. Il a pris froid en remontant de l'Isclamare, dit Lucie, il a ramassé toute la pluie. Le père grelottait de fièvre, il tourna la tête vers son fils et dit d'une voix essoufflée ça irait mieux demain, on disait toujours ces paroles pour se rassurer quand le mal s'installait. La nuit fut terrible, François ne pouvait plus respirer, il s'arqueboutait sur son lit, il suffoquait. Lucie épongeait son visage et son cou trempés de sueur, changea sa chemise. Elle lui parlait, mais François n'entendait plus, il délirait. Elle réveilla Hervé et l'envoya d'urgence chercher le médecin. Celui ci n'eut aucun mal à détecter une congestion pulmonaire. Lucie savait. Si le malade parvenait à vivre au delà de neuf jours, il était sauvé. Rien d'autre à faire qu'espérer et prier. Le père mourut à l'aube, après de terribles convulsions qui le jetèrent plusieurs fois hors du lit, Hervé dormait, harassé de fatigue. Quand il se réveilla, le mort avait déjà été habillé et Lucie pleurait à ses côtés.

Cette mort rendit Hervé orphelin de père à neuf ans. On plaça Avelyne dans la famille Bron à Sigoyer, épiciers de leur métier. Elle débattait et rangeait la marchandise, s'occupait du ménage. Plus tard elle apprit à servir au magasin. Madeleine et Hervé continuaient à aller à l'école qui fort heureusement ne coûtait rien, Lucie travaillait toute la journée comme ménagère, lavait du linge, repassait. Les vignes d'Isclamare périclitèrent, l'âne fut vendu pour presque rien. Le jardin potager leur donnait des

légumes et des pommes de terre, de belles pêches en été. Madeleine aidait à laver le linge, Hervé travaillait au jardin et ramenait à la maison le bois d'allumage. La mort de son père l'avait déchiré, les premiers jours lorsqu'il s'asseyait seul à son coin réservé dans la cuisine, il l'attendait. Il guettait sa voix, il sentait sa main épaisse sur son épaule. Il n'osait pas se retourner craignant d'effrayer cet être plein de tendresse attentif penché au-dessus de lui. Alors soudain l'évidence apparaissait, il était seul, seul pour toujours. Il s'acharnait sur ses devoirs mais les lignes se brouillaient, les larmes arrivaient d'un coup petites, rondes, elles s'écrasaient sur l'encre violette, elles ruinaient son travail, tout lâchait dans sa poitrine. Alors il repoussait livres et cahiers et sanglotait entre ses bras. Un soir les larmes ne vinrent pas. Derrière lui, le père n'était plus. L'enfant décida de ne plus jamais repenser à cette mort, de ne plus jamais en parler. Il travailla avec ardeur à l'école. Il fut admis en cours moyen et reçut un diplôme de satisfaction signé du directeur.

Le directeur s'appelait Monsieur Vernet, il assurait le cours moyen. Les surprises de Monsieur Mourier avaient disparu, remplacées par de complexes exercices d'arithmétique et par l'apprentissage du système métrique. La municipalité avait doté l'école d'un mystérieux "compendium métrique", enfermé dans une armoire vitrée. Un jour le maître l'ouvrit et sous le regard attentif des enfants aligna le contenu sur son bureau. Il leur montra les mesures en métal blanc pour les liquides, les mesures en bois cerclé pour le grain, les poids en fonte et en cuivre, et enfin une étonnante petite balance avec ses poids, des godets creux minces comme du papier, rangés les uns dans les autres. Au-dessus de l'armoire, trop petite pour les contenir tous, des formes en bois permettaient d'appréhender les volumes. Le maître utilisait

des mots nouveaux, parallélépipède, pyramide, cône, sphère. Ils allaient apprendre

à calculer les volumes et les surfaces. Quelque temps après, Hervé était allé voir le menuisier du passage Figue Sauve. La boutique était sombre, remplie d'un inextricable fouillis de bois et de planches de toutes longueurs. Une couche de sciure douce et chamoisée recouvrait le sol, remontait le long des pièces de bois, s'emprisonnait dans les toiles d'araignées qui se creusaient, douces comme un tissu de velours. Le menuisier était veuf et n'avait pas d'enfant, il travaillait de jour comme de nuit sous le cône de lumière d'un grand abat-jour en peau de porc. Hervé savait que le vieil homme ne lui refuserait pas un service, au contraire. Le menuisier remonta ses lunettes sur son front dégarni et écouta attentivement ce garçon plein de passion. La demande du gamin était simple, il cherchait à récupérer des "bouts de bois dont vous n'avez plus besoin". Plongeant dans la pénombre, le vieux fouilla les copeaux et retira suffisamment de bois pour remplir les bras de l'enfant.

- Et qu'est-ce que tu vas faire avec ça ?

- Des volumes, des cubes, des parallélépipèdes, des cylindres.

- Et comment veux-tu y parvenir sans outil ? Reviens demain matin, je te découperai les pièces à la machine. Et prends un panier pour les porter !

Le lendemain à sa grande surprise les pièces attendaient Hervé, le menuisier les avait alignées sur l'établi sous la lumière jaune. Une merveille... maintenant il fallait les poncer, et pour cela le vieux l'avait attendu. Il lui montra comment il ponçait le bois, avec la machine d'abord puis à la main car les pièces étaient petites. Le garçon passa tout son dimanche à gommer les échardes de bois avec une feuille toile Emery à grains épais puis avec de la toile de plus en plus fine. Sous ses doigts, le bois brut se transformait en

surfaces douces et lisses comme des galets. Le menuisier avait installé l'enfant sur un coin d'établi et repris son ouvrage. De temps en temps il jetait un regard par-dessus ses lunettes, le garçon ne s'interrompait pas, il travaillait avec patience et soin, le vieil homme lui dit qu'il ferait un bon apprenti. A ces mots, Hervé avait suspendu son travail, et levant doucement vers lui son visage carré aux lèvres minces il avait déclaré avec assurance qu'il visait le certificat d'étude. Le vieux avait hoché la tête, plein de considération et la conversation s'était tue. Cette matinée de bricolage valut au menuisier l'une des dernières bouteilles de vin de la vigne de François Brochier, un vin âcre et piquant que plus personne ne buvait à la maison mais qu'il apprécia en le mélangeant à sa soupe. Quant aux pièces d'Hervé, elles furent montrées en exemple à la classe et reçurent le privilège de résider aux côtés des volumes en bois du compendium métrique. Pendant de nombreuses années les écoliers les manipulèrent, elles étaient si douces qu'ils les portaient instinctivement contre leurs joues, et si bien accordées à leurs mains enfantines. Les initiales d'Hervé tracées au crayon mine disparurent gommant pour toujours le nom de leur créateur.

En 1917 Hervé avait douze ans. A la maison, " on se débrouillait ", chacun s'efforçant de contribuer à la vie du foyer. Madeleine n'allait plus à l'école et avait été placée comme femme de chambre à l'hôtel du lac. Elle était jolie, la poitrine ronde, la peau claire et le visage enjoué. De ses lèvres fines s'échappaient dès le matin une cascade de rires brefs et hauts perchés, elle était gaie et discutait facilement. Comme tous les employés de l'hôtel, Madeleine mangeait à l'office et ne se gênait pas pour récupérer viande ou

pâtisseries laissées par les clients. Elle les donnait en cachette à Hervé lorsqu'il passait la voir. A part cela son salaire était misérable. Nourrie et logée, elle gagnait tout juste de quoi s'habiller, mais elle semblait heureuse et Lucie se sentait déchargée d'un souci. Avelyne avait quitté Sigoyer l'année passée, brune et plus sèche, elle aidait Lucie dans les tâches ménagères et lavait du linge à l'occasion. La famille s'était reconstituée et Hervé allait passer son certificat d'études. Non pas que Lucie ait une grande ambition scolaire pour son fils, plutôt sorti de l'école, plutôt au travail, mais elle se devait de respecter les souhaits de son mari afin de ne pas se le reprocher plus tard. Ils parlaient peu du père, la maison était devenue une maison de femmes, résonnante du rire de Madeleine le dimanche, animée par le bavardage des deux femmes le reste du temps. Dans la cuisine, elles repassaient ensemble, les fers posés sur le fourneau, assises l'une en face de l'autre. François travaillait toujours sur son bout de table, surtout l'hiver car dans la cuisine il faisait bon alors que les autres pièces de la maison restaient glacées. Il aimait l'odeur du linge frais, levait la tête pour les regarder. Elles étalaient la patte mouille sur une longueur de manche et d'un grand coup poussait le fer. D'autres fois elles le relevaient, il n'y avait que la pointe qui furetait dans les plis. A chaque passage du fer sur la patte mouille, un nuage de vapeur montait, leurs joues s'enflammaient, elles ouvraient leur corsage en plaisantant. Elles garnissaient de grandes panières en osier avec le linge encore chaud, glissant parfois entre les chemises blanches un petit sachet de lavande.

C'est la guerre, la grande guerre qui a tout renversé. En juillet 1914, beaucoup d'hommes avaient déjà été mobilisés, maintenant elle s'attaquait

aux jeunes de 18 ans. Tous les Serrois de cette époque revoient le maire monter dans les ruelles, le visage grave, pour annoncer la mauvaise nouvelle, la perte d'un mari ou d'un fils " mort pour la France ". Le groupe scolaire fut aménagé en hôpital et les femmes de Serres se transformèrent en infirmières, il fallait veiller aux soins mais aussi apaiser la douleur morale des blessés. On logea les écoliers dans des maisons inoccupées, glacées et insalubres, les plus chanceux se retrouvèrent dans la salle de réunion de la mairie. Toute la vie scolaire fut désorganisée, les enfants ne pouvaient plus tenir leur plume tant leurs doigts étaient glacés. Dans les encriers, l'encre se figeait. Beaucoup commencèrent à tousser, on leur dit de rester chez eux.

Le 20 octobre de cette même année un événement extraordinaire vint troubler le ciel lumineusement bleu de Serre. Un Zeppelin allemand volait au-dessus de la ville. Ceux qui le virent décrivent avec précision la grande carcasse fuselée de toile claire, la dérive fine comme une aile de requin et surtout les fenêtres d'observations d'où on les espionnait à coup sûr. Le Zeppelin finit par échouer dans le lit du Buech. La population était sidérée, la municipalité avait donné l'ordre de rester dans les maisons. Pourtant quand un épais nuage noir commença à s'élever dans la vallée, les gamins et bon nombre de curieux grimperent sur le rocher de la Pignollette pour essayer d'en savoir plus. Le commandant allemands avait brûlé son appareil, il fut fait prisonnier avec 18 autres membres d'équipage. La peur s'installa à Serres et dans toute la vallée, on ne pouvait plus sortir sans scruter le ciel. Au moindre bruit insolite on s'inquiétait. Pour calmer la population, la municipalité installa un poste de guet antiaérien. Malgré cela la crainte demeurait, les femmes surtout s'inquiétaient, privées de la protection de leurs hommes.

Madeleine fut renvoyée à la maison car l'hôtel avait perdu ses clients et Hervé faute d'école ne passa pas son certificat d'études. Le bois manquait, Lucie prit froid et dû s'aliter, le salaire d'Aveline ne suffisait plus pour nourrir la maisonnée. C'est à ce moment là que choisit Monsieur Morel, le curé de la paroisse décida d'entrer dans la famille. Il découvrit une femme affaiblie et trois enfants dont un garçon au regard sombre et volontaire. Il allait les aider, il leur donnerait du bois, une bonne soupe à midi, il suffisait d'envoyer le petit. Hervé se renfrognait, pensait à son père qui s'il avait été vivant n'aurait jamais laissé le curé franchir le seuil de sa maison. Mais que pouvait dire un enfant de 12 ans ? La démarche du curé Morel n'était pas innocente, il connaissait très bien les idées communardes de François Brochier, son anticléricalisme, sa passion pour la République. Maintenant qu'il n'était plus, il pouvait reprendre les brebis égarées et les remettre dans le droit chemin. Lucie était croyante et ignorante, elle n'osa pas s'opposer. Aussi, quand le curé insista pour baptiser Hervé, elle le laissa faire, de même qu'elle accepta que le garçon devienne enfant de cœur à la chapelle de Montrond.

Le chemin était long jusqu'à la chapelle, dix kilomètres pour aller, autant pour le retour. Hervé mettait trois heures. Il descendait vers la place du Lac, traversait le pont de fer au-dessus du Buech, puis entamait la montée de la Côte avec ses maisons ternes et ses ruelles malodorantes. Suivaient plusieurs virages avant d'atteindre le passage à niveau. En tournant sur la droite juste après le maisonnette du garde barrière, on parvenait à la gare. Le dernier virage était particulièrement dangereux, brusque, court et toujours verglacé

en hiver. Il habitait la dernière maison de Serres, une maison de bois qui étouffait sous des couches de planches dressées à partir du sol. Une main averties les avait légèrement inclinées afin d'éviter l'effondrement. Cabanon à l'origine, elle avait pris au fil des ans l'allure d'une forteresse instable, bric à brac insensé d'un quelconque original. Pour trouver l'entrée il fallait passer par derrière, on tombait alors sur une sorte de tunnel. Au fond, derrière la vitre fendue un homme penché sur son établi travaillait. C'était le menuisier Peuzin. A chaque passage, Hervé jetait un coup d'œil sur la baraque sans pour autant ralentir sa marche. Il avait hâte d'atteindre le sommet de la côte. Car ensuite la route filait droit, c'était la route de Sisteron, celle qui rejoignait Nice, Marseille, la mer. Cette partie de la route offrait peu d'intérêt, bordée d'herbe et sans ombrage, elle longeait les champs et les jeunes plantations d'arbres fruitiers. Le Buech coulait en contre bas, bordé d'aulnes et de peupliers. Sur l'autre la rive s'étaient étalés les champs d'Isclamare. Il revoyait son père, ses vignes maigrichonnes et surtout leur âne qu'il aimait par-dessus tout. Ils étaient souvent allés à la pêche tout les deux dans ces coins là, le petit suivant l'adulte, pieds nus sur les pierres glissantes mais si fier le soir de regarder la main de Lucie plonger dans le panier pour retirer une dizaine de belles truites aux reflets arc-en-ciel. Ce soir là, Lucie sortait la poêle à frire et la plus grosse revenait au petit pêcheur...

Hervé sentait son cœur se serrer, les larmes attendaient au bord des paupières. Alors il serrait les mâchoires et hâtait le pas, ses brodequins écrasaient les cailloux, s'imprimaient dans la poussière, il s'épuisait jusqu'à en perdre le souffle, jusqu'à ce que la douleur chasse les souvenirs. Quelques voitures le doublaient, indifférentes, lancées à toute vitesse sur cette route magnifiquement droite. La diligence de Marseille, il l'entendait venir de loin

à cause des chevaux. Toute noire, elle craquait, alourdie par la masse des valises et des marchandises amoncelées sur son toit. La plupart des voyageurs préféraient aujourd'hui prendre le train de 6.03 ou de 2.23, on arrivait à Marseille cinq à six heures plus tard. Mais le train coûtait cher, et la diligence convenait encore à bon nombre de gens modestes, vieille femme qui s'en allait passer l'hiver dans la famille de son fils, jeune couple sans travail qui partait malgré la guerre tenter sa chance en ville. Lorsqu'elle dépassait Hervé, le cocher sifflait pour stimuler les bêtes. Hervé aurait aimé grimper à ses côtés, il se serait fait tout petit sur la banquette. Mais les passagers clandestins étaient interdits et Hervé n'avait pas un sou.

L'été cette route droite et sans arbre tremblait sous le soleil. L'hiver elle devenait glaciale. Le vent du nord obligeait l'enfant à marcher tête baissée, le visage enfoui dans trois tours d'écharpe de laine. Malgré sa cape, qu'il refermait comme deux ailes contre sa poitrine et les couches de journaux plaquées sous sa chemise il grelottait, les pieds serrés dans les lourds godillots de cuir donnés par le curé. A la chapelle, il n'y aurait même pas quelque chose de chaud pour le réconforter.

Hervé se rendait à la chapelle tous les dimanches et à chacune des fêtes du calendrier liturgique. La messe était dite en latin, il n'y comprenait rien, comme la plus part des fidèles, des paysans descendus des villages voisins. Le curé n'arrivait pas à percevoir ce qui se passait dans la tête de ce garçon fraîchement baptisé et qui, il devait l'avouer, se débrouillait fort bien. De toute évidence le gamin était intelligent, il suffisait de le regarder préparer l'autel. Patère, calice, linges et missel étaient toujours placés en bon ordre, et on pouvait lui confier l'encensoir, il le balançait avec pondération et habileté. Mais le prêtre lui trouvait un air sérieux et obscur, inhabituel chez les enfants de cœur d'habitude insouciantes et maladroites. Le curé Morel de Serres l'avait

mis au courant des difficultés de la famille et du passé communard du père. L'enfant ne ressemblait pas à un révolté, il était même docile et gentil, hormis ce regard grave. Hervé avait accepté son sort pour sa mère, par solidarité envers la maisonnée, né pauvre sa vie continuait ainsi. La mort du père, l'abandon de l'école, les difficultés matérielles, ils vivaient avec sa misère et Lucie s'en était fait une raison, par fatalité.

Pourtant, quand Hervé prenait le chemin du retour, ses poings se serraient dans ses poches, la révolte et la colère cognaient en lui au rythme de ses pas. Il expulsait l'humidité recluse de la chapelle, cette servitude silencieuse ordonnée par les rituels, la toute puissance du prêtre qui dans la célébration de l'eucharistie mangeait le corps du Christ et buvait son sang. Le dégoût le saisissait au souvenir de ces fidèles agenouillés devant le prêtre, bouche béante pour avaler l'hostie consacrée. Fuir, il voulait fuir loin de tout cela, retrouver ses livres, son coin de table au chaud dans la cuisine. Il repensait aux leçons de Monsieur Mourier, à ses extraordinaires surprises, à ces longues heures passées dans la classe vide après l'école, quand il s'appliquait à tracer de belles lignes d'écriture sous le regard bienveillant du maître.

Il avait l'impression que choisir lui était interdit. Il comprit ce soir là que pour changer le cours du destin il allait devoir se battre.

La guerre encore continuait et bien que Serres ait été peu touchée, à part l'épisode du Zeppelin et les difficultés d'approvisionnement, Lucie s'inquiétait chaque fois que son fils partait. Elle lui donnait toujours un morceau de pain ou quelques pommes de terre bouillies " au cas ou il arrive quelque chose ", estimant qu'en cas de malheur, mieux valait ne pas avoir le ventre vide. Sur la route, Hervé croisait souvent des camions militaires aux mains de très jeunes soldats. La plupart l'ignoraient et lui ne les regardait

pas. Un jour d'automne cependant, en revenant de l'église, il aperçut au bas de la Côte juste, à l'entrée du pont un barrage militaire. Plusieurs rangées de fil de fer barbelés en condamnaient l'accès. L'enfant prit peur, harassé de fatigue, il n'avait plus le courage de retourner sur ses pas jusqu'aux rives du Buech pour essayer de traverser à pied. De plus l'eau de la rivière avait monté et Hervé ne savait pas nager. Il remonta jusqu'à la baraque du père Peuzin. Sous sa couverture de planches elle ressemblait à un abri, une tanière épaisse et protectrice. Hervé se faufila dans le tunnel pour s'y cacher, mais comme il y avait de la lumière à l'intérieur, il frappa à la vitre cassée qui émit un son mat. Le menuisier releva la tête. Quand il vit cet enfant pâle aux traits tirés, il l'invita tout de suite à entrer. Un long cercueil reposait devant lui, posé sur deux chevalets. Cette commande urgente et imprévue l'avait obligé à venir travailler un dimanche. L'enfant décrivit le barrage, les militaires armés. Le menuisier sourit " t'inquiète pas mon petit, attends un peu que je finisse, après nous rentrerons ensemble, tiens assieds-toi là". Tout en parlant le menuisier avait tiré de l'ombre un tabouret qu'il épousseta du plat de la main. Ces paroles paternelles mirent Hervé en confiance, il s'assit tout près de l'établi, ramassa un peu de sciure qu'il serra dans son poing. Tout doucement il se détendait, de l'atelier montait une puissante odeur d'arbre très différente des arbres de la forêt qui sentaient la sève et l'humus, ici se concentraient des odeurs d'écorce et de résine, mélange de fruits mûrs et de fleurs séchées.

Le menuisier s'était remis au travail. A l'aide d'un chiffon il passait le cercueil à la cire. Le bois semblait boire la pâte crémeuse aussi jaune que le cœur d'une marguerite. Cette odeur de miel et d'été renvoyait Hervé à ses escapades dans la montagne, quand il dévalait les prairies entre les grandes gentianes jaunes et les touffes de chardons bleus.

Le menuisier vissait quatre poignées de fer sur les côtés du cercueil. Sur le couvercle au niveau du cœur du mort, il cloua un petit crucifix doré. Il expliqua à l'enfant qu'en ce moment les cercueils composaient la plupart de ses commandes, il lui montra toutefois quelques pièces en cours, une bonnetière, un sommier, pas grand chose d'autre hélas par ces temps de guerre et de restriction. Il impressionna Hervé par l'énumération de son savoir-faire, fenêtres, portes et volets, meubles à façon, chambre à coucher, tables de cuisine et de banquet mais aussi mobilier de poupée et cheval à bascule. Sans oublier escaliers, lambris et parquets avec motifs au choix du client. De la chaise Louis XV au tabouret de peintre, Monsieur Peuzin savait tout faire, il parlait de son métier avec passion, avouant sans amertume ne pas gagner "des millions" mais insistant sur la valeur du travail bien fait. Hervé l'écoutait, comme il avait écouté le vieux menuisier de la rue Figue Sauve plusieurs années auparavant. Son visage avait pris cet air grave et sérieux qui étonnait les adultes, il écoutait, le front serré, ses yeux clairs accrochés au gilet usé du menuisier. A ce moment là quelqu'un frappa à la porte, un homme aux cheveux blancs entra, il venait chercher le cercueil. Les deux hommes ne parlèrent pas du barrage mais de maladies, la tuberculose, celle qui avait emporté la femme qu'on allait mettre dans ce cercueil, et surtout d'une épidémie de grippe espagnole qui disaient-ils, arrivait à Serres. Hervé imagina l'atelier de Monsieur Peuzin encombré de cercueils, est-ce qu'il fabriquerait aussi des cercueils pour les enfants ?

Alors qu'ils descendaient tous les trois la rue du Claret, lentement à cause du poids du cercueil hissé sur les épaules des deux hommes, Hervé se disait qu'il aurait bien aimé être assez grand pour lui aussi passer l'épaule sous le bois dur, et cheminer avec eux jusqu'à la maison du mort. Il pourrait même

aider à la mise en bière, il n'aurait pas peur. Et la peur pour ce soir était bien inutile car arrivés au pont du Buech, le barrage militaire avait disparu.

Et puis ce fut l'Armistice. Le 11 novembre de cette année 1918, la bise soufflait, l'air vif et sec découpait un ciel bleu outremer. Les pierres des murets se rétractaient, on s'attendait à voir un lézard gris cligner de l'œil sous le soleil. Dans ce pays de Haute Provence, le vent et la moyenne altitude desséchaient les visages, les traits des vieux ne s'affaissaient pas, simplement la peau se tannait, ne laissant plus empreinte au temps une fois les rides installées. Les rides, elles fissaient tôt les visages, les quadrillaient, les constellaient d'étoiles aux ramifications infinies. Les oreilles des hommes s'allongeaient, la calvitie contraignait la plupart d'entre eux au port quotidien d'une casquette remplacée les jours de grand soleil par un chapeau de paille. Les cheveux des femmes devenaient blancs et légers comme des meringues, leurs yeux, même aveugles demeuraient clairs comme la rivière en hiver. Leurs mains se tordaient et s'épaississaient, bouts des doigts usés par les lessives et noircis par les épiluchages, mains épaisses et brunes rompues au travail de la terre.

Dans la famille Brochier, la vie avait repris son cours. Lucie recommença ses ménages, Avelyne devint lavandière et Madeleine toujours joyeuse retrouva une place à l'hôtel de Lac. Au printemps, la famille décida d'arracher les vignes d'Isclamare, on ne garda que les pêchers qui donnaient des fruits rouge au goût de framboise. Ce ne fut pas une mince affaire, les pieds résistaient, il fallait creuser la terre au pic pour extirper les racines, des

racines tordues qui s'infiltraient profondément dans la terre aride. Pour le moins la famille ne manquerait pas de bois de chauffage cet hiver. Heureusement qu'il y avait de l'entraide ! C'est le père Illy qui en avait eu l'idée, un jour où Lucie se plaignait de leurs difficultés financières " Mais pourquoi ne plantez-vous pas de la lavande, ça vaut un prix d'or en ce moment, allez ! on vous donnera un coup de main ! ". Le père Illy avait un frère plus âgé et un fils de vingt ans miraculeusement épargné par la guerre. Les Illy étaient de bons voisins, du temps de François déjà, les hommes aimaient discuter politique au café et plusieurs fois les deux familles avaient veillé ensemble. Les femmes tricotaient des chaussettes pour l'hiver, pelote nichée dans le creux de leur tablier, les hommes jouaient aux cartes tandis que le petit Hervé dormait sagement dans l'alcôve. Oui, ils allaient planter de la lavande, et par chance l'alambic de Savournon n'était pas loin. Lucie avait trois beaux noyers au bout du champ d'Isclamare. L'huile de noix se vendait mal, les gens préféraient maintenant l'huile d'olive en provenance de Marseille et de Nyons. Alors, elle fit comme les autres paysans de Serres, elle contacta les menuisiers de Gap. Ils venaient, regardaient les pièces, donnaient un prix, coupaient, débitaient et enlevaient en quelques jours. Avec l'argent de la vente, elle acheta des pieds de lavande. La terre fut labourée avec la charrue d'Emile Massot, gendre du père Illy et enrichie de fumier pour stimuler la pousse. Ensuite, tout le monde se mit à quatre pattes pour planter les jeunes lavandes, un plant tous les cinquante centimètres car cette espèce donnait des fleurs extrêmement parfumées mais des touffes modestes. Lucie apportait le repas de midi dans un grand panier recouvert d'un carré de coton à petits carreaux rouges et blancs. Tous s'asseyaient dans l'herbe, ensemble ils mangeaient l'omelette aux pommes de terre, du pain, du fromage, des fruits. Le père Illy descendait au Buech chercher sa bouteille de

vin qu'il avait posée dans l'eau, calée entre deux pierres. Hervé mangeait de bon appétit, il travaillait comme un homme, Marie pouvait être fière. En quelques jours, le travail fut achevé, les petits plans se succédaient en six rangées régulières, ils avaient planté quelques trois cents pieds. Les mains sur les hanches Lucie se réjouissait, on disait que l'hectare ramenait entre 5 000 et 10 000 francs !

Hervé n'en continuait pas moins ses activités d'enfant de chœur. A force de passer sur la route de Serres à Monrond, les habitants avaient remarqué ce jeune garçon élancé à la démarche volontaire. Ainsi le couple du passage à niveau. Lui était sémaphoriste, elle garde barrière. Un jour qu'Hervé attendait le passage d'un train, l'homme lui avait fait signe d'approcher. Il lui avait expliqué le fonctionnement du sémaphore, ces deux ailes mobiles plantées au sommet d'un haut pylône métallique. L'aileron indiquait qu'un train approchait, l'aile déployée signifiait l'encombrement de la voie. En même temps, il tirait le levier à câble relié au " mas vert ", planté un kilomètre en amont afin d'indiquer au train de ralentir. Quand celui-ci était passé, après la sonnerie déclenchée par le sémaphore suivant, il rabaisait l'aile, signe que la voie était libre. Sa femme gardait le passage à niveau. Il fallait la voir courir par tous les temps, interrompre la circulation d'un geste de main autoritaire, puis verrouiller les barrières. Certains automobilistes essayaient à tout prix de passer, ils étaient prêts à lui écraser les pieds, mais elle restait inflexible. C'est vrai qu'avec son visage renfrogné, ses lunettes épaisses et son grand tablier bleu, elle paraissait peu avenante. Mais son métier ne lui laissait pas de repos, et gare à l'erreur d'inattention. Elle devait connaître les horaires à la minutes près et compter avec les trains non prévus. Ils s'appelaient Piot, et n'étaient pas du pays, ils venaient du Dauphiné. Le

métier exigeait de fréquents déménagements, enfin ils espéraient rester à Serres pendant un moment au moins jusqu'au certificat d'études de l'aîné. Ils avaient six enfants qui jouaient dans une cour minuscule à l'arrière de la maisonnette. Ils étaient habitués aux grincements, aux sifflets des trains et à la poussière de charbon. Les parents avaient droit à une journée de repos par semaine, un cheminot les remplaçait ce jour là. Ils gagnaient peu mais bénéficiaient d'avantages, le logement de fonction, le charbon de chauffage et un bout de jardin à cultiver. Hervé s'aperçut que le sémaphoriste et sa femme connaissaient tous les chauffeurs de locomotives et qu'en retour, aucun d'entre eux ne se serait permis de passer sans un geste ou une parole amicale. La solidarité entre cheminots, certains l'enviaient et il n'était pas rare que le père Piot invite l'équipe en attente du signal du départ à venir boire un verre de vin frais chez lui. Parfois Madame Piot, quand le temps manquait, leur lançait de sa fenêtre quelques pommes rainettes enveloppées dans du papier journal.

Depuis l'épisode de la guerre, Hervé s'arrêtait souvent chez le menuisier pour discuter mais surtout pour le regarder travailler, silencieusement, mains croisées derrière le dos. Quand Hervé parla de la vente des noyers pour acheter des lavandes, le père Peuzin s'emporta contre " ces menuisiers de Gap, qui venaient chez eux chercher leurs arbres et achetaient un bois centenaire pour une bouchée de pain ". Hervé n'osait rien dire, il se sentait comme un gamin qui aurait fait une grosse bêtise. Quelques semaines plus tard, l'apprenti du menuisier atteint de tuberculose fut contraint d'abandonner son travail. La place était libre. Lucie vint avec son fils

discuter des conditions d'apprentissage. Hervé n'avait pas encore 14 ans mais qu'à cela ne tienne, il n'en était pas loin. La discussion fut brève et l'accord immédiat. Il allait apprendre un métier, gagner sa vie, pouvoir enfin assurer le rôle de soutien familial dont il avait hérité à la mort de son père. Ce fut aussi la fin de sa carrière religieuse.

La vie d'apprenti était rude. Levé à six heures, Hervé déjeunait d'un bol de lait et de pain trempé puis à sept heures moins cinq il poussait la porte de l'atelier. L'hiver sa première tâche était d'allumer le Godin, un poêle en fonte circulaire cerclé d'un haut treillis de fer, protection contre les tissons qui en sautant pouvaient transformer l'atelier en brasier. Sur le couvercle, il posait une vieille cafetière remplie d'eau pour l'humidification de l'air. Le soin qu'il apportait au gros poêle le ramenait chaque matin dans la classe de Monsieur Mourier, il le revoyait marcher jusqu'au fond de la classe et leur faire la lecture, le dos contre la barrière du poêle, laissant glisser sur les petites nuques son regard paternel et doux. Dans l'atelier, le poêle reposait sur un dallage de lauzes, soigneusement choisies au bord du Buech. Une balayette et un seau à charbon étaient les seuls éléments tolérés dans le périmètre du poêle. Evidemment le combustible ne manquait pas, le menuisier vendait même des sacs de bûchettes, mais il n'hésitait pas de temps en temps à jeter une pelletée de charbon, cela leur permettait de travailler sans se soucier de l'approvisionnement.

Depuis la fin de la guerre, les commandes affluaient, les ménages reprenaient les travaux abandonnés, l'argent circulait à nouveau. Les commerces florissaient à Serres, au dépend des artisans d'ailleurs mais Dieu merci les menuisiers se portaient bien. Les trois hôtels de Serres et la dizaine

de cafés ne désemplissaient pas, au grand regret de Monsieur Peuzin : “ Dix cafés pour guère plus de 1000 habitants, tu te rends compte Hervé ! ”. La ville devenait un lieu de passage et d'échanges. En effet, les vers à soie, la vigne, l'huile, la tannerie et même la petite usine de pâte alimentaire avaient disparu après la guerre. Un ouvrier ne trouvait plus de travail à Serres.

Hervé pensait à leurs lavandes, à l'espoir que représentait pour sa famille la plantation, mais il n'en parlait pas. Il s'appliquait à apprendre les bons gestes, à manier les outils, ciseaux à bois, gouge, bédane, varlope. Il apprenait à couper droit la planche posée en travers du chevalet, à raboter sans mordre dans la planche, à planter les clous sans hésitation.

Monsieur Peuzin s'appelait Roger, Hervé le découvrit lorsque ce dernier lui donna un livre lui appartenant. Le livre, recouvert d'une double épaisseur de papier d'emballage bleu turquoise, portait le titre “L' Apprenti menuisier”. Hervé reçut ce livre comme un trésor. Roger Peuzin remarqua la joie du garçon à la gravité de son regard et fut surpris de le voir aussitôt commencer la lecture des premières pages. Hervé pouvait amener le livre chez lui, mais il devait toujours le rapporter pour le travail. L'ouvrage était bien fait, pratique, didactique, des leçons courtes illustrées de dessins minuscules numérotés de 1 à 675. L'éditeur insistait sur la nécessité pour réussir cet ouvrage d'une collaboration entre des hommes du métier et des enseignants, regroupés sous la tutelle de l'inspecteur général de l'enseignement technique. Les outils mécaniques et les machines outils n'étaient pas abordées afin de ne pas nuire à l'apprentissage car seul le travail à la main était considéré comme formateur. Le manuel instruisait le débutant à bien exécuter les travaux de base en menuiserie : châssis vitrés, contrevents, persiennes, dormants, portes, croisées, petits lambris. Attentif à la psychologie du débutant il conseillait au formateur d'intercaler entre deux exercices complexes des petits travaux

d'application valorisants, petits cadres, portières de casier ou placards sous évier.

Chaque chapitre se terminait par un questionnaire suivi d'exercices. Hervé avait acheté un cahier pour travailler, il retrouvait le plaisir d'étudier. Il rédigeait de sa belle écriture les solutions aux exercices du manuel, exécutait avec soin les dessins à la mine de plomb. Il avait naturellement regagné son coin de table dans la cuisine et pendant que Lucie toute vêtue de noir préparait la soupe, il apprenait les propriétés du bois, l'hygrométrie, sa coloration et ses défauts. Il découvrait les divers modes de débitage, le calcul des plans et la géométrie. Le dimanche, il partait à l'aube dans les bois, la flore dans sa musette. Pendant des heures il marchait se grisant des odeurs de la montagne, libre et bondissant comme un lièvre roux. Marcher dans la nature était devenue une passion, elle s'accompagnait du désir de connaître le nom de la moindre fleur, il aurait pu tracer des cartes écologiques car il connaissait les sources, les roches, la faune, et quasiment tous les oiseaux.

Un jour d'hiver, Roger Peuzin invita Hervé à le rejoindre dans le bois d'Arambe pour assister à une coupe d'arbre. L'air glacé piquait le visage mais le soleil commençait à couler sur la montagne. Hervé regarda avec effroi les grands corps des chênes tout crissant de feuilles sèches s'écraser sur le sol gelé. Il pensait aux nids que les arbres abritaient, aux glands que plus aucun oiseaux ne picoreraient, à leurs belles chevelures vertes qui ne rayonneraient plus sous la chaleur de l'été. Les arbres à abattre avaient été marqués de rouge, la peinture coulait le long de l'écorce comme du sang amer. Le bûcheron voyant sa mine dépitée partit d'un grand éclat de rire. Il dit qu'une forêt s'entretenait, que la laisser sauvage ralentissait la croissance des grands arbres, qu'ils travaillent sur des centaines d'hectares et que les

coupes fortifiaient la forêt. Hervé comprenait mais il ne pouvait s'empêcher de se sentir blessé, il ne pouvait admettre la mort de l'arbre, une mort provoquée, choisie par l'homme. " Allez petit, va boire un coup ! ". Hervé avait refusé d'un signe de tête. Les poings serrés dans les poches de sa gabardine, il avait gardé le silence jusqu'à la fin de l'abattage.

Hervé resta cinq ans chez Roger Peuzin. Après trois années d'apprentissage, il devint ouvrier menuisier. Roger Peuzin se faisait vieux, il se reposait sur ce jeune garçon plein de courage qui travaillait avec rigueur, appliquant telles qu'il les lui avait enseignées les règles du métier. Hervé savait réaliser planchers et parquets, huisseries et mobilier de maison. Il traçait les plans sur règle, dressait les cartons de débitage, coupait, corroyait, assemblait. Pour les escaliers en revanche, il avait encore besoin des conseils de son patron. Il travaillait suivant les règles de la durée et de la solidité, ses meubles devaient se transmettre de génération en génération.

Au retour de l'atelier Hervé avait pris l'habitude de s'arrêter au kiosque et de parcourir les titres du Républicain. Quelques fois il l'achetait, il se hâtait alors de rentrer pour se plonger dans la lecture. A la maison, Lucie l'accueillait dans la bonne humeur. Avelyne s'était mariée avec Alix Illy, un maréchal ferrant de quatre ans son aîné. Le jeune couple vivait avec eux en attendant d'avoir leur propre foyer. Lucie aimait bien vivre entourée des siens, elle était prête à s'occuper de ses petits enfants, on pouvait compter sur elle. A seize ans, Hervé était grand comme un homme, il la dépassait d'une bonne tête mais pour Lucie, il était toujours le petit. Elle lui laissait toujours son coin de table réservé comme s'il allait encore à l'école. Avec ses cheveux noirs, coupés à la brosse, ses sourcils broussailleux, sa haute taille

on lui donnait plutôt vingt ans, et bien qu' Alix fut par son âge considéré comme chef de ménage, on savait bien dans le quartier que la maisonnée reposait sur les épaules d'Hervé. Pourquoi le métier de maréchal ferrant poussait-il si souvent les hommes vers la porte du café ? Certes le métier était dur et dangereux, sous leur tablier de cuir, les hommes transpiraient, la forge leur brûlait la peau. Les trous des fers il fallait les percer sur mesure, huit à dix trous et pendant ce temps le cheval qui s'énervait surtout l'été à cause des mouches... oui, il fallait bien se donner du coeur à l'ouvrage. Alix buvait trop, sa jeunesse faisait qu'il se laissait entraîner. Et malgré les reproches de Lucie et d'Aveline il ne pouvait plus se passer du café.

En 1921 la municipalité de Serre organisa un dénombrement, l'employé de mairie dans son uniforme bleu marine passa en fin de journée alors que toute la maisonnée s'apprêtait à manger la soupe, une soupe de pomme de terre cuite dans de la belle graisse blanche. On posait dans l'assiette une grosse tranche de pain, elle s'imbibait de gras chaud. L'employé refusa le verre de vin que lui proposa Lucie, il s'installa dans la cuisine. D'une caisse en bois qu'il portait en bandoulière il sortit un plumier, une bouteille d'encre noire et un grand registre recouvert de toile bordeaux. Sur chaque page étaient tracées des lignes verticales, chaque maison portait un numéro, en fonction de leur place dans la rue. La leur était répertoriée Grande rue sous le chiffre 33. L'employé qui avait été recruté spécialement pour le recensement écrivait lentement avec beaucoup d'application, comme s'il craignait de commettre une erreur. Il commença par inscrire Alix Illy, chef de famille, puis Aveline sa femme, Lucie ménagère et enfin Hervé beau-frère, menuisier. L'employé se sentait mal à l'aise devant ce grand jeune homme qui l'observait et lisait par dessus son épaule tout ce qu'il consignait.

Un matin, alors qu'Hervé préparait un bol de brou de noix pour teindre une commode, Roger Peuzin prit la parole :

- Ecoute, Hervé, j'ai à te parler

- Oui, Monsieur Peuzin

- Ecoute petit, voilà je suis bien embarrassé mais il faut que je te dise...je suis vieux maintenant, je vais arrêter le métier, y'a un temps pour tout.

- Vous allez fermer l'atelier ?

- Non, tu te rappelles, j'ai un fils marié à Marseille, il est menuisier lui aussi et il travaille bien. Il accepte de revenir à Serres avec sa famille et de prendre ma suite, je lui laisse tout.

- ...

- Quant à toi, c'est bien ça le problème. Il ne pourra pas t'embaucher car il monte avec Paul son compagnon depuis dix ans, ah mon brave Hervé, comprends la situation je n'ai pas le choix.

Le coeur d'Hervé s'était serré dans sa poitrine, en un éclair il avait évalué les conséquences d'une telle décision, plus de travail, plus de revenu et sa sœur qui quittait la maison avec son mari enceinte de leur premier enfant ! Il se tenait debout, bras croisés sur la poitrine, raide dans ses bleus de travail, du bout du pied il traçait dans la sciure de petites rides régulières. Le silence s'installa.

- Tu devrais aller voir à Veynes, il y a du travail la-bas avec le chemin de fer. Va un peu voir Auguste Lapeyre, je le connais bien il était garçon menuisier chez moi, je lui ai appris le métier, vé il y a longtemps de cela...

Hervé hochait la tête, Veynes il n'y était allé qu'une fois. Il se souvient de la tour ronde de l'hôtel de ville avec ses cloches et sa pendule blanche et d'une limonade qu'ils avaient bu un jour de vogue avec sa mère et ses deux soeurs. Pour se rendre à Veynes, le train coûtait trop cher, il ne restait que le vélo. Quinze kilomètres de route facile, pratiquement droite. Pour calmer cette angoisse, Hervé décida de s'y rendre dès le lendemain matin, il ne dirait rien à Lucie afin qu'elle ne s'inquiète pas. Il allait demander un jour de congé à son patron. Il partirait au travail comme à l'accoutumée, emprunterait le vélo de son beau-frère et au lieu de se rendre à l'atelier prendrait la route, il serait de retour pour midi.

Sept heures, Hervé roule sur sa bicyclette, le temps est clair et frais, l'été commence à peine. Il pédale à toute vitesse, tête baissée et bientôt il transpire dans sa veste de toile épaisse. Il pédale, dents serrées, les yeux rivés sur la route. Les lignes droites se succèdent, lui a l'impression de ne pas avancer, il roule dans le vide comme dans un mauvais rêve. Il a pourtant déjà franchi la montée de la Bachassette, il file maintenant entre les champs de blé. Devant une ferme un enfant le regarde et esquisse un petit geste de la main, Hervé lui répond d'un signe de la tête pas le temps de lâcher le guidon. Il se repose à la descente vers le moulin. Au pont Labarque il dépasse d'autres fermes, dans les cours s'éparpillent poules et porcelets. Une fermière le regarde passer, les mains sur les hanches. Qu'ont-ils donc tous à le regarder ainsi ? Hervé continue à dévorer la route et cette impression de ne pas avancer ne le quitte pas. Alors soudain il comprend, il comprend qu'il essaie de suivre les battements de son coeur, coeur l'entraîne mais ses jambes ne suivent pas. Il ralentit, lève la tête, essuie d'un revers de manche son front en sueur. Il réalise pourquoi les autres le regardaient drôlement. Dans son acharnement,

il ressemblait plutôt à un fuyard en cavale. Maintenant il prend le temps et la bicyclette monte et descend merveilleusement. Un train le dépasse, au dessus des vergers une alouette écrase son chant inlassablement. Maintenant il s'enfonce dans l'ombre de la longue rangée de platanes qui annonce l'arrivée à Veynes. Il aperçoit la gare de Veynes casquée de verre et sur les quais des voyageurs, femmes en chapeau, enfants vêtus de blancs.

Il entre dans la ville par le boulevard Gambetta et son monument aux morts, dépasse un vieux très maigre aux jambes arquées qui tire une charrette de bois. Après la façade arrondie du café des négociants, il descend la rue Berthelot. L'endroit fourmille de monde, les commerces étalent leurs marchandises à même la rue. Par chance, il croise le facteur et en profite pour lui demander la place de la République " tout droit puis à gauche, vous verrez bien le clocher ". Curieusement le facteur l'a vouvoyé, Hervé n'a pourtant que 17 ans. Il trouve la place, l'hôtel de ville avec sa tour ronde, les arbres gainés de manchons de bois. Il tient sa bicyclette à la main, ouvre sa veste, redresse sa casquette. Il a peur soudain dans cette ville inconnue. Il cherche un repère, un ami, quelque chose qui lui donnerait du courage, il se sent terriblement seul. Il a envie soudain de rebrousser chemin, tout ce chemin pour rien... Hôtel Bonnardel, Epicerie, il lit machinalement les enseignes des boutiques autour de la place. La suivante n'a pas de nom, c'est une simple porte ouverte avec une fenêtre, quelques planches se dressent contre le mur. Sur le devant deux tréteaux vides. Hervé a trouvé l'atelier.

Marcel Lapeyre avait 52 ans mais en paraissait davantage. Son atelier de dimension modeste sentait la sciure humide et le vieux bois. Une dégauchisseuse d'un modèle ancien occupait tout le fond de l'atelier. Sur

l'avant, y avait juste assez de place pour deux établis disposés face à face. Les outils étaient accrochés sur les murs, les scies suspendues au plafond. Les boîtes de clous, de vis et d'écrous s'empilaient sous les établis. L'été Auguste Lapeyre travaillait dehors sur des tréteaux. Malgré la vétusté de son atelier, il était réputé dans Veynes pour son travail solide et bon marché. Le menuisier avait déjà un apprenti mais " ha ça, on peut dire que tu as de la chance ", celui ci partait au régiment au mois de septembre. Auguste Lapeyre voulait bien prendre Hervé à son atelier, mais à une condition : Hervé serait embauché comme demi ouvrier. Avec ses quatre années d'apprentissage, Hervé pouvait prétendre à une place d'ouvrier menuisier et il insista. Mais le père Lapeyre n'en démordait pas, c'était à prendre ou à laisser. Hervé devait maintenant en parler à sa mère, en ce qui le concernait l'affaire était conclue. Le menuisier travaillait pour les chemins de fer veinois, aussi avait-il droit ainsi que ses ouvriers au transport gratuit. Hervé pourrait prendre le train chaque matin à Serres et rentrer sa journée finie chez sa mère, les habitudes de la soirée ne seraient pas changées.

Le retour fut bien différent, Hervé pédalait machinalement, absorbé par les pensées de sa vie future. Il était heureux de s'être si vite tiré d'affaire et puis il revoyait Veynes, toute cette activité commerçante, ces voyageurs étrangers, les jeunes filles. De l'atelier, il avait une vue générale de la place, il en verrait passer du monde, il se ferait des amis, il se trouverait vite une bonne amie. A mesure qu'il se rapprochait de Serres, il pensait à sa mère. Il la voyait avec ses cheveux blancs essuyer ses mains tordues par les lessives à son grand tablier noir, elle le gronderait sans doute pour son escapade. Hervé souriait, ils s'en sortiraient. En lui montait une force immense, ses jambes pédalaient toutes seules et sans fatigue. La route semblait descendre

continuellement, il ne la reconnaissait plus, il découvrait qu'il était plus facile de rentrer à Serres que d'aller à Veynes. Quand Hervé arriva au rocher de la Pignolette, il n'était pas encore midi aussi après le pont il obliqua sur la droite et prit la route de Siggotier. Il avait le temps de jeter un coup d'œil à Aiguebelle, la rivière aux trous bleus. A midi cinq, Hervé entra chez lui, la veste sur l'épaule, le pas léger, le regard aussi clair que le reflet d'une truite dans le courant.

Lucie était allée en personne confirmer les conditions d'apprentissage de son fils. Accompagnée d'Hervé, elle s'était rendue à Veynes. Le père Peuzin avait reçu cette femme en habits du dimanche qui portait sur la tête un drôle de petit chapeau rond. Ils avaient discuté. Pour Lucie, la réussite d'un jeune homme se mesurait à l'exigence et à la vigilance de sa mère. Il fut convenu qu'Hervé commencerait le premier septembre.

Hervé travailla encore un mois chez Auguste Peuzin. Le dernier jour le vieil homme le serra contre lui, ému. "Tu es un brave gas, Hervé, tu t'en sortiras et ta femme tu ne la rendras pas malheureuse je te le dis". Hervé avait posé le manuel d'apprenti menuisier à la couverture bleue sur l'établi, le vieil homme sourit, prit le livre d'une main mal assurée et le tendit à Hervé, c'est à lui à présent qu'il revenait.

Depuis son escapade à Veynes, Hervé sentait une force nouvelle en lui. Il avait osé, un espace nouveau l'attendait, là-bas. Ce qu'il gagnerait, il le donnerait à sa mère, mais il en aurait un peu à lui, de quoi s'offrir un café, le journal et pourquoi pas un livre au kiosque de la gare. Lucie était satisfaite de la nouvelle place de son garçon, seuls les voyages l'inquiétaient. Elle se lèverait avant lui pour veiller à ce qu'il n'oublie pas sa musette, qu'elle

garnirait d'un généreux repas froid, omelette aux pommes de terre, fromage et pain. Elle refusait qu'Hervé achète des plats cuisinés dans la rue, cette femme tendre pensait que l'on ne mangeait bien qu'à la maison. Car la maison était son domaine, son savoir, tout ce qu'elle avait et pouvait offrir. Nourrir une façon d'aimer. Depuis la mort de son mari, la vie avait souvent été difficile, à présent grâce à son fils, elle se sent rassurée. Elle n'en parle pas mais Lucie se sent usée et fatiguée, elle a envie de passer le relais, de se reposer un peu. Tous ses enfants travaillent, les rôles peuvent enfin s'inverser et puis Aveline vient d'avoir son enfant un beau garçon tout brun. Elle gardera le petit Robert pendant que sa mère s'occupera de ses ménages. Lucie soupire, pauvre Avelyne, elle n'a pas de chance avec son mari, plus souvent au bistro qu'à la maison, quel souci...

Lucie s'en remet au Bon Dieu. Chaque soir devant son lit, elle prie un chapelet enroulé autour de ses mains serrées. Elle prie pour les siens, jamais pour elle, sa vie c'est les autres, elle en tire en retour un peu de reconnaissance et d'attention, ça lui suffit. Elle prie pour Hervé ce soir et se rassure, le garçon rentrera chaque jour. Tiens pour demain soir, je lui préparerai une bonne soupe de pois et de navets, il me reste un bout de lard.

Juillet arriva, Hervé avait devant lui deux longs mois d'été. Cela tombait bien car il fallait couper les lavandes. Leurs lavandes étaient devenues de belles touffes rondes et régulières. La coupe commencerait dimanche, Berthe une compagne de lavoir se joindrait à eux. Lucie et Berthe avaient passé heures ensemble au lavoir, agenouillées sur la pierre à taper le linge et se geler les doigts. Berthe était veuve et sans enfant, elle adorait la lavande, une odeur pour elle intimement liée au linge. A A Serres, Berthe passait pour la

meilleure lavandière, son linge, il suffisait de le sentir pour le reconnaître. Emporter chez elle une brassée de lavandes, c'était tout ce qu'elle demandait. Ils attendirent que le soleil ait inondé les champs et absorbé la rosée de la nuit pour descendre au champ. Hervé marchait devant, manches de chemise retroussées. Sur sa tête il portait le chapeau de paille de son père. Il avait aiguisé les faucilles qu'il portait dans un sac à dos, soigneusement enveloppées d'une toile de coton. Avelyne suivait avec son petit emmailloté, la poitrine lourde. Lucie et Berthe cheminaient côte à côte et discutaient, une anse de panier accrochée à leur bras. En passant devant l'épicerie, elles appelèrent l'épicière, une femme de leur âge, compagne de lavoir. L'épicière sortit en s'essuyant les mains à son tablier, un grand tablier noir avec une grande poche sur le devant qu'elle ne quittait jamais et qui lui servait à tout, porter ses commissions, ses pommes de pins pour allumer son poêle, et même les chatons abandonnés qu'elle recueillait et nourrissait dans la cour derrière sa maison. - Attendez que je vous donne quelques olives, elles viennent d'arriver !

Elle était généreuse et quand Lucie avait perdu son mari, elle lui avait fait crédit pendant des mois.

Les jeunes les appelaient avec impatience, allez plus le temps de blaguer !

Au bas du village ils traversent la route de Nyons qui chemine à travers les gorges de la Blème, puis obliquent vers le Buech. Le chemin de terre longe les jardins potagers bordés de roses trémières et de figuiers. Ils passent devant le moulin avec son toit en forme de galette truffé de nids d'hirondelles. Le Buech coule à deux pas, les palles coupent l'air d'un feulement mat, une charrette attend devant l'entrée. Le meunier les salue,

geste blanc dans la pénombre. Le chemin longe la rivière, ils profitent de l'ombre des grands aulnes, des rives monte une odeur de boue.

Le champ s'étale, violet teinté de gris comme délavé. Les lavandes commencent à défleurir, elles bourdonnent d'abeilles. Au bout du champ, six ruches bleues tremblent dans la chaleur.

Dix heures. Avelyne étend à l'ombre du cabanon une grande bâche et cale le petit Robert entre les deux paniers de victuailles. L'enfant dort, les bras grands ouverts. Hervé distribue les faucilles, la courbe est profonde afin de couper les fleurs par brassées. Les tiges, il faut les prendre à pleine main et tondre la touffe en quelques coups. Ils se mettent par deux, chacun à un bout de ligne. Ils plaisantent, les deux femmes se sont mises ensemble et les deux jeunes déjà empoignent les premières touffes.

Leurs mains se teintent de vert et l'odeur fruitée de la lavande traverse leurs vêtements, passe à travers leur peau, entre dans leur corps, s'enroule dans leur cerveau. A midi, ils n'ont pas faim, alors ils continuent de couper, déposant les brassées le long des allées pour les laisser sécher.

Berthe est transportée, elle n'arrive pas à s'arrêter de couper, enivrée, elle baigne dans le champ de lavandes, la sueur coule sur son visage, de temps en temps elle se redresse et murmure des mots incompréhensibles. Peut être remercie-t-elle Dieu de ce ravissement.

Ils mangent à présent, tout ce qu'ils touchent a l'amertume verte de la lavande. Hervé reprend seul. Les femmes se reposent, Avelyne donne le sein à son enfant.

A la fin de la journée, le champ entier est coupé. Ils rentrent lentement sur le chemin, le dos douloureux, les mains brûlantes. Ils s'arrêtent au moulin, profitent de la trouée sur le Buech pour se rafraîchir. Ils s'aspergent le visage d'eau claire. Lucie enlève son chapeau, lisse ses cheveux, resserre son

chignon. Si la récolte de fleurs n'est pas suffisante, elle enverra Hervé cueillir de la lavande sauvage dans la montagne.

Le lendemain, il descend à la plantation avec les bourras, de grandes pièces de toile grise et épaisse. Pierre et Lucien, deux enfants du village habitués à couper la lavande sauvage l'accompagnent. Sur le champ, plus aucune teinte de violet, seulement des boules rondes hérissées de tiges raides. La récolte ne doit pas rester trop longtemps sur le sol, elle risquerait de prendre l'humidité voire de moisir, l'odeur alors se communiquerait à l'essence. Alors Hervé, aidé des enfants rassemblent la lavande coupée en tas au début des allées, puis ils l'entassent dans les bourras. Il faut les remplir à craquer, tasser, et nouer les quatre coins ensemble. Hervé leur a promis quelques pièces, les enfants travaillent à toute allure, Pierre saute au-dessus d'une rangée, des lavandes plein les bras, il trébuche sur une touffe, son chargement s'effondre. Hervé le gronde, menace de le renvoyer. Accroupis les deux enfants ramassent les tiges éparpillées, on dirait un immense jeu de mikado.

Peu avant midi la récolte est toute entière enfermée dans les bourras. Hervé passe la sa main sur son front en sueur, relève son chapeau de paille et les mains sur les hanches écoute les douze coups de midi sonner sur le clocher. Il se rend compte qu'il a une faim de loup.

L'odeur entêtante de la lavande ne le dérange plus, Hervé écoute les garçons raconter leur dernier coup à Rompe cul, la ruelle fétiche du village. Il rit avec eux.

Le jour suivant, il retourne au champ avec une charrette, il faut maintenant charger les bourras et les porter à la distillerie. Un alambic ambulancier vient de s'installer de l'autre côté du Buech, sur la digue. La tâche est ardue, il doit

avec la charrette remonter le chemin du moulin, longer les maisons du bas de Serres, traverser la place du Lac, franchir le pont de fer. Heureusement les garçons sont venus l'aider, seul Hervé n'y serait pas arrivé. Après le pont un chemin de terre mène aux rives du Buech. Sur une petite aire se trouve l'alambic. C'est un alambic à feu nu, en cuivre. La chaudière repose sur un foyer de grosses pierres récupérées dans la rivière. Il suffit de la remplir de lavande bien tassée, de rajouter de l'eau, elle coule à deux pas. Une fois le feu allumé, on attend qu'à l'intérieur l'eau se mette à bouillir. De la vapeur se forme bientôt chargée d'huile essentielle. Ensemble elles cheminent dans les méandres d'un long serpent trempé dans l'eau froide. A l'arrivée, le mélange coule dans l'essencier où on le laisse décanter. L'essence plus légère que l'eau remonte à la surface, il suffit alors de la prélever. Parce qu'il était saltimbanque, l'alambic ne pouvait être que de petite taille. De loin il ressemblait à une grosse bécasse brillante et grasse, posée sur des pattes trop frêles.

Hervé et les garçons déchargent les bourras à l'avant de l'alambic et attendent la pesée, derrière l'homme des tas de paille desséchée et grise s'amoncellent. Une odeur de lavande chaude monte dans les narines, forte au point d'en faire monter les larmes aux yeux. Le distillateur vient de Nyons, il a transporté l'alambic en pièces détachées sur le dos de son âne. Il demande du bois, Hervé et les garçons passent le reste de l'après midi à le rassembler. Ils devront revenir le lendemain.

Le matin suivant, Hervé revient avec un nouveau chargement. Le distillateur est en train de charger la lavande dans la chaudière, une cinquantaine de kilos tout au plus. A la main il bourre le corps de la chaudière, dose l'eau,

allume le feu. Hervé renvoie les enfants, ils s'éloignent en courant, la main serrée sur les pièces qu'il leur a données.

Hervé passa toute l'après-midi à l'alambic, il questionnait, se faisait expliquer la transformation de la paille en essence. Le distillateur répondait avec plaisir à ses questions précises et pleines de bon sens, il pensait que le métier avait de l'avenir, son père déjà distillait et à Nyons. Il vanta un cousin qui, disait -il était en train de mettre au point un alambic à vapeur, de grande taille et fixe. La distillation se déroulant de manière régulière, les désavantages des alambics à feu nu disparaissaient, eux dont la température élevée et irrégulière décomposait trop souvent l'essence.

A la fin de la journée, le distillateur n'avait passé qu'un ballot sur les six apportés par Hervé. Il demanda au jeune homme de se munir d'une bombonne en fer blanc propre et bien étanche et de venir chercher son essence à la fin de la semaine. La distillation prenait du temps et il en avait assez de la compagnie de ce jeune homme, agréable certes mais fatiguant avec ses questions.

Les Brochier n'avaient pas été les seuls à planter un champ de lavandes, car ces fleurs depuis longtemps on les ramassait pour les distiller dans le pays. C'était une activité plutôt réservée aux femmes avec leurs enfants et aux vieux quand ils étaient encore assez solides pour grimper dans les talus. Car la lavande poussait là où aucune autre plante ne pouvait s'installer, sur les pentes abruptes, entre les rochers, aux pieds des éboulis. Elles partageaient le soleil avec les vipères et malgré les chaussures cloutées, les coupeurs les craignaient. Les hommes portaient avec un grand carré de toile qu'ils

nouaient en baluchon autour de leur épaule. Par l'ouverture sous le bras gauche ils emplissaient la panse qui gonflait comme une outre. Les femmes et les filles attachaient un tablier de toile autour de leur taille en relevant les coins, elles pouvaient dans cette poche ventrale ramasser une belle quantité de fleurs. Quand elles redescendaient, elles attachaient les coins derrière leur dos, elles liaient leurs mains sur ce ventre énorme. Quelques-uns eurent l'idée de se fabriquer de grands sacs. Portées en bandoulière, ils avaient le mérite de ne jamais se dénouer ni de se renverser. Les femmes les taillaient dans de la grosse toile bleue qui se délavait et finissait au bout de quelques saisons à prendre la couleur des fleurs fanées.

Hervé partit un matin avec un groupe de cueilleurs sauvages. Comme il avait du temps, il avait eu l'idée de rajouter de la lavande sauvage à celle de son champ. Avec tous les ballots qui restaient à distiller, il avait le temps.

Il abandonna le groupe aux pieds des éboulis de la Fignolée. Il montait droit et sans fatigue. Quand il rencontrait une touffe, il la coupait d'un geste sûr, en trois coups de faucille. Les lavandes explosaient de fleurs, leur couleur semblait plus profonde et plus sombre que celles du champ. Les abeilles continuaient à butiner, ignorant ce grand corps penché au-dessus d'elles. Des papillons aux ailes citronnées voletaient autour de sa tête, impatients de goûter eux aussi au délicat nectar.

Quel bonheur que cette montagne, pensait Hervé, quel plaisir de l'écouter chanter et bruire et d'être là avec elle, dans elle dans un moment d'éternité.

L'été passa très vite entre les récoltes de lavandes sauvages, le travail au jardin et le bois à ramasser pour l'hiver. Hervé trouva du petit bois dans les

futaies en dessous du village. Pour les cochis de pins sylvestres que les gens utilisaient pour allumer leur poêle, il avait son coin, le petit bois au dessus du cimetière. L'été les cigales s'y rassemblaient. Il arrivait parfois à en attraper une. Hervé souriait. Depuis qu'il était enfant il s'exerçait. Il savait comment les approcher, très doucement car au moindre bruit elles s'envolaient. Celle qu'il venait de découvrir était toute petite et dorée sur l'écorce rouge, il s'était approché si près qu'il voyait les petits points noirs de ses yeux écartés. " Il n'y a rien de mieux pour faire prendre un feu qu'une bonne poignée de cochis " disait toujours Lucie. Elle les voulait petits et bien ouverts, leur brillance attestait de leur qualité. Hervé portait à sa mère une grande affection. Il l'aimait parce qu'elle représentait la maison, la famille, une nourriture saine et apaisante.

La lavande avait donné trois litres d'essence, un record ! Avec l'argent Lucie fit rentrer un tombereau de bois et acheta plusieurs livres de lard. Elle cacha le reste derrière les piles de draps de son armoire à linge. Quant à Hervé, il se préparait à la vie nouvelle qui l'attendait.

Cet été à Serres marqua la fin de son enfance.

Deuxième partie

Par la fenêtre du train, Hervé pouvait chaque jour suivre la progression de l'automne, la montagne se teintait d'orange et de rouille. Hervé mangeait son casse-croûte dans le train, chaque matin il le trouvait préparé par Lucie sur la table de la cuisine. Il mangeait vite, tout en regardant le paysage défiler. Son

corps restait maigre et pourtant Lucie veillait, elle lui donnait toujours les plus grosses parts, l'invitait à se resservir ce qu'il faisait d'ailleurs de bonne grâce. Mais ses muscles restaient saillants. Entre ses pommettes qu'ils avaient hautes et ses mâchoires carrées un creux se formait, la peau se tendait et ses lèvres fines rendaient son visage encore plus émacié.

Dès Six heures du matin, la gare de Veynes était en ébullition le père Taxil debout à côté de son cheval attendait, prêt à transporter les colis. Il en faisait des voyages ! Les commerçants de Veynes recevaient des marchandises par le train plusieurs fois par jour. Depuis que la ville possédait son dépôt et son école d'apprentis, le commerce allait sans cesse grandissant.

La gare se trouvait à un bon demi-kilomètre de l'atelier. Hervé remontait l'allée de platanes, passait devant l'hôtel bon séjour ensuite le chemin était le même que celui qu'il avait emprunté le jour de son escapade en bicyclette. A l'angle de la rue de l'Endrôme venait de s'ouvrir un Economique. Dans cette boutique, réservée en principe au personnel de la PLM, mais que tout le monde fréquentait, les marchandises se trouvaient soigneusement rangées sur des étagères calibrées et très hautes, cela changeait des épiceries traditionnelles, obscures et fouillies où l'on arrivait à perdre l'épicière ! A l'Economique, grâce aux néons, pas un coin ne restait sombre, et l'on payait au bout du comptoir. Et puis il y avait les réclames, accrochées sur la vitre intérieure, Hervé ne manquait jamais de les lire. De temps en temps il franchissait le seuil, pour Lucie qui demandait un savon de Marseille ou un paquet de café car il fallait reconnaître, les prix de l'Economique défiaient toute concurrence.

Hervé commençait à s'habituer à la vivacité de Veynes. Afin de loger les cheminots et leur famille, la municipalité avait fait construire des logements

spéciaux, une grande barre d'appartements collés les uns derrière les autres. Le soir quand il descendait vers la gare, Hervé croisait les apprentis dans leur uniforme bleu. Toute la jeunesse se retrouvait au bal le dimanche, les terrasses des cafés étaient comble, des dominos claquaient, les hommes discutaient autour d'un verre de vin. Hervé rêvait de se joindre à eux, de rejoindre l'équipe de football mais voilà, le soir il devait rentrer à Serres et passer la soirée avec Lucie qui avait consacré une partie de sa journée à cuisiner leur repas et attention s'il n'y faisait pas honneur, elle se serait vexée ou terriblement inquiétée.

Décembre arriva avec de grandes chutes de neige. Plusieurs fois, le train s'immobilisa, bloqué à l'entrée de la gare de Serres par une congère. A la maison, toutes les soirées se ressemblaient, Hervé parlait de moins en moins, et Lucie ne remarquait rien. Hervé ne savait comment dire à sa mère son envie de rester à Veynes, son désir de se joindre aux jeunes hommes des cafés et des bals. Un événement imprévu lui en offrit l'occasion.

Le 15 décembre de cette année 1923, la neige commença à tomber. Elle tomba sans discontinuer pendant trois jours et trois nuits. Le soir du troisième jour, la neige pesait si lourd sur les fils électriques que le courant fut coupé. Dans les maisons les femmes ressortirent les lampes à pétrole et les bougies. La ville était paralysée, les commerçants essayaient bien de dégager devant leur boutique, mais ils ne savaient que faire de la neige, sur les places et dans les ruelles des tas s'amoncelaient. La ville devint comme souterraine, ceux qui osaient s'aventurer dehors passaient dans des tranchées plus hautes que leur taille. L'école fut fermée. Et quand enfin la neige s'arrêta, ce fut un froid terrible qui la remplaça. Moins vingt degrés ! La neige craquait sous les pas, le paysage enseveli semblait pétrifié. Les liaisons

ferroviaires furent également suspendues et Hervé qui se trouvait à l'atelier se retrouva bien malgré lui obligé à passer la nuit à Veynes.

Depuis l'arrivée des cheminots, les pensions ne manquaient pas. Edmond Lapeyre conseilla à Hervé d'aller voir mère Garcin au café Raymond, à l'angle de la place. Elle était connue pour exercer sur ses pensionnaires une autorité de fer, mais sa cuisine était bonne et sa réputation irréprochable. La mère Garcin ne fit aucune objection à garder Hervé le temps d'une nuit ou deux. Elle lui proposa même, s'il le souhaitait, de rejoindre par la suite l'équipe de ses pensionnaires. Cette femme régnait sur ses pensionnaires et sur sa cuisine comme un monarque sur son royaume. Debout avant tout le monde, elle s'affairait à préparer le petit déjeuner, réchauffait la marmite de soupe, coupait le pain. Une fois la table mise pour ses pensionnaires, elle commençait la préparation du repas de midi, car son établissement était devenu célèbre. La salle de restaurant était comble chaque midi. Elle avait perdu son mari à la guerre et travaillait seule aidée de temps en temps par sa fille unique Valentine, une adolescente de quatorze ans petite et forte qu'elle ne lâchait pas des yeux. Ah la soupe au pistou et les civets de la mère Garcin, ils étaient renommés ! Cette cuisine abondante, ces grosses tranchent de pain et le petit verre de vin plurent tout de suite à Hervé. Quant à la discipline et aux bonnes manières, elles ne pesaient pas sur Hervé. Au contraire, il appréciaient ces valeurs pour les avoir reçues de son père et de ses instituteurs. Cette rigueur lui plaisait.

La chambre se trouvait à l'étage, elle était glacée car sans chauffage mais le lit était bardé de plusieurs couches de couvertures molletonnées. Une petite table avec une chaise de paille, un portemanteau cloué sur la porte d'entrée constituaient l'unique mobilier de cette chambre. Les toilettes, situées au bout du couloir, invitaient, sur l'envers d'un vieux calendrier, les

pensionnaires à laisser l'endroit aussi propre qu'ils souhaitaient le trouver en arrivant.

Nuit. Hervé repose sur le dos, dans le noir. Il aurait bien aimé garder la lampe à pétrole allumée mais par économie et en raison du règlement toutes les lampes doivent être éteintes à 22 heures. Le froid pose sur son visage un masque de glace, il a sorti ses mains qu'il a croisées au niveau de sa poitrine. C'est la première fois qu'il ne dort pas à Serres, il pense à Lucie qui malgré la neige et ne le voyant pas arriver à dû se rendre à la gare malgré le froid. Il sait qu'elle va s'inquiéter mais en même temps il se rend compte que sa place est là, dans cette pension. Allongé dans cet espace glacé, il se sent merveilleusement réel, de la racine des cheveux à la pointe de pieds. Il s'endort très tard et le matin quand la mère Garcin frappe à sa porte pour le réveiller, il s'aperçoit qu'il n'a pas bougé et que ses mains restées croisées lui font mal et sont toutes engourdis.

Le lendemain samedi, les trains circulaient normalement. Le soir, Lucie avait accueilli son fils comme un rescapé, elle voulait tout savoir, déployant cette fois quantité de questions. Hervé répondait calmement, avec parcimonie, il avait décidé aujourd'hui même de lui faire part de son souhait à devenir pensionnaire. Comme il s'y attendait, elle refusa tout net, s'emporta même, l'accusant d'aller chercher ailleurs, "dis, tu n'es pas bien ici ?" et de la laisser seule avec son chagrin. Elle s'accrochait à ce dernier enfant, son seul fils qu'elle aurait aimé chérir jusqu'à son mariage, qu'elle refusait d'ailleurs d'imaginer, le petit avait bien le temps. A Serres, Lucie ne pouvait faire un pas dehors sans rencontrer quelqu'un de sa connaissance. Elle avait aussi suffisamment travaillé chez les autres pour connaître l'intimité de nombreux foyers. Et maintenant c'était son tour, qu'allait-on dire à Serres

quand on apprendrait qu'Hervé passait ses nuits et ses dimanches à Veynes, dans cette ville remuante où la jeunesse s'amusait, signe pour elle de tous les dangers.

Hervé ne parlait plus, il attendait qu'elle se calme, de toute manière, il ne pouvait agir contre son grès, il n'était pas majeur. Janvier passa, puis le printemps s'installa. Le long du Buech les saules laissaient éclater leurs chatons, argentés et doux tous gonflés d'étamines jaunes. Les fleurs des pommiers éclataient dans les vergers, à l'intérieur de chaque branche, on sentait qu'une sève chaude montait, que l'hiver enfin s'effaçait pour laisser s'envoler le printemps.

Quand il prenait le train pour Veynes, Hervé ne regardait plus par la fenêtre, le trajet il le connaissait à présent par cœur, il mangeait, se calait au fond de la banquette de bois et attendait. Parfois, la rencontre d'une connaissance ou d'un ami lui rendait le voyage moins monotone. Lucie ne voulait plus entendre parler de son projet et pourtant il gagnait suffisamment pour pouvoir assumer la pension et lui verser le reste. Depuis cette histoire, Lucie avait repris quelques ménages, "pour sortir un peu de ma maison" disait-elle mais Hervé savait bien qu'en fait elle travaillait pour améliorer le quotidien, acheter plus souvent de la viande, lui offrir une chemise neuve, toutes sortes de petites attentions destinées à le garder à la maison.

Le dimanche, Hervé se levait tôt. Impossible avec l'habitude du travail de se laisser aller à une grasse matinée. Tandis que Lucie dormait encore dans la chambre du haut, il traversait la cuisine obscure, coupait une tranche de pain, glissait dans sa musette une ou deux pommes et s'échappait dans la montagne. A grandes enjambées, il laissait les vallons humides de rosée pour retrouver le soleil qui s'étalait en grandes lampées sur les crêtes et les versants à l'Est. Chaque fois qu'il rejoignait la montagne, il éprouvait cette

impression de liberté, de force, d'appartenance au monde du vivant. Cette communion avec la nature lui procurait un plaisir plein de jouissances. Il se sentait fort et sûr de lui, les cailloux craquaient sous ses brodequins ferrés, ses mains écartaient doucement les branches de pins, son regard fixait les pics dénudés des hautes montagnes creusées d'éboulis à la recherche d'un couple d'aigles gypaètes.

Après le repas, lourd et abondant, Hervé montait s'allonger le temps d'une sieste tandis que Lucie s'affairait à ranger la cuisine. Le sommeil le prenait tout de suite, il se réveillait une heure plus tard. Dans la chambre aux fenêtres ouvertes, les rayons du soleil traçaient sur le plancher des barrettes de lumière. Il se levait d'un bon, préférant l'action à la rêverie.

Le 15 juin Hervé eut 18 ans et cette fois Lucie s'était décidée. Elle irait parler à la mère Garcin puisqu'elle n'était pas arrivée à faire changer d'avis son fils. Le dimanche suivant, ils se rendirent en train à Veynes. La gare se trouvait de l'autre côté du Buech, Lucie souffrait des pieds. Elle avait mis une paire de chaussures noires, celles qu'elle gardait pour les grandes occasions au bas de son armoire et qu'elle bourrait de papier journal afin d'en conserver la forme.

- Dépêche-toi maman, nous allons rater le train !” Lucie se hâtait et suait à grosses gouttes, elle n'avancait pas. Hervé l'attendait sur le chemin qui menait à la gare, bordé de grands pins au tronc noircis encombrés de nids de chenilles processionnaires. De là on avait une vue sur la ville étonnante. D'un seul coup d'œil, on embrassait le village, roulé en boule comme un chat sous la protection de la Pignolette.

Hervé aida sa mère à monter dans le train, il l'installa dans le sens de la marche. Le compartiment résonnait de cris d'enfants qui ne parvenaient pas à rester assis sur leurs sièges et s'agglutinaient contre les vitres. Lucie s'éventait avec son chapeau de paille, Hervé s'était assis en face d'elle, en bras de chemise, une casquette claire rivée sur la tête. Ils ne se parlaient pas, l'espace entre eux était trop grand, chacun restait sur ses gardes, ce n'était pas dans un train que l'on réglait les affaires de famille.

Le soleil les saisit à l'arrivée, Lucie bascula son chapeau sur son front, les lèvres pincées elle avançait, son petit sac noir coincé dans le pli de son bras. Hervé la guidait, sous les platanes la route était carrelée de taches de lumière. Devant le monument aux morts, elle hocha rapidement la tête sans dire un mot. Les boutiques étaient fermées par des volets de bois, seuls les terrasses des cafés s'agitaient. Pour Lucie, la mère Garcin avait fait exception car la pension ne marchait pas le dimanche, et puis Hervé lui plaisait par son honnêteté et sa jeunesse, elle avait donc proposé une rencontre avant midi. Hervé laissa les deux femmes négocier, cette partie ne le concernait plus, il profita de l'occasion pour remonter la rue Berthelot jusqu'à la place Adrien Ruel et sa belle fontaine circulaire, continua jusqu'au bourg dont la dernière maison, arrondie épousait l'angle de la rue. Un mur imposant et de très hauts marronniers attirèrent son attention, il commença à le suivre, dépassa un lavoir où il salua deux femmes occupées à rincer une grande pièce de toile sombre. L'eau dans le creux des plis renvoyait des reflets d'argent. Une porte s'ouvrait au bout du mur, une grille usée et rougie de rouille, un parc ou plutôt un jardin public avec des bancs, des petits chemins de cailloux blancs et des talus d'herbe rase, endroits propices pour s'asseoir en petits comités et discuter. En contre bas il découvrit une belle aire de terre battue, la piste de bal et son estrade pour installer l'orchestre. Une petite porte sur le

côté permettait de sortir du parc par le bas et de rejoindre le bas de Veynes en longeant jardins potagers et vergers.

Quand Hervé revint à la pension les deux femmes parlaient encore, Lucie avait tout visité, la cuisine, la salle à manger et surtout la chambre, elles discutaient le prix. Lucie trouvait la pension un peu chère, l'autre se défendait et mettait en avant la qualité et l'abondance des repas. Hervé attendait, du bout du pied il poussait dans la rigole les petites pierres accumulées sur le bord de la rue.

Enfin Lucie sortit, les joues rougies, elle fit un signe de la main, remercia et sortit. A l'intérieur du café, la mère Garcin une main sur la hanche souriait, Hervé compris que l'affaire était conclue.

Ces années de jeunesse furent sans doute les plus belles de la vie d'Hervé, Jeannette sa future femme dira plus tard une phrase qui nous surprenait, nous ses petits enfants habitués à le voir sévère et plein de principes. " Il a pris du bon temps, ça oui il en a profité je te le dis, c'était un fêtard ! " et bien sûr le bon temps n'était jamais précisé, mais l'on sentait dans sa voix comme une envie, teintée même d'une pointe de jalousie qui signifiait qu'elle n'avait pas eu cette chance. En profiter c'était nous l'imaginions les sorties, les coups entre copains et surtout les filles, les baisers volés, les étreintes, mais sur ce sujet Jeannette devenait muette, simplement elle hochait la tête, elle savait mais elle ne racontait rien. Par contre pour raconter les bals, elle retrouvait la mémoire et les mots, son visage devenait radieux, ses yeux retrouvaient les images, quand ils se retrouvaient tous, le dimanche à la Concordia dans la salle de des fêtes place Adrien Ruel. L'après midi les filles avaient le droit d'aller danser seules, par contre après dîner, elles ne sortaient qu'accompagnées de leurs mères. C'était comme un combat tacite et

parfaitement réglé, d'un côté les mères, assises, habillées de noir, de l'autre les jeunes hommes en groupe, debout, cheveux gominés, figés dans l'attente de pouvoir enfin inviter une jeune fille à danser.

Les premières fois que leurs filles sortaient au bal, les mères étaient terribles, elles ne les quittaient pas des yeux et les filles la plupart du temps n'osaient pas regarder leur cavalier. Après plusieurs sorties, les mères relâchaient leur emprise, gênées aussi de ne pouvoir discuter à leur aise car pendant que les filles dansaient, les mères parlaient et le bal était pour elles une occasion de supplémentaires de commenter les derniers potins.

Hervé ne savait pas danser mais il apprit très vite en regardant les autres. Avec facilité il s'installait dans le rythme, ses pas étaient précis, il tenait sa cavalière avec assurance. Il s'étonnait lui-même, la musique lui parlait, il comprenait les figures en regardant, ensuite quand il s'y mettait son corps répondait. Il faut dire qu'il s'exerçait beaucoup, tout seul dans sa chambre, il sifflait les airs de valse et de polka, les bras ouverts contre un corps imaginaire, une peau chaude et poudrée, prenant garde de ne pas marcher sur les pieds de sa cavalière, qu'il imaginait souple et chaussée de bottines à boutons.

Qu'on ne s'y trompe pas, c'était au bal que la plupart des jeunes filles trouvaient leur mari et les mères leur gendre.

Hervé commençait son travail à huit heures, il n'avait plus qu'à traverser la rue en diagonale pour arriver chez son patron. La mère Garcin venait frapper à sa porte, il avait le temps pour s'habiller, se laver et avaler un solide petit déjeuner. Elle le trouvait trop maigre. Il est vrai que sous sa chemise ses bras n'étaient pas gros. Mais c'était son visage qui surprenait, des yeux clairs sous des sourcils sombres, un nez saillant, des lèvres fines comme deux traits

parallèles. Dans son visage tout s'accordait pour donner une constante impression de gravité. Lucette Garcin resserrait le garçon, poussée par une irrésistible envie de maternage. Elle trempait son petit doigt dans la marmite de soupe pour vérifier si elle était suffisamment chaude, elle devait brûler la langue si on voulait qu'elle tienne au ventre jusqu'à midi. Hervé vidait son assiette à toute vitesse, entre chaque cuillerée il passait la langue sur sa lèvre supérieure tout en émettant un léger bruit de succion. Il appréciait cette nourriture et ne laissait jamais rien.

Chez le menuisier Lapeyre, le travail devenait de plus en plus irrégulier. Tantôt les commandes affluaient et les deux hommes travaillaient durement sans échanger de parole, tantôt le carnet stagnait. Hervé passait alors l'après midi à installer une fenêtre, prenant son temps comme le lui recommandait son patron. L'hiver surtout, quand les commandes manquaient, ils occupaient leurs journées à construire des cercueils afin d'en avoir toujours quelques-uns d'avance. Ils prenaient du chêne, un bois résistant et serré qui "tenait bien en terre". Poignées et ornements seraient posés plus tard selon le goût du client. Ils les empilaient au fond de l'atelier et les recouvraient d'une toile de sommier, histoire de ne pas effrayer les clients, voire de passer pour des croque-mort.

Hervé trouvait le café de la pension amer, aussi prit-il l'habitude de le boire à la terrasse du café des Voyageurs. L'endroit était propre et très fréquenté. La propriétaire, une femme à la renommée irréprochable, organisait le dimanche de monstrueuses parties de loto. Les gens venaient de tous les alentours. On trouvait aussi au café des jeux de dames, des cartes et des dominos. Une salle à l'arrière pouvait être louée pour des réunions ou des fêtes. Le comité

sportif s'y rassemblait, quelques trophées en témoignait. On y trouvait aussi quelques livres, coincés entre un grand miroir et un tableau de chasse.

Hervé s'installait de préférence dehors, il pouvait ainsi observer les entrées et venues des gens entre le café et la place de la République où régnait une agitation perpétuelle. C'est ici qu'il rencontra ceux qui plus tard devinrent ses amis, Roger, Pierre, Paul, Henri, Frisé et l'instituteur Baudel fédérateur de l'Union Sportive. A cette époque à Veynes, le chemin de fer apportait presque tous les jours de nouvelles recrues. La jeunesse affluait à l'école des cheminots, les apprentis logés sur place avaient envie de se divertir le dimanche. Au comité des fêtes, les bals battaient leur plein grâce au génie de Joseph Gay. Joseph causait beaucoup de peine à ses parents. Commerçants, ils rêvaient que leur fils prenne la succession. Lui n'arrivait pas à étudier, au magasin "il bricolait". Il passa toute sa vie à s'ennuyer dans de petits boulots. Mais au comité il se transformait. Il organisait tout, les bals, les cavalcades, les spectacles. Il chantait, il choisissait et montait des pièces de théâtre avec une troupe d'amateurs qu'il dirigeait. C'était lui encore qui avait écrit la fameuse chanson de Veynes. Joseph Gay, l'artiste contrarié, l'homme aux aspirations brisées.

Hervé et ses amis ne manquaient pas une vogue, le soir il y avait toujours un bal. Sur la place on mettait de la sciure pour éviter la poussière et l'on dansait. Le père Didier n'était pas seulement épicier, il jouait aussi de l'accordéon, il en avait fait des vogues ! Les musiciens apprenaient tout seuls, par passion de la musique, oui à cette époque les gens prenaient du bon temps, ils savaient rire, chanter et s'amuser.

Rire, chanter et s'amuser, Hervé dévorait ces plaisirs à belles dents. Avec ses amis, ils ne manquaient pas une occasion. Ils partaient le dimanche matin à

deux sur la même bicyclette. Un parapluie glissé sous la selle, ils pouvaient parcourir jusqu'à trente kilomètres. Leur record restait la vogue de Laragne. Il faut dire que pendant les vogues, les filles étaient plus libres, et quelques ingénues savaient s'éclipser au bon moment. Les garçons grimpaient au mât de cocagne, s'inscrivaient au concours de boules, remportaient des trophées qu'ils offraient aux belles. Rendez-vous au bal ! Le regard brûlant, ils échafaudaient des plans pour la soirée, se réservant la brune ou la rouquine. Baisers volés, caresses osées ils rentraient tard à la lueur de la lune, se vantant de leurs prouesses. Harassés, ils s'arrêtaient au bord du Buech, se rafraîchissaient, s'aspergeaient, criaient leur désir avec des mots fous. Une fois l'orage les surprit, en pleine campagne alors qu'ils revenaient d'une vogue au Saix. Les éclairs figeaient les champs et les bois dans une lumière d'argent, tout semblait pétrifié. Leurs yeux aux pupilles dilatées comme des myrtilles cherchaient en vain un abri. Par chance, un éclair leur fit entrevoir une grange de pierres sèches miraculeusement posés au bord d'un champ de luzerne. A l'intérieur une vieille charrue rouillait, ils jetèrent leurs vélos contre les murs, dans la poussière épaisse leurs pieds s'enfonçaient. Les cheveux dégoulinants, les habits collés à la peau, ils riaient, heureux de cet abri de fortune. Roger sortit un peigne et se recoiffa, sous l'œil moqueur de Paul. Hervé regardait dehors, jambes écartées, mains plongées dans ses poches trempées. L'odeur de l'herbe et de la terre remontait, profonde. En petites rigoles la pluie contournait la grange, il se sentait minuscule dans la nuit épouvantée. Mais avoir pu ainsi échapper à l'orage lui semblait comme une belle farce jouée à la fureur du ciel. Et puis que pouvait un orage contre quatre garçons de vingt ans qui revenaient du bal et avaient encore dans la bouche le goût du vin et dans le creux des mains la chaleur douce d'une taille de jeune fille...

Dimanche 15 septembre. Les feuilles restent encore très vertes sur les arbres pleins de vigueur. Un ciel bleu franc, ce bleu impassible et mat qui au réveil remplit les yeux des veynois de bonheur pourrait laisser croire que l'on se trouve encore en été et pourtant le matin la température ne dépasse pas 10 degrés. Peu importe cela n'empêche pas les habitués du vélo de pédaler ni les ménagères de sortir, leur panier calé dans le pli du coude. L'hiver n'est pas prêt d'arriver.

Hervé sort de chez Frisé qui l'a hébergé pour la nuit, aussitôt suivi de ce dernier qui porte, ficelé sur son porte-bagages, un paquet enveloppé de papier journal dont il refuse mystérieusement de révéler le contenu. Ensemble ils descendent la rue Berthelot et s'arrêtent à la boulangerie place Adrien Ruel. Hervé revient avec une grosse miche qu'il place dans son vieux sac à dos. Sur les plis de sa manche la farine laisse des traces blanches. La miche sort du four, ainsi placée contre son dos, il sent peu à peu sa douce chaleur s'arrondir puis s'infiltrer jusqu'à sa peau. Cette miche à la croûte épaisse et fendue lui donne faim, il a envie d'y mordre à pleines dents, de s'emplier le palais de mie chaude et dense, de s'imprégner de l'alchimie du levain ou se mêlent acidité et goût sucré du grain.

Au bourg, ils s'arrêtent à nouveau et posent leurs bicyclettes contre le crépi usé de la maison de leur copain Roger. La mère de Roger n'est pas commode, elle n'apprécie qu'à demi les sorties des garçons, aussi rajustent-ils leurs casquettes et devant la porte close, les voici droits et raides pour faire bonne figure. Heureusement, c'est Roger qui ouvre la porte, qui s'enfuit plutôt, un doigt sur la bouche pour leur signifier de ne pas parler. Ensemble

ils dévalent les quelques marches de l'escalier, récupèrent les vélos qu'ils poussent jusqu'au sommet de la côte. Leurs souliers ferrés craquent sur la route, Roger saute sur le porte bagage d'Hervé. Devant le lavoir ils éclatent de rire, heureux de la réussite de leur plan. La mère de Roger peut toujours leur courir après en maugréant, ils sont à présent hors d'atteinte. Ils quittent Veynes en prenant la route de Gap. Au premier passage à niveau, ils obliquent sur la droite et rejoignent la route le long du Buech. Cette route bordée d'aulnes très vieux courbés vers la rive, ils l'ont tous déjà parcourue des centaines de fois. C'est à cet endroit de la rivière qu'ils ont appris à nager, c'est sur cette même route que leurs mères les a promenés, bébés emmitouflés dans des poussettes haut perchées, c'est ici aussi que vieillards aux cheveux blanchis, ils viendront se promener et regretter les escapades du passé.

A l'extrémité de la ligne droite, ils prennent la direction des Savoyons, un village sombre aux maisons grises, de pauvres fermes aux cours tavelées par le passage des vaches. La route longe encore un moment le Buech puis commence à monter, rude, en lacets réguliers. Très vite ils sont obligés de descendre de bicyclette, ils les poussent à tour de rôle, la route monte plein Nord. La sueur commence à tremper leurs chemises aussi enlèvent-ils leurs vestes. Ils rient, ils essaient d'aller le plus vite possible, enivrés de jeunesse et du plaisir d'être ensemble, trois jeunes garçons qui s'en vont promener à Oze.

Ils trouvent le soleil au sommet, les champs de blés coupés à ras luisent comme de grandes flaquas dorées, ils en sont tout éblouis et s'arrêtent essoufflés. Ils se rassemblent autour de Roger qui tire de sa besace une bouteille de vin, une bouteille qu'il a substituée en douce dans la cave de ses parents. La bouteille passe de bouche en bouche, quelques goulée seulement

et le vin pétillant se répand dans tout leur corps. Dans les prés où l'herbe repousse, des bouquets de colchiques posent de pâles triangles de couleur. Près d'une ferme trapue percée d'ouvertures minuscules, des vaches et des moutons paissent en liberté. Hervé connaît le nom des propriétaires, la famille Cornand, Louise la mère apporte chaque lundi matin un panier d'œufs à la mère Garcin. Ce sont de braves gens, accueillants et simples. Quand les jeunes garçons arrivent à la ferme, ils trouvent Louise penchée sur ses raies de haricots à grains, un cageot à ses côtés. Elle porte de grosses chaussettes de laines qui s'arrêtent en dessous du genou, après la chair surgit, généreuse et blanche avant d'être à nouveau cachée par plusieurs épaisseurs de tissu. Les garçons la hèlent, elle se redresse surprise. Elle tourne vers eux son visage tanné, essuie machinalement ses mains à son tablier "salut les jeunes" puis elle reprend sa récolte. Les tiges desséchées ne portent plus que des feuilles rabougries, les gousses pendent tordues comme des serpentins. Sans doute a-t-elle prévu ce dimanche de commencer ses conserves ou bien gardera-t-elle les grains pour l'année prochaine, une semence qu'elle enfermera dans une boîte en fer blanc à l'abri des charançons.

Le village compte cinq ou six maisons et une chapelle en pierre au toit pointu comme un crayon. Du linge sèche à la sortie, suspendu sur deux cordes distendues. Une odeur de cochon et de basse-cour leur monte aux narines, derrière eux un chien aux poils laineux aboie, les poursuit puis soudain lassé recourbe l'échine et s'en retourne, indifférent. Eux continuent à pédaler, debout sur la selle. Frisé propose une halte au bord d'un petit bois de pins non loin du chemin, ils laissent les vélos contre un noyer. La faim leur tiraille le ventre et pourtant ils courent encore pour savoir qui le premier atteindra le petit bois. C'est Roger qui gagne, les deux autres se jettent sur lui. Comme de jeunes chiens, ils fouillent ensuite dans leur besace, Hervé sort la miche

de pain, Roger cale la bouteille contre une pierre. Frisé à l'aide de son canif coupe les ficelles de son mystérieux paquet. Il écarte les couches de papier journal qui progressivement se tachent de gras. Une odeur de viande grillée monte, et soudain, au cœur des feuilles translucides apparaît un poulet ! Ses deux cuisses dodues et sa peau dorée font hurler les garçons d'envie, ils saisissent la bête à pleines mains, chacun tire sa part, les os craquent, le poulet éclate et eux se lèchent les doigts. Hervé découpe des parts de pain. Après la ruée le calme est revenu soudain. Ils mangent vite, jetant les os au loin, la miche entière est engloutie.

Allongés dans les aiguilles rousses piquetées de mousserons, ils parlent à présent. Des filles, et bien sûr du bal de l'après-midi. Il leur faudra rentrer à temps pour se changer, se laver et soigner leur coiffure. Le soleil avance lentement, le plateau sommeille sous la chaleur, ils pourraient facilement s'endormir, la terre sous leurs reins garde encore la douceur de l'été.

Pour le retour, c'est Hervé qui pense aux fagots, à deux sur une bicyclette la descente risque d'être périlleuse. Ils ramassent des branches et du bois qu'ils assemblent au moyen des ficelles, Hervé en a toujours une pelotte au fond de la poche. Quand le vélo prend trop de vitesse, Roger qui tient le fagot sur les genoux jette le paquet à l'arrière sans brusquerie afin de ne pas déséquilibrer le conducteur. L'astuce marche à merveille.

Les trois jeunes gens arrivent sans encombre au pont du Buech, échevelés et rouges comme des diables. Les mains de Frisé et d'Hervé sont tétanisées à force d'avoir serré le guidon.

Les garçons se retrouvaient avec une égale passion au comité sportif. Ils s'entraînaient sous les conseils et le regard critique du son président,

l'instituteur, Pierre Baudel. Veynes n'avait pas de terrain de sport, qu'à cela ne tienne, les membres du Club s'étaient cotisés. Ils avaient acheté pour 50 francs une parcelle à la sortie de la ville. Ils faisaient tout, marquaient le terrain, enlevaient les pierres, montaient les poteaux de but. Ils payaient eux-mêmes leurs déplacements et leurs vêtements, un short et un maillot blanc à parement vert vif, des chaussettes assorties. Ensemble ils n'avaient peur de rien, ils partaient à bicyclette jouer un match à Gap, accompagné de Baudel et Taxil l'infatigable supporter qu'ils avaient surnommé le Marquis.

C'était une époque où la vie de groupe et la solidarité procurait un intense sentiment de force, leur famille de substitution, c'était Le Comité. Comité sportif, comité des fêtes, c'est ainsi que tout naturellement le comité politique s'installa aussi dans leurs vies. Pierre Baudel dirigeait aussi la cellule communiste de Veynes. Les jeunes du comité sportif représentaient un vivier dans lequel il pouvait aisément trouver de nouvelles recrues. La plupart des jeunes sortaient de familles très humbles, quand il rencontra Hervé un dimanche après midi au café des voyageurs, il sut immédiatement que le jeune homme serait l'un des leurs. Ils se réunissaient en secret dans les champs, en dehors de Veynes. Hervé avait l'impression enfin de comprendre le monde, dans le grand collectif que constituait leur cellule, il comprenait comment tous ensemble ils allaient pouvoir le changer, le réparer. Il se sentait près de son père dans ces moments là. Il n'avait pas pu passer son certificat d'étude mais il se rattraperait, en se battant contre le capitalisme qui l'avait exclu, il prendrait sa revanche. Les rôles allaient s'inverser, les pauvres allaient prendre le pouvoir, ils étaient prêts à sortir les fusils. Hervé commença à lire beaucoup, c'était comme si tout ce qu'il avait abandonné à l'âge de 12 ans redevenait soudain possible. Bon lecteur, il faisait part de ses découvertes à ses amis, s'enflammait, étudiait une partie de la nuit les

théories marxistes et léninistes. Il se procura Marx et Lénine, s'abonna aux cahiers du bolchevisme et lut tous les ouvrages d'Henri Barbusse.

Les livres circulaient en secret, couvertures cachées par un protège-livre en papier gris illustré d'enfants aux joues rebondies ou des publicités pour assurances vie.

C'était extraordinaire, captivant, transcendant d'arriver à comprendre le monde, de parvenir à déterminer la cause du mal, de se dire que tous ensemble ils allaient le réparer, le porter, que la révolution c'était maintenant, qu'on y était.

L'année 1926 resta gravée dans la mémoire d'Hervé. Elle fut l'année de la création du parti communiste veynois et celle de son service militaire. Encore considéré comme soutien familial, son service fut écourté à un an, ce qui lui sembla malgré tout beaucoup trop long. Serré dans ses habits militaires, il quittait Veynes le dimanche soir par le train pour regagner la caserne. Il se calait dans son siège de bois et regardait machinalement par la fenêtre. Noir, tout semblait pétrifié dans une encre épaisse et lourde. Il allumait une petite pipe blanche et fumait une partie du trajet. Il n'aimait pas Grenoble, une ville qu'il associait au brouillard et à la grisaille, tout l'opposé de ses chères Hautes Alpes. La caserne ressemblait à une prison, ses hautes murailles crénelées donnaient sur l'Isère, une rivière lente couleur ardoise dans laquelle se déversaient des eaux nauséabondes. Hervé détestait la vie de militaire, il comptait les jours, ne cherchant pas à lier amitié, lui pourtant sociable et joueur. Il pensait à ses camarades veynois, aux réunions, à ses lectures passionnées. Ici, il n'osait pas sortir un livre, il aurait fallu expliquer, il ne voulait pas se faire remarquer. Il attendait les permissions comme un

affamé attend du pain. Quand il ne pouvait rentrer à Veynes pour une permission de vingt quatre heures, il passait son temps dans les vieux quartiers de la ville à la recherche des bouquinistes. Sur les quais, en face du théâtre ils étaient quelques-uns à tenir de petites échoppes, glacées et à peines éclairées. Hervé restait des heures à fouiller dans les piles parfois humides, accroupi, les mains gelées. Curieux, il parcourait, feuilletait, se plongeait dans de longs moments de lecture. Tout semblait l'intéresser, la peinture, la politique, l'histoire, la littérature.

Un jour d'octobre dans une sombre boutique au plancher moisi, son regard fut attiré par un petit livre à la couverture glacée. Sur la blancheur du papier, tracé à l'encre noire un corps enveloppé de bandelettes, posé sur une pierre tombale. La tête était nue et les yeux clos. Se dressaient à l'arrière tout contre les cheveux une stèle verticale très lourde d'où surgissait un homme pensif, les mains sous le menton. L'homme, qui devait symboliser l'esprit du gisant était accoudé sur une colonne dont la base reposait sur un diable décharné aux ailes en formes d'oreilles géantes. Aux pieds du mort un nom avait été gravé dans la pierre " Baudelaire ". Ce dessin frappa l'attention d'Hervé qui aussitôt ouvrit le livre à la première page. Seul le premier feuillet avait été coupé. Les fleurs du mal. Il lut le premier poème d'un trait, frappé par la violence et la rage des mots. Il ressentait la même indignation face à l'erreur, le même esprit de révolte contre ce qui amoindrit. Il y avait aussi de l'amour dans ces poèmes, des femmes enchanteresses aux cheveux élastiques et des chats de fourrure blonde. Hervé acheta le livre et le cacha à l'intérieur de sa veste, il chercha un café pour boire un verre de vin. Le livre lui brûlait la peau, il s'assit au fond près du poêle et demanda un couteau pour couper le reste des pages. Sur la table de marbre blanc veiné de rose, une mouche lymphatique cherchait vainement un reste de vin sucré. Il la chassa du revers

de la main. Peu à peu le livre prit du volume, il se gonfla comme un oiseau, chaque page à présent se détachait fragile et singulière. Le papier n'était pas de bonne qualité, on aurait dit que les pages avaient été pressées à partir de sciure. Souvent l'encre s'effaçait ou bien s'imprimait trop profondément et transperçait la page suivante. Hervé s'enfonçait dans la lecture, quel être étrange que ce poète, que de tourments et d'angoisses en lui, pensait-il. Il lisait les poèmes les uns après les autres sans en omettre aucun. Il avait totalement oublié où il se trouvait et quand la patronne lui proposa un autre verre de vin, il sursauta et remercia. Non, il allait partir, mais auparavant il sortit de sa poche un crayon à mine de plomb qui lui venait de l'atelier. De son écriture penchée vers la droite, apportant un soin particulier aux majuscules qu'il traçait larges et épanouies, il écrivit

Hervey Brochier

28 octobre 1926 à Grenoble.

Quand il était arrivé à la caserne, Hervé avait subi le traditionnel conseil de révision. Sa santé était bonne et il savait écrire, d'une plume régulière et sans faute. Son sérieux et sa droiture furent vite remarqués, au bout de quelques mois on le nomma Caporal chef. Il aurait pu monter en grade mais déjà cette distinction le dérangeait, il refusa obstinément de prendre plus de responsabilité. Sa place n'était pas à l'armée, elle se trouvait à cent kilomètres de là, de l'autre côté du col de Lus, dans ses Hautes Alpes natales. Là où la bise souffle sur la terre sèche et rude, ébouriffé les lavandes sauvages et les catananches. Il pensait à ses compagnons du comité sportif qui continuait sans lui, à leurs réunions enflammées dans les prés. Oui,, que cette année se termine vite, qu'il rattrape le temps perdu. Ce qu'il entendait

de ses camarades lors de ses rares permissions à Veynes le rendait impatient et enflammé, c'est tout de suite qu'il fallait agir. Il se voyait prendre la parole, proposer des actions. Instruit par ses lectures, il adoptait scrupuleusement les principes du parti Social-démocrate russe. Il s'agissait de se placer à contre courant, de préparer comme le demandait Lénine la guerre révolutionnaire. La révolution avait gagné la Russie, à présent c'était à leur tour de la préparer, l'heure des règlements de comptes était proche. Il arrivait souvent à Hervé de souligner dans ses livres des phrases qui lui plaisaient, pensées, réflexions ou images, elles semblaient autant de réponses à des points restés en suspens. Les soulignant, il les absorbait, les rajoutait à l'édifice de ses connaissances. " Plus la nuit est noire, plus les étoiles brillent " écrivait le Russe Zinoviev. Hervé en avait fait sa maxime d'espoir.

La mère Garcin décida de ne plus prendre de locataires. Son mari venait de prendre sa retraite, elle estima qu'elle aussi pouvait songer à moins travailler. Elle ne garda que le restaurant, assurant à ses anciens pensionnaires les repas de midi et du soir. Hervé se mit en quête d'une chambre. Il trouva sans difficulté un garni chez Chevillon, une pièce au sol carrelé de tomettes rouges dont la fenêtre donnait sur la rue, face à l'économique. Il emménagea au printemps 1928, ses affaires personnelles tenaient dans une valise en carton. Il rassembla ses livres dans une malle en bois qui se révéla si lourde qu'il dû emprunter la brouette du père Lapeyre pour la transporter.

Liberté, c'est ainsi que l'on pouvait qualifier la vie d'Hervé à son retour de régiment. Il n'avait plus besoin de cacher les livres qu'il achetait, il arrangea son meublé de manière à pouvoir écrire sur une bonne table, entouré de ses livres. Les journaux s'accumulaient, les piles jaunissaient vite, une odeur d'encre rèche imprégnait les murs.

Il chérissait ses livres et couvrait aussitôt tout nouveau livre acquis. Papier d'emballage récupéré ou papier bleu acheté à la papeterie Grisol, protège livres donnés par les bibliothèques de gare, l'esthétique n'avait pas d'importance, il fallait offrir aux livres une durée de vie illimitée. Sur l'étagère les livres ne se distinguaient plus, anonymes, ils formaient une bande uniforme et sévère. Hervé inscrivait son nom et la date d'achat sur la première page. Il les prêtait très rarement, sauf en cas de confiance absolue. Il les thésaurisait, remplissait ses malles en même temps que son esprit. Il lisait, lisait sans cesse, de manière passionnée et absolue.

(C'est sans doute devant cette avidité à apprendre et son engagement sans faille que la cellule du parti le choisit pour l'envoyer se former à l'école du parti d'Oyonnax l'année suivante.)

Le groupe de militants communistes s'organisa, les rencontres clandestines dans les prés cessèrent, ils se retrouvaient dans une salle du fond au café des voyageurs. Ils n'étaient pas nombreux, une dizaine de camarades tout au plus, mais des esprits très forts. Ils ne reculaient devant rien, conférences, tracts, débats. C'est à cette époque qu'avec l'adhésion au parti d'un dessinateur humoriste, l'idée leur vint de monter un petit journal, le Veynois Rouge. Une feuille en fait, caricaturale et extrêmement virulente qui devait circuler à l'intérieur des foyers. Le texte était écrit par l'ensemble des membres de la

cellule, il était imprimé à Grenoble sur une presse semi-clandestine, renvoyé en train au café des voyageurs ou l'équipe le pliait, le mettait sous enveloppe et le distribuait le soir après le travail. Le premier numéro donnait d'emblée le ton, le Veynois rouge avait été créé pour dénoncer l'exploitation patronale, la rationalisation, l'incurie municipale, les mouchards, enfin tout ce qui entravait une meilleure vie des travailleurs. Hervé passait des nuits entières à imaginer des textes satiriques. A la lumière d'une lampe à pétrole, il avait inventé le personnage de l'abbé Canne, dénonçant avec verve les mauvaises intentions de ses ennemis de toujours les curés et leur hypocrisie. Il écrivait " L'abbé Canne devient de plus en plus rigolo, il veut, redresseur de conscience (qu'il dit) embrigader à toute force dans le syndicat jaune des ouvriers honnêtes. Quel est-il l'ouvrier émancipé qui ira coudoyer dans ce syndicat briseur de grève, les jaunes et les renards de 1920 ? Où trouvera-t-on un seul ouvrier épris de liberté qui ira s'embrigader dans ce syndicat fasciste où un vicaire, serait-il ancien combattant, rêve de les conduire au boulot la trique à la main et au pas cadencé ? "

C'était vraiment une époque passionnante à vivre, un mélange de sérieux et d'insouciance, une liberté à saisir, la devant vous, et qui riait, ronde et douce comme une jeune fille. Pour en jouir il suffisait d'appliquer un seul principe : être contre tout, ainsi le monde entier se donnait à imaginer.

Au printemps, Hervé quitta l'atelier du père Lapeyre qui fermait définitivement sa boutique pour prendre sa retraite. Sous les recommandations de ce dernier, il se rendit chez Michel Metayer, un menuisier veynoï d'une quarantaine d'années. Hervé était à présent ouvrier menuisier, les deux hommes décidèrent de s'associer. Ils commandèrent à un

imprimeur de Gap un nouveau papier à entête. Menuiserie Ebénisterie mécanique occupait tout le haut de la page. Leurs noms venaient ensuite, en lettres rondes bien marquées. Suivaient les spécialités des artisans, Meubles de style, Escaliers, Sommiers. A chaque ligne la typographie changeait, l'imprimeur n'avait pas ménagé ses effets, il avait même rajouté un bouquet de fleurs stylisées. Le papier, de bonne qualité avait un grain fin et sans défaut, la plume y glissait, souple aussi tendre qu'un couteau dans une motte de beurre.

Hervé quitta son garni pour un appartement plus grand, dans la même rue Berthelot, au-dessus du barbier Illy qui avait pour habitude de cracher dans ses mains avait de commencer à raser ses clients. Les livres avaient trouvé leur place dans une véritable bibliothèque, un meuble en noyer garni de plusieurs étagères dissimulées par un rideau couleur olive, réalisé par Lucie. Pauvre Lucie, dans son petit logis de Serres elle se plaignait de ne plus voir son fils. Hervé ne lui avait bien entendu jamais parlé de ses activités politiques. Les rares fois où ils se voyaient, il lui racontait ses exploits au club sportif qui, disait-il, occupait tout son temps libre. Il essayait de l'égayer par des anecdotes amusantes. Lucie souriait plutôt qu'elle ne riait. Elle ne pouvait pas dire que son fils la négligeait. Quand il venait, il était plein d'attention, il lui ramenait toujours quelque chose, mais elle le sentait loin. Elle aurait bien aimé qu'il revienne à Serres, elle se serait occupée de son linge et il n'aurait pas eu besoin de dépenser son argent dans une pension. Quant à venir le voir, à soixante ans passés, le moindre déplacement lui causait du souci. Elle s'en plaignait à sa voisine Berthe avec qui elle échangeait de longs monologues, dans la rue le plus souvent, visage contre visage, à l'abri des indiscretions.

Le Veynois rouge prit de l'ampleur, les rédacteurs donnaient à présent la parole aux lecteurs, les invitant à dénoncer les mauvaises conditions de travail et le pouvoir abusif des dirigeants. On découvrit ainsi qu'à l'usine de pantoufles une contre maîtresse surnommée pic vert obligeait les ouvrières à offrir un cadeau au patron le jour de sa fête. Le journal conseilla aux dames et demoiselles de réagir et de faire valoir leurs droits afin d'arrêter selon l'expression du journal " de donner de la confiture aux cochons ". L'histoire remonta jusqu'au préfet qui commença à surveiller d'un peu plus près ce bourg de 2600 habitants où sévissait une inquiétante bande de communistes agitateurs qui s'opposait à toute forme de pouvoir et ne reculait devant rien. Le dernier numéro du Veynois Rouge se félicitait en effet de son succès grandissant. Le préfet n'apprécia pas l'humour cynique et railleur du feuillet qui permettait aux rédacteurs de jouer avec toutes les situations et traitait le gouvernement de vieille organisation baveuse et calomnieuse. L'affaire fut transmise aux renseignements généraux.

Veynes avait décidément bien changé. En fait tout avait commencé avec la venue en 1846 d'Adrien Ruel, ingénieur dans la compagnie des chemins de fer, la future PLM. Enfant du pays de par son père Adrien Ruel s'était lancé dans un projet extrêmement audacieux, relier Veynes aux grandes villes de la région qu'étaient Sisteron, Marseille, Grenoble. Le tracé et la réalisation de cette liaison provoqua beaucoup de commentaires chez les habitants du Buech qui ne manquèrent pas d'afficher leur réserve. Néanmoins quand les travaux commencèrent, ils étaient tous là à regarder, les mains croisées derrière le dos. Il avait fallu tout le génie de l'ingénieur pour concevoir cette

voie à travers la montagne. Des viaducs enjambaient collines et ravins, des tunnels perforaient les montagnes, le paysage par endroit était transformé. Et malgré le blizzard et les congères en hiver, une petite gare fut même installée au col de Lus la croix haute. Les haut alpins réagirent selon leurs habitudes. Au-delà du col de Lus, ils n'étaient plus chez eux. Pourtant ils savaient bien qu'ils allaient utiliser le chemin de fer, mais de préférence pour descendre vers le sud, à Marseille au moins il y avait du soleil...

Le jour de l'ouverture de la ligne, un mardi d'octobre 1875, une foule immense se pressa sur les quais de la gare de Veynes en ce pour voir passer la première locomotive, une 140 C, 68 tonnes de fonte et d'acier et des cuivres étincelants. Les mois suivants ce fut l'ouverture du dépôt pour la réparation des locomotives, la grande rotonde, les entrepôts et pour finir les logements réservés aux cheminots.

La vie du rail avait complètement transformé la vie des habitants de Veynes, les jeunes s'y pressaient, les commerces se multipliaient. Un veynois sur deux travaillait aux chemins de fer. Rien d'étonnant à ce que les syndicats s'installent pour la défense des travailleurs. Veynes était devenue une ville ouvrière.

C'était impressionnant de découvrir la variété des métiers du rail. Chef de train, mécanicien, contrôleur, homme d'équipe, wagonnier, chef de dépôt, conducteur, brigadier de cour, lampiste, gardien de voie, aiguilleur, garde barrière, la liste s'étirait, impossible de ne pas trouver un travail à sa mesure. Chaque poste demandait un apprentissage précis, un contenu théorique et pratique soigneusement établi. Les arpètes ne se mélangeaient pas aux ouvriers. Ils disposaient d'une salle d'études, d'une bibliothèque, d'un club

de sport. Leur conduite et leurs performances sportives étaient notées. Les parents étaient fiers de leurs enfants, l'école du rail enseignait beaucoup plus qu'un métier, elle apprenait aux jeunes la valeur du travail bien fait, elle forgeait leur conscience professionnelle.

Une fois leur apprentissage achevé, les jeunes quittaient l'école. Ils entraient alors vraiment dans la grande famille des cheminots. Et tous rêvaient un jour de se trouver chauffeur ou bien mécanicien de la locomotive à vapeur.

Il n'y avait pas de place pour les femmes dans la corporation, aussi continuaient-elles à vaquer à leurs tâches domestiques. Les hommes comptaient sur elles pour leur préparer le panier, leur repas qu'ils emmenaient chaque matin avec eux, omelette ou un ragoût à réchauffer sur le réchaud commun du réfectoire. Si le déplacement était lointain, les femmes devaient préparer un panier pour plusieurs jours, elles s'inquiétaient, craignant que leur homme ait encore faim, rajoutaient une pomme de terre, une tranche de lard.

Les femmes de chauffeurs se plaignaient, elles devaient laver les mâchurons de leurs maris, des vêtements raidis de suie et de sueur. Au lavoir elles se faisaient rabrouer par les autres lavandières qui les accusaient de salir l'eau claire du bassin.

Ah la lessive ! Les femmes tout ce qui tournait autour du linge leur appartenait. Couturières, brodeuse, repasseuses, laveuses. Les laveuses avaient la vie dure, été comme hiver, elles se penchaient sur le bassin, les genoux enfouis dans la paille de leur caisse. Jeunes ou vieilles, le passage au lavoir était incontournable. Elles se racontaient leurs fredaines du dimanche, et il y avait des numéros ! Une surtout, dont on disait qu'elle s'en était fait sauter quelques-uns de gosses ! Elles courraient les hommes et les plus jeunes écoutaient, gênées de leurs plaisanteries.

- Ecoute après tout, on nous l'a pas fait pour mesurer de l'avoine ! .
C'était la vie et elles riaient. L'hiver les gosses leur apportait du café. Dans la paille de leur caisse, elles s'emmitouflaient pour ne pas prendre froid. La mère Blanc apportait même un petit réchaud pour se chauffer les doigts. Elles apostrophaient les femmes de mécaniciens :
- Hé va laver tes mâchurons au pied que tu nous salis notre linge !

Le linge blanc, elles le faisaient bouillir. Elles le portaient au lavoir déjà trempé dans l'eau un peu chaude d'une lessiveuse. Elles le dégrassaient puis ramenaient la lessiveuse à la maison. Elles le faisaient bouillir puis retournaient le laver au lavoir. Celles qui avaient de très grosses lessives étendaient les draps dans le champ ou sur des cordes tendues entre les pommiers, il fallait bien tout ça !

C'était leur métier. Et même si certaines avaient leur mari à la SNCF, cela ne les empêchait pas d'aller laver quelques panières de linge. Pour gagner leur vie, elles ne refusaient rien.

La couturière par exemple, n'était pas soumise au froid du lavoir mais quand on la rencontrait le matin chez le boucher, à voir ses yeux rougis, on comprenait qu'elle s'était abîmé les yeux durant toute la soirée sur son ouvrage. Toutes savaient coudre. Jeunes filles, elles avaient commencé à préparer leur trousseau de mariage sous les conseils de leurs mères et grands-mères et rêvé de robe de mariée et de noces endiablées. Vieillies, elles pensaient, rassurées au drap brodé qu'elles avaient gardé pour leur linceul et qu'elles conservaient depuis des années au fond de leur armoire.

Humour bolchevik

L'abbé-Cane, le nez au vent, descendait le boulevard Gambetta. C'était par une belle journée ensoleillée, comme il en fait parfois dans nos Alpes, en plein hiver, le printemps approchant.

Or il advint que lorsque l'abbé-Cane arriva à la hauteur de l'hôtel des Postes, un vol de " grailles " vint à passer.

Les corneilles se rappelaient entre elles et les mâles, sentant la saison des amours proches, faisaient entendre des crooa, crooa, crooa... les plus sonores. Notre abbé stupéfait essuya vivement ses lunettes, puis caressant son menton mal rasé lança des regards de colère sur les passants.

Soudain, avisant un groupe de jeunes ouvriers qui avaient compris le coup et qui se tordaient les côtes de rire, il les accusa " in petto " d'avoir poussé ces cris d'oiseaux et aurait voulu que les copains lui fassent des excuses.

Or notre abbé...cane, par ses gesticulations et son grossier langage ne réussit qu'à amuser un peu plus ces travailleurs.

Rageur, il s'en fut trouver le fameux Cristo-pomme qui nouveau Sherlock, devait pousser aux aveux spontanés les coupables présumés.

Il ne réussit qu'à trouver un mauvais compromis qui sauva l'homme évangélique de l'abbé... cane, mais qui prouva bien que l'union du sabre et du goupillon ne font qu'une bêtise effective

Evangile de St-Glinglin, dédié au Vicaire

Les Ruel étaient propriétaires en contre bas du village, de l'autre côté de la voie ferrée d'une maison bourgeoise nommée le Chalet. Ils possédaient les terres des alentours jusqu'au bord du Buech, des champs et un vaste bois de

pins que tout le monde appelait l'Isclé. Le domaine avait été confié à des métayers car personne parmi les Ruel n'habitait Veynes et Adrien le premier préférait son appartement parisien.

Ils ne venaient à Veynes que pendant l'été. A cette occasion les femmes de la métairie préparaient la maison, enlevaient les housses, aéraient, chassaient la poussière. Elles posaient sur la table de la cuisine un énorme panier rempli de légumes du jardin. Entre deux assiettes creuses, un gros lapin écorché reposait les yeux encore révoltés de terreur.

A Noël, la tradition voulait qu'une dinde bien grasse soit envoyée à Paris. Bardée, enveloppée, ficelée, elle effectuait son dernier voyage en train.

C'est Valérie et Angèle Mathieu qui tenaient le domaine à cette époque. Leur ferme s'élevait à l'entrée de la propriété, en bordure d'une allée de marronniers qui conduisait au Chalet. Le couple avait huit enfants, sept filles et un fils. La mère, pommettes hautes et hanches larges régnait sur la maisonnée en maîtresse femme. Le père plutôt petit, visage rond à la moustache courte n'avait de rude que ses mains, de grosses mains de paysan, parcheminées par les travaux de plein air. Il fallait les voir tous les dix sur la photo de famille posée sur le meuble du buffet. Au premier plan, le couple parental assis, lui légèrement en avant, comme prêt à se lever pour aller vers vous, elle droite, la poitrine en avant, son visage encore plus carré à cause de ses lèvres serrées. Derrière eux, en enfilade et debout, les huit enfants. Les sept filles, Marguerite (même mâchoire carrée) Louise, Berthe (la plus grande), Marie, Laurence, Jeanne (la plus blonde), Didi (la plus jeune) et l'unique garçon, Henri. Tous portaient leur costume du dimanche, des habits sombres et empesés. Pas de dentelles ni de rubans, pas de chapeaux. Des cheveux remontés en un chignon gonflé, selon la mode 1900. Sévère,

académique, tirée sur du papier épais, la photo à coup sûr survivrait aux figurants.

Les Mathieu étaient connus dans tout le village pour leur bon cœur. Il y avait toujours pour les vagabonds, les mendigots comme on les appelait, une assiette de soupe chaude et de la paille dans la grange. Tout le monde s'y retrouvait. Il y avait les habitués comme Germain qui venait à pieds depuis Montbrand avec son charreton et Lauret, l'homme à la jambe de bois. Traumatisé par la guerre, l'homme n'avait plus de femme mais un petit garçon que Valérie et Angèle avait presque adopté. Une fois adulte le garçon ne pouvait s'empêcher de pleurer en pensant à ces braves gens qu'il aimait tendrement. Chez le père et la mère Mathieu, c'était la maison du bon Dieu. Les enfants s'y rassemblaient, paradis de jeux et de liberté. Ils jouaient à la marelle et aux osselets, plantaient dans la cour les arceaux de leur jeu de criquet, accrochaient des balançoires aux gros bras des marronniers. Le soir, ils se réfugiaient dans l'écurie, assis dans la paille ils buvaient un verre de lait chaud tout juste tiré du pis de la vache. La mousse laissait autour de leurs lèvres rougies une auréole blanche. L'automne leur offrait des marrons lisses et brillants, l'hiver des parties de luge à travers champs, l'été des fruits sucrés qu'il fallait partager avec les guêpes. Le printemps sentait la bergerie, ils se bouscuaient pour pouvoir tenir dans leur bras les agneaux nouveaux-nés et jouaient à se faire téter les doigts.

Les mères ne s'inquiétaient jamais de laisser leurs enfants descendre au Chalet. La grosse ferme ronronnait, la bas rien de mal ne pouvait arriver. On y trouvait souvent une quinzaine de gamins, frères, soeurs, cousins, copains toujours chaussés de godillots mal lacés, jambes maigres aux gros genoux

qu'Angèle se chargeait de nourrir à grands coups de tartines et de beurre frais.

En juillet au moment du Corso, le Chalet s'enfiévrant. En grand secret on préparait sous le hagar les deux ou trois chars qui allaient défilé dans Veynes au son de la fanfare. Toutes les mains agiles étaient réquisitionnées pour les soirées. Ces jours là, les enfants s'en donnaient à cœur joie, ils pouvaient se coucher à l'heure qu'ils voulaient les adultes trop occupés à réaliser leurs fleurs de papier oubliaient de les mettre au lit.

Les chars étaient tirés par des camionnettes, que l'on décorait aussi, les essieux bourgeoisaient, les cabines devenaient treilles et tonnelles de fleurs sauvages. Au cours du défilé, les enfants déguisés lançaient à la foule des regards pas toujours rassurés. Intimidés, ils agitaient leur main comme des automates. Les adultes semblaient par contre beaucoup s'amuser. Déguisée en Marianne, Madame Breton jouait sur son violon le chant de la rosière, aussitôt suivie par le char de la ginguette où l'accordéoniste en chapeau de paille trinquait avec une bande de joyeux lurons.

Le Corso se terminait par un bal place de la République, les musiciens s'installaient sur l'estrade, les manèges tournaient pour les enfants.

Deux mois plus tard, la fête recommençait avec la vogue, il n'y avait pas de défilé de char mais à la nuit tombée une merveilleuse retraite aux flambeaux. Il fallait voir les petits (et aussi les plus grands qui ne pouvaient résister au charme des lampions) tenir leur fragile boule de papier dans laquelle vacillait une bougie. Un faux mouvement, un coup de vent et le lampion se décrochait ou brûlait. Les enfants marchaient les yeux accrochés à leur bâton, les boules de lumière tanguaient, les autres suivaient, c'était les enfants qui guidaient le groupe, jusqu'au feu d'artifice. Comme d'habitude, il serait tiré sur

l'ancienne route de Gap, et comme chaque année il faudrait l'intervention des pompiers pour maîtriser les débuts d'incendies.

Les hivers étaient rudes. Pendant la nuit la neige tombait. Au petit matin souvent elle tombait encore, elle chutait droit, en flocons épais et mous. Là où elle se posait, elle restait. Chaque branche d'arbre ressortait, on voyait l'arbre à nu. Sur les sapins et les épicéas au contraire elle posait une bêche épaisse et uniforme. Les champs devenaient de grandes pièces de toiles vierges, les sentiers se creusaient en plis souples, la nature ressemblait à un chat lorsqu'il fait le gros dos. Douce, ronde, plongée dans un silence blanc.

Les Veynois pourtant habitués à la neige la craignaient. Dès qu'elle s'installait, ils s'acharnaient à la déblayer. Devant leur porte ou devant leur maison, il fallait "faire la trace". Que l'on puisse encore venir jusque chez eux et qu'eux même soient toujours reliés à la rue. L'isolement dans le village semblait interdit, il aurait été interprété comme un signe de mort.

Faire la trace au Chalet était long et pénible. Ce matin, Valérie s'est levé bien avant le jour. Avec une large pale clouée sur un manche en bois, il a raclé la neige jusqu'à la terre gelée. Il dégage un large chemin, du portillon d'entrée jusqu'à la porte-fenêtre de la cuisine puis un second jusqu'à l'écurie afin que les clients puissent venir chercher leur lait comme à l'accoutumée. Quand il ouvre la porte pour vérifier si le vieux battant de bois glisse bien sur le sol dégagé il aperçoit de la lumière. Cheveux serrés dans un foulard gris, Angèle, front posé contre le flanc rebondi d'une jeune vache a déjà commencé la traite.

Au-dessus dans le village, Marguerite leur fille aînée a aussi déblayé la neige devant son épicerie. Mais au lieu de rester au chaud, on la voit ressortir chaussée de grosses bottes, son large corps enveloppé d'une cape noire. Elle tient contre sa poitrine une volumineuse liasse de journaux. Bravement, elle remonte la rue Berthelot et commence sa tournée. Cette distribution de journaux à domicile est une tâche ingrate qui ne lui rapporte presque rien mais qu'elle accomplit par sens du devoir, tant que sa santé le permet. Cette année l'hiver a commencé tard, elle espère que la neige ne durera pas, elle pense à son dernier garçon Henri. Méningite à deux ans, personne n'aurait cru qu'il en sortirait vivant. Elle revoit encore les voisins fermer leurs fenêtres afin de ne plus l'entendre hurler. Elle n'oubliera jamais la fois où le docteur, la tête penchée dans l'embrasure de la fenêtre de la cuisine lui avait demandé :

- Alors il n'est pas encore mort ?

Et bien non, le petit n'est pas mort, il est chétif et de caractère instable, mais vivant. Marguerite espère d'ailleurs lui confier une partie du portage des journaux dès le printemps. Heureusement qu'elle a Jeannette sa fille aînée, qui l'aide dans les travaux ménagers, prépare les paniers de son père cheminot, se charge des lessives et veille sur ses deux frères. Jeannette n'est pas restée longtemps à l'école, à treize ans Marguerite a estimé qu'elle en savait assez, à l'épicerie, le travail ne manquait pas. Pourtant à seize ans Jeannette a voulu apprendre un métier. Marguerite s'en est occupée. Elle est allée voir le tailleur Rosenvallon, une famille en qui elle a toute confiance. Par chance, l'une de leurs employées quitte la boutique pour se marier, la place est libre. Ensemble ils fixent les modalités de l'apprentissage.

Ainsi Jeannette apprend à coudre. Des pantalons, et rien d'autre car dans l'atelier du tailleur, chaque pièce d'habit correspond à un métier précis. Il y a

la gilette, celle qui s'occupe des vestes et les vestons, coud les boutons et les revers de col ; la culottière, spécialiste de l'assemblage des pantalons et enfin la pompière qui sait tout faire et seconde le patron mais sans jamais avoir le droit de couper le tissu, privilège viril réservé au maître. Le tailleur travaille assis sur une planche. Petit et toujours habillé de gris, sa femme lui apporte à neuf heures précises une assiette de soupe. Une soupe à ce point épaisse que la cuillère tient droit dedans. Le tailleur repousse la pièce de tissu sur laquelle il travaille et sans changer de position s'attaque goulûment à sa pâtée. Il mange bruyamment et les fils des poireaux s'accrochent à sa moustache. Tête baisée, les ouvrières blasées continuent à travailler.

Il aurait dû se méfier le père Mathieu, il arrive même aux gens bons des histoires dont seul le destin a le secret. Les six premiers étaient arrivés les uns derrière les autres, cinq filles puis enfin un fils. La famille aurait pu s'arrêter là et le ventre d'Angèle s'était d'ailleurs endormi pendant plus de douze années. Deux filles, Berthe et Marguerite s'étaient même mariées et Madame Ruel avait offert à chacune une ménagère. A quarante trois ans, Angèle avait vu son ventre s'arrondir une nouvelle fois. Une petite fille naquit qu'ils appelèrent Jeanne. L'enfant fut accueillie avec bonheur et Angèle continua son travail à la ferme comme à l'accoutumée. Trois années plus tard, elle était à nouveau enceinte, une fille naquit la même année que le deuxième enfant de sa fille aînée Marguerite. Nièce et tante avaient donc le même âge. La fillette avait la peau blanche comme du lait, elle était si blonde qu'Angèle eut d'abord l'impression que son enfant n'avait pas de cheveux.

Ce fut Valérie qui alla déclarer l'enfant à la Mairie. Sa mémoire de temps en temps lui jouait des tours et voilà qu'une fois devant le secrétaire il oublie le prénom choisi par sa femme ! Qu'à cela ne tienne se dit-il, pour le huitième enfant, le premier qui me vient en tête fera l'affaire. C'est ainsi que la fillette se prénomma Adrienne. Un prénom qu'elle n'accepta jamais vraiment, elle qui aurait dû s'appeler Madeleine. On prit d'ailleurs l'habitude de la surnommer Didi, un raccourci qui réduisait à néant toute la richesse de son prénom couleur Adriatique.

Le bon Dieu leur fit payer cher ces naissances tardives. Jeanne montra très tôt un caractère rebelle et colérique. Le pépé Mathieu n'était pas prêt d'oublier le jour où elle se présenta tête haute devant lui, les cheveux coupés, ses yeux clairs plantés dans ses pupilles fatiguées. Elle avait même entraîné Jeannette, la fille de Marguerite. Le pépé Mathieu n'avait jamais levé la main sur ses enfants, aussi Jeanne échappa-t-elle à la correction. Mais Jeannette n'eut pas cette chance. Quand sa mère la vit avec ses cheveux courts, elle lâcha un "mais c'est pas possible ça", traversa la cuisine à grandes enjambées, le visage pétrifié de colère. Elle lui donna une paire de gifles dont Jeannette ressent encore aujourd'hui la douleur. Le père Mathieu n'avait rien dit, les cheveux de sa fille il s'en fichait. Mais l'émancipation de Jeanne ne s'en était pas arrêtée là. Après son brevet, elle demanda à son père l'autorisation de partir à Marseille pour suivre des études d'infirmière. Refus catégorique cette fois-ci, elle n'avait que seize ans et suffisamment étudié. Une fois encore Jeanne outrepassa l'autorité paternelle. Elle s'arrangea pour trouver de l'argent et acheta un billet de train. A Marseille, une tante l'hébergea. Ensuite elle s'inscrivit à l'école d'infirmière et obtint son diplôme sans difficulté. Son caractère n'en devint que plus affirmé. Son visage fin au nez marqué, ses cheveux courts ne passaient pas inaperçus. Ils

furent plus d'un à la courtiser, mais elle avait déjà choisi, il était chirurgien et s'appelait Philippe. Après leur mariage, ils partirent pour Beyrouth, lui dirigeait une clinique, elle ne travaillait plus et s'occupait de leur fils unique, oui il suffisait parfois de quitter Veynes pour que le monde s'offre à vous...

Adrienne avait eu moins de chance. Un peu écrasée par son aînée qui ne manquait pas de jouer sur son caractère docile et réservé, elle resta timide toute sa vie, pour un rien elle rougissait. Son visage lisse et doux avait gardé les rondeurs d'un ange, ses cheveux toujours blonds, soigneusement ondulés au fer lui donnait l'air emprunté des statues. Elle se maria tard sans amour et n'eut jamais d'enfant.

C'est au bal du dimanche qu'ils s'étaient rencontrés. Depuis un moment déjà Hervé avait remarqué cette jeune fille brune à la taille mince, toujours affublée d'une paire de lunettes rondes. Il ne manquait pas une occasion pour l'inviter à danser bien qu'elle fut inmanquablement accompagnée de sa mère, une femme qui avait l'oeil sur tout. Impossible d'éviter l'épicrière, connue dans tout le village pour son café et son bon cœur. Elle faisait crédit, il suffisait de lui demander l'ouverture d'un carnet. Son épicerie restait toujours ouverte. Elle cuisinait dans l'arrière boutique, on pouvait la déranger à toute heure. Les habitués frappaient contre les volets de la cuisine du côté de la rue de l'Andrôme, aussitôt elle apparaissait, souriante, glissait son corps puissant entre les rayonnages, grimpa sur une chaise pour attraper un paquet. Elle était au courant de tous les potins, placée au cœur du village

elle connaissait même, par l'intermédiaire de sa tante Louise gérante de l'économique, les nouvelles du chemin de fer.

Hervé n'en était pas à son coup d'essai. Avec ses amis il était même connu pour ses conquêtes, il se trouvait toujours dans les villages des filles faciles. Les bals n'étaient en somme qu'un prétexte pour aller plus loin. Mais cette fille là, Hervé la regardait différemment, il ressentait quand il la tenait dans ses bras comme une envie de la garder toujours à côté de lui. Il savait bien que ses escapades de garçon finiraient bientôt, que c'était leur destin d'hommes jeunes à s'amuser, courir les bals pour un jour se ranger. Ils l'enterraient même cette vie de garçon en une ultime fête copieusement arrosée. Certains alors estimerait en avoir bien profité, d'autres resteraient dans l'amertume, plusieurs deviendraient infidèles. Hervé lui faisait partie des premiers, pas de regret. Il possédait un métier, croyait en un idéal politique qui allait bouleverser le monde. Il se sentait fort et prêt à se marier.

Chaque dimanche ils dansaient ensemble, les amies de Jeannette ne manquaient pas de le faire remarquer et de lancer des paroles d'envies. Depuis un moment Marguerite avait compris. Elle surveillait sa fille, lançait de temps en temps une petite remontrance, mais dans le fond le garçon lui plaisait, elle aimait son assurance, ses mouvements vifs, sa jeunesse. Ses cheveux plantés drus et son visage carré lui inspiraient confiance, elle savait qu'il était travailleur et qu'il ne buvait pas. Tout au plus amateur de jeunes filles mais après tout cela était plutôt signe de virilité, le garçon se calmerait avec le mariage. En somme, elle était plutôt contente Marguerite du cours que prenait le destin. Et Ernest son mari n'aurait pas grand chose à rajouter, d'ailleurs pour tout ce qui touchait à la famille, il s'en remettait à sa femme, excellente en toutes occasions. Pauvre Ernest, il était toujours resté malingre

malgré les copieux repas que préparait sa femme. Et avec cette oreille gauche qui semblait vouloir le tirer sur le côté, son caractère autant que son corps exprimaient un manque de caractère.

Hervé fut vite adopté. Ils se retrouvaient souvent Marguerite, Jeannette et lui à l'épicerie. Dans la cuisine ils discutaient. Leur relation devint officielle, "ils se fréquentaient". Hervé n'en continuait pas moins ses activités politiques, bon nombre de ses soirées se passaient à la cellule du parti mais il n'en parlait jamais à Jeannette, encore moins à Marguerite. Ces réunions devaient rester secrètes. Hervé élaborait avec ses camarades un véritable plan de dénonciation du despotisme capitaliste. Le Veynois rouge proposait à présent à ses sympathisants d'écrire au journal pour "leur confier leurs aspirations, leurs désirs de vouloir de meilleures choses" et en guise de signature promettait « Un Veynois rouge bien à vous et bien prolétarien : camarades au travail". Le travail représentait pour tous la clef de voûte de leur mouvement.

La force, l'énergie des ouvriers et des paysans de Veynes, c'était le B.O.P., le Bloc Ouvrier et Paysan. Un parti contre la SFIO, considérée comme parti opportuniste et dégradé, un mouvement de lutte contre le système bourgeois, l'arrogance patronale et les mœurs fascistes du gouvernement actuel. Le BOP épousait à fond le système réformiste soviétique. Il proposait non pas une bataille devant les urnes mais une mise à mort définitive de la bourgeoisie grâce à la lutte révolutionnaire et la dictature du prolétariat.

Hervé portait avec tant de force et de conviction les doctrines soviétiques que le responsable de la cellule jugea utile de l'envoyer suivre une formation à l'école du parti.

Le 2 mars 1930, Hervé prenait le train pour Oyonnax, bourgade de la région lyonnaise. Tous ses frais étaient pris en charge par le bureau central parisien. A son arrivée, un camarade devait le conduire à l'école. Le soir il serait hébergé dans une famille sympathisante, interdiction formelle de divulguer les informations reçues.

Hervé avait été bref avec Jeannette. Il l'avertit de son départ deux jours avant, après avoir soupé à l'épicerie. Son absence ne devrait pas dépasser quinze jours.

Le voyage fut long et sans intérêt. Hervé fuma beaucoup. Il bouillait d'impatience et de joie. Il allait étudier, on l'avait choisi pour représenter ses camarades et devenir cadre du parti ! Ce rêve d'apprendre, il le gardait depuis le jour où la guerre et la pauvreté l'avaient empêché de passer son certificat d'étude. Belle revanche, à présent il ne reculerait devant rien, il apprendrait le russe s'il le fallait. Le travail, c'était sa force, sa matière d'être.

Il reconnut sans difficulté à la gare d'Oyonnax le camarade qui l'attendait.

Les cours se passaient dans le local de la cellule, autour d'une grande table recouverte de feutrine verte. Au grand étonnement d'Hervé les élèves ne dépassaient pas la vingtaine, dix huit exactement. Les enseignants venaient directement de Paris.

Le programme était serré et soigneusement construit. Il se répartissait entre des cours théoriques et des séances de travaux pratiques. La matinée commençait toujours par un cours théorique, celui sur l'état et sa révolution,

de son origine jusqu'à l'état soviétique le passionna. En découvrant les textes fondateurs présentés par des spécialistes, ses certitudes s'affirmaient, la révolution prolétarienne devenait plus que jamais une réalité. Il apprit les bases de l'agit prop, le travail syndical, l'organisation de cellules régionales. Au cours des travaux pratiques, il s'initia à la rédaction de tracts, de papillons, d'affiches, de journaux d'usine, de plan de discours, d'écriture d'articles de presse. Il se dit qu'à son retour le Veynois rouge deviendrait un véritable outil de prise de conscience politique grâce auquel il pourrait encore plus violemment dénoncer les abus et les injustices.

Le cours de Charles Rappoport sur le socialisme l'entraîna dans les racines de l'histoire. Il s'ouvrait avec les théories de Rousseau, se poursuivait avec Saint-Simon et Prudhon, survolait le socialisme mystique de Bucher. Il s'enracina dans le socialisme révolutionnaire avec Blanqui avant de devenir scientifique avec Marx et Engels. Sous l'impulsion de Jaures, il devenait idéaliste et donnait naissance au syndicalisme. Après la guerre de 14, il se poursuivait avec la Révolution russe et ses leçons pour la révolution mondiale. Il se terminait sur avec une longue présentation de la troisième internationale.

Les premiers jours Hervé n'arrivait pas à trouver le sommeil tant son esprit se passionnait. Heureusement le soir à la table de ses hôtes, ils parlaient d'autre chose. Mais une fois au lit il repensait à sa journée. Ce qu'il avait découvert par lui-même dans ses lectures se trouvait confirmé dans ces cours de façon absolue. La révolution prolétarienne avait eu lieu en Russie, la balle était à présent dans leur camp.

A partir du quatrième jour, il était si fatigué qu'il s'endormait d'un bloc, terrassé par un sommeil de plomb et sans rêve.

“ C’était un apprentissage très intéressant ” telles furent ses paroles quand Jeannette l’interrogea. Et c’est vrai qu’à son retour la cellule s’organisa mieux. Il prit en main la rédaction du Veynois rouge, acheta par correspondance une masse d’ouvrages de référence, s’abonna aux cahiers du bolchévisme. Il se délecta aussi de littérature russe révolutionnaire.

Il poursuivait son travail chez Lapeyre avec une vigueur encore plus grande. Artisan le jour, il échafaudait le soir venu des plans révolutionnaires sous la lumière tamisée de la salle de réunion au café des voyageurs. Il lisait, soulignant au passage des mots ou concepts importants. Il avait cessé d’inscrire son nom et la date sur ses livres, précaution qu’on lui avait enseignée à Oyonnax et qu’il ne respectait toutefois pas systématiquement. Il avait maigrit, ses joues s’étaient creusées. Sous ses cheveux coupés à la brosse ses yeux semblaient agrandis et ses mâchoires serrées par une volonté de fer.

Tant de détermination aurait sans doute effrayé Lucie qui se sentait de plus en plus délaissée. Heureusement, sa fille Madeleine montait la voir de temps en temps. Elle avait eu une petite Denise, une enfant fragile et qui ne mangeait guère. Maintes fois Lucie avait insisté pour qu’elle lui laisse la petite quelques semaines, le bon air des Hautes Alpes lui ferait du bien. Mais Madeleine préférait rester dans son bel appartement avec son enfant qu’elle couvrait de dentelles et de jouets et se promener en voiture le dimanche avec son mari dans la campagne aixoise.

Hervé aimait beaucoup Madeleine, sa sœur aînée, celle qui avait partagé ses jeux d’enfant à Serres, sa complice gaie et rieuse. Elle l’était d’ailleurs restée et son rire en cascade semblait rendre toute chose légère et sans

conséquence. Femme aisée et insouciant qui faisait douter quand on les comparait que ces deux êtres fussent frère et sœur...

Les élections municipales s’annoncèrent. Le parti communiste arriva à réunir une liste de 21 candidats. Le Veynois rouge fut le temps de la préparation suspendu car les membres du comité, peu nombreux n’arrivaient pas à mener de front les deux activités. Par manque de moyens, leur programme fut même écrit à la main. Dans le dernier numéro du Veynois rouge, la cellule faisait appel à la bonne volonté de ses sympathisants, dénonçant au passage la lâcheté des banques pour leur manque de soutien. Lors de ces élections, un événement imprévu fit tout basculer. Entre les deux tours, une querelle de personne déstabilisa le groupe socialiste, une troisième liste se constitua. Les querelles internes de la liste sortante déstabilisèrent les électeurs qui du coup se mirent à voter en masse pour la liste de l’opposition, le BOP du parti communiste. Le résultat fit l’effet d’une mini révolution, dix conseillers communistes furent élus, et Hervé qui s’était présenté dut laisser sa place car il était légalement trop jeune ! Le groupe jubilait, tout était possible à présent.

Le lendemain la presse titrait “ Le drapeau rouge flotte sur l’hôtel de ville ”. Pour Hervé ces mots avaient une odeur de poudre.

Et l’été arriva avec ses vogues, ses bals à la Familia et les soirées chez Chevalier. Les gens se déplaçaient pour le plaisir de voir Pépette danser la valse, avec son cavalier italien, il fallait les voir, ils ne tenaient pas le parterre, oh là qu’ils dansaient bien ! C’était bien entendu Joseph gay qui

avait tout organisé. Lors de ces soirées, le village tout entier se retrouvait pour écouter les chansons et les pièces de théâtre. C'est à cette époque que Joseph avait inventé la fameuse chanson « Nous sommes de Veynes » qui raillait le snobisme parisien. Veynes était le centre du monde et les veynois le lui rendait bien.

Pendant ce temps, au Chalet le pépé et la mémé aidés de leurs filles coulaient la lessive. Ils lavaient leurs draps une fois par an, en été. La mémé s'installait dehors près d'une énorme bassine. Dans la masse du linge gris, elle déposait, enfermé dans un chiffon un gros tas de cendres. Le pépé allumait un petit réchaud rempli de charbonille pour chauffer une bassine d'eau. Une fois bouillante, la mémé n'avait plus qu'à verser à l'aide d'une casserole cette eau brûlante pour faire fondre la cendre qui à peu lavait et blanchissait le linge. La lessive durait toute la journée. Une fois rincés, les draps étaient étendus dans le pré que l'on venait de faner. La nuit tombait, dans le ciel d'été, les chouettes hulottes lançaient leurs cris d'amour.

Ils avaient bien ri l'été dernier quand la bande de joyeux lurons du comité des fêtes avait lancé son concours de "boules carrées à lancer avec une casserole, debout sur un pied". Hervé avait bien entendu participé à l'idée et avait même concouru mais c'est la bande de son copain Roger qui l'avait emporté, à deux points près. Comme on savait s'amuser à Veynes qui chaque jour voyait arriver de nouveaux visages, les 3000 habitants étaient dépassés. Plus un seul logis ne restait inoccupé, toutes les pensions étaient pleines, il arrivait que sans y avoir pensé une famille se retrouve avec un pensionnaire cheminot, "pour dépanner" qui finalement restait tout le temps de son apprentissage. On ne manquait pas de travail et les foires à bestiaux deux fois l'an attiraient des gens de partout. Les maquignons portaient une ample

blouse bleue, un large chapeau de feutre basculé sur le front. La foire sonnait comme un événement, un rendez vous excitant ou explosait la force de ces hommes buveurs de vin et l'odeur puissante des bêtes descendues de la montagne. On les admirait et quand ils étaient trop ivres pour retrouver leur chemin, on les aidait si leur cheval n'y parvenait pas.

L'ambiance à l'atelier changea le jour où le père Métayer prit sa retraite. Son fils lui succéda. Les premiers temps Hervé s'entendaient bien avec lui. Hervé travaillait comme on le lui avait enseigné, sa menuiserie, solide et sans fantaisie n'avait rien à craindre des années. Mais l'entraîné et le sérieux du fils déclinaient. Hervé se retrouvait seul une grande partie de la matinée. Quand l'autre arrivait, il le saluait en plaisantant et ne commençait rien avant midi. Hervé avait vite compris que son compagnon préférait le café à l'atelier, aussi décida-t-il de partir. Il y avait un autre menuisier à Veynes, Félicien Maceau, place Adrien Ruel. Hervé le connaissait bien. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, d'allure chétive, mais il avait toujours travaillé seul. Il n'accepterait certainement pas d'engager un ouvrier et puis Hervé n'aimait pas son atelier sombre et humide. Oui, plus il y réfléchissait et plus l'idée semblait évidente, il allait se mettre à son compte et commencer à faire des économies... mais avant cela il devait se marier.

Le mariage eut lieu le 11 juillet 1932. La famille se retrouva chez Marguerite au premier étage de la maison Gontard, au-dessus de l'épicerie. La mémé Mathieu avait préparé à cette occasion un jambon farci dont le goût resta à jamais gravé dans la mémoire de Jeannette. Il n'y eut pas de cérémonie religieuse et personne ne s'en plaignit sauf la tante Didi mais elle n'osa rien

dire. Les jeunes mariés eux ne pensaient qu'à rire et à manger, Jeannette dans sa robe blanche étouffait malgré les fenêtres ouvertes. Elle était belle la tablée, mais pas aussi imposante que l'aurait souhaité la mémé qui bien sûr avait proposé de faire la noce au chalet. Hervé avait préféré un petit comité, pas plus d'une trentaine de personnes. A l'occasion d'une polka il avait embrassé sa femme comme jamais il n'avait osé, les femmes âgées avaient lancé de grands éclats de rire.

Après le souper, le couple disparut et chacun de faire mine de s'étonner... avant de se lancer à sa recherche. Hervé avait prévu l'affaire, en grand secret il était allé voir la mère Garcin son ancienne logeuse. La vieille femme avait beaucoup d'amitié pour le jeune homme, bien sûr qu'elle était d'accord pour héberger les jeunes mariés lors de leur nuit de noces, elle leur préparerait sa plus belle chambre, celle avec le lit Louis XV et la couverture de satin bleue, elle donnait sur la cour intérieure, ils pouvaient être tranquilles, personne ne viendrait les déranger.

Ils s'installèrent rue de l'Endrôme dans un deux pièces petit et sombre qui se trouvait dans le même pattedé de maison que l'épicerie de Marguerite. Il y avait même un escalier au fond de la cuisine qui permettait de passer d'un appartement à l'autre. Pour cela, il fallait emprunter un long couloir de terre battue plongé dans l'obscurité. Il y avait des araignées et des rats et aussi une chèvre qui lasse de ces longues journées d'enfermement donnait de grands coups de cornes contre sa mangeoire. Pour Jeannette, habiter si près de sa mère la rassurait, et puis pour la cuisine c'était facile. Elles échangeaient

tomates farcies et civet de lapin, et s'il manquait quelque chose, il suffisait à Jeannette de descendre la rue. Elle passait devant la boutique du maréchal ferrant puis en quelques enjambées rejoignait l'épicerie. Les deux femmes continuaient d'ailleurs à se retrouver dans la cuisine et Jeannette donnait de temps en temps un coup de main à sa mère. Elle s'était parfaitement adaptée à son rôle d'épouse, comme l'avait fait les autres femmes depuis des générations. Sans réel métier et sans instruction, sa vie se jouait à la maison et Hervé n'avait rien à redire, elle était parfaite. En somme, elle passait d'un foyer à un autre, les mêmes gestes se répétaient, ménage, repas, lessive et plus tard soin des enfants. Il n'y avait finalement que pendant les longues soirées de veillée entre voisins où quelque chose pouvait arriver. Hervé s'était intégré avec bonheur à cette vie familiale qu'il avait si peu connu étant enfant. A la fois épouse et mère Jeannette représentait pour lui cet équilibre qui lui avait toujours manqué.

Jeannette avait tout arrangé dans la maison, il faut dire qu'elle avait été gâtée lors de son mariage, une ménagère en argent, un service à liqueur, un service à dessert, une glace ovale pour la chambre, un lustre en verre sculpté, douze cuillères à café, deux salerons, un seau à biscuits en faïence. Sa mère s'était chargée du trousseau, les broderies avaient été confiées à une brodeuse professionnelle. Jeannette comptait les piles, douze draps avec jours, dix chemises de jour brodées en calicot, très grandes, douze mouchoirs, douze traversins, une nappe blanche brodée avec douze serviettes assorties, douze torchons. Les initiales BB, en lettres majuscules pleines et généreuses tatouaient dans le tissu l'alliance des deux familles.

C'est elle à présent qui cousait les bleus de travail de son mari, repassait les chemises, retournait les cols quand ils étaient trop usés pour prolonger leur usage. Elle cuisinait bien, sa cuisine généreuse et abondante héritée de sa mère et grand-mère ravissait Hervé qui quittait l'atelier aux premiers coups de midi. Souvent quand il remontait la rue de l'Andrôme, les odeurs de cuisine de Marguerite et de Jeannette se mêlaient, ça sentait l'ail et le ragoût longuement mijotés. Il embrassait sa femme et s'asseyait devant la table mise. Sur le bord de la cuisinière, le repas attendait bien au chaud. Ils parlaient peu. Jeannette se levait et servait, lui coupait le pain et versait le vin. Elle ne lui posait aucune question autour de ses activités politiques, un accord tacite et silencieux s'était naturellement établi entre eux.

Le dimanche il allait à la pêche. Parfois Jeannette l'accompagnait. Ils partaient ensemble à bicyclette, le repas calé dans un panier. Au bord de la Sigouste ils abandonnaient leurs vélos et remontaient le sentier jusqu'à une prairie de fleurs sauvages. Jeannette étendait à l'ombre une couverture de laine composée de grands carrés de couleurs. Avant de sortir sa ligne, Hervé partait à la chasse aux sauterelles. Souvent Jeannette l'aidait, il riait de la voir ainsi accroupie, tête penchée. Lui savait les attraper au vol, d'un coup de poignet. Ensuite il partait seul. Dans la rivière les truites pullulaient, il ne serait pas long. Jeannette retournait sur la couverture, posait un chapeau de paille sur ses cheveux ondulés, remontait au-dessus des genoux sa robe de coton clair afin de laisser le soleil lui brunir la peau. Elle regardait autour d'elle les moraines recouvertes de maigres buissons, les bosquets de pins sylvestres. Au zénith, dans le ciel outremer, une buse tournoyait.

Ce dimanche, elle dénoua les coins d'un carré de coton aux couleurs passées et en sortit un ouvrage à peine commencé. Les points de laine s'allongeaient en lignes régulières, petites vagues rondes couleur d'écume. On devinait le début d'une manche. Jeannette tricotait un manteau pour une cousine dont le bébé allait naître à l'automne. Elle passa instinctivement la main sous la ceinture de sa robe et la laissa sur son ventre comme pour écouter. Un jour son tour viendrait.

Hervé rentra au bout d'une heure, son panier d'osier battant contre sa cuisse, il le tendit en souriant à sa femme qui souleva le couvercle. Une odeur de limon et d'herbe fraîche sauta à ses narines. Sur un lit de verdure reposaient six belles truites fluides et glacées.

Quand novembre arriva avec ses gelées matinales et son froid coupant, Jeannette comprit qu'elle attendait un enfant. Ignorante de ce nouvel état, elle descendit à l'épicerie pour en parler à sa mère. Marguerite la rassura d'un sourire et lui donna quelques conseils, manger pour deux, ne pas faire trop d'efforts surtout à la fin, éviter certaines nourritures comme l'ail, les haricots verts et le chou. Jeannette ne reçut guère plus d'explication mais s'en contenta, elle n'en parla pas à son mari. Ce fut Hervé qui s'en aperçut. Il en fut très heureux mais ne s'en mêla pas, la grossesse restant une affaire de femmes.

Elles se mirent à préparer le trousseau du bébé, des brassières de coton et de laine, quelques gilets et plusieurs paires de chaussons. On laissa à la tante Didi le soin de confectionner le bonnet de naissance, ce dont elle s'acquitta avec tendresse. Le molleton fut découpé dans une vieille couverture. Doublé de cotonnade, il servirait à mailloter l'enfant afin d'éviter qu'il ne bouge et

qu'il n'ait froid. Elles préparèrent aussi une pile de drapeaux, des carrés de coton qu'elles utiliseraient pour langer le bébé ainsi qu'une bonne quantité de carrés de molleton piqués. Quel travail ! Une fois le bébé langé, on le serrerait dans son maillot qui remonterait jusque sous les bras. Pour le maintenir serré, on le fixerait grâce à une bande de coton tricotée longue de deux à trois mètres. Le petit ne risquait ni d'avoir froid ni de sauter du lit. Toutes les mamans de l'époque s'amusaient de voir leur bébé gigoter quand elles le démaillotaient ! Ces petits pieds, ces petites cuisses dodues faisaient leur bonheur, elles inventaient toutes sortes de chatouilles et de petits mots doux.

Le trousseau devait être prêt à l'avance dans le cas où une complication obligerait la mère à se rendre à l'hôpital, mais d'habitude l'accouchement se passait à la maison. On faisait chercher la sage-femme, la mère ou une voisine de confiance pour la seconder. La délivrance pouvait être longue.

La sage femme de Veynes s'appelait Madame Massot. Elle était petite et forte, toujours vêtue de noir comme toutes les femmes de son âge. On pouvait l'appeler à toute heure du jour et de la nuit, elle arrivait rassurante et gentille. Elle avait des honoraires et laissait sa note, son métier elle l'avait appris en étant infirmière. Curieusement elle n'avait pas d'enfant, elle habitait avec son mari une grande maison à la sortie du village. A leur mort, la maison elle fut vendue et transformée en habitation à loyer modéré.

Jeannette eut beaucoup de chance, sa valise pour l'hôpital était prête et au pied de son lit mais elle n'en eut pas besoin. Le bébé naquit au petit matin en quelques heures. Il était gros et ses cheveux foncés. C'était une fille.

La sage femme s'inquiéta quand même de la forte hémorragie qui suivit l'expulsion du placenta, elle conseilla à Jeannette de garder le lit pendant une semaine sans se lever " afin que la matrice se remette en place ". Jeannette hocha la tête et ferma les yeux. Marguerite rangea la chambre, nettoya, emporta les linges ensanglantés. Le bébé dormait paisiblement dans son petit lit, tout raide dans son maillot.

Hervé fut aussitôt averti, il avait passé la nuit au Chalet. Ce 15 juin 1926 alors que le soleil se levait sur Chapeaurus inondant les champs de tiédeur dorée, il était entré sans bruit dans leur petit appartement. Sa femme l'attendait, il aperçut dans son regard tout son bonheur et un éclat nouveau qu'il assimila à de la fierté. Il se pencha au-dessus du petit lit qu'il avait bâti de ses propres mains. Face à cette petite fille, son enfant, si proche et étrangère à la fois, il réalisa que dorénavant ils étaient trois.

Jeannette outrepassa les conseils de la sage femme et se leva dès le deuxième jour. Dans la famille la maladie et les médecins semblaient aussi bannis que les curés. Elle se sentait en pleine forme, le bébé tétait bien et plutôt lentement, elle expliqua qu'ainsi elle se reposait et qu'elle pouvait ensuite s'occuper de sa maison pendant que la petite dormait.

Jeannette veilla sur son bébé avec une attention méticuleuse. De temps en temps, elle soulevait le petit corps raidi et le portait à ses narines, au moindre doute elle défaisait tout. Son bébé disait-elle n'avait pas eu une seule fois les fesses rouges. Avec le bébé, la lessive devenait rapidement impressionnante, on ne pouvait pas attendre comme pour le reste du linge, alors elle préparait une lessiveuse à part, c'était la lessive du gosse, elle n'ajoutait à l'eau bouillante qu'un peu de savon.

Le prénom avait été vite trouvé, Jeannette avait une copine qui s'appelait Yvette, elle lui était sympathique et puis à cette époque on aimait bien les prénoms qui rimaient avec fleurette ou pâquerette. Pauvre Yvette, elle n'aima jamais son prénom et ses parents ne comprirent pas pourquoi elle y attachait tant d'importance, eux qui l'avaient choisi sans se poser d'avantage de questions.

Jeannette allaita sa fille pendant plus d'un an. La fillette grandissait, la mère maigrissait, mais elle en profitait pour se vêtir de robes et de tailleurs ajustés qui mettaient en valeur sa minceur. Yvette était portée fièrement, habillée de robes blanches et de petits manteaux colorés à boutons fantaisie, rien ne semblait assez beau pour ce bébé. Jeannette ne confia jamais son enfant. L'esprit prisonnier de craintes imaginaires, elle aurait toujours trouvé un prétexte, la faim, le froid, le risque d'orage pour venir le récupérer.

En 1935, il n'était pas courant de posséder un appareil photo. Onéreux et de maniement délicat il fallait passer par la boutique du photographe. Et comme il n'y en avait pas à Veynes, on se rendait à Gap. Pour entreprendre le voyage, il fallait attendre une occasion exceptionnelle, un mariage, une naissance, un anniversaire, on disait " se faire tirer le portrait ". La photo noir et blanc tirée sur papier épais devenait vite dorée, la chair prenait une douceur veloutée comme parfumée. Pour la séance, les héros de la pose endossaient leurs vêtements les plus beaux, chemise blanche et nœud papillon pour les hommes, blouse gonflée aux plis irréprochables pour les femmes. Les bébés étaient présentés assis ou à plat ventre sur un coussin de satin, leur petite nuque tendue vers l'objectif. Les réglages prenaient du temps et le meilleur cliché était tiré à plusieurs exemplaires, l'occasion ne se

représenterait pas de si tôt. Ainsi figé pour la postérité, nos ancêtres ne semblaient pas vieillir et ces hommes et ces femmes édentés, malades, déformés qu'ils furent à la fin de leur vie nous ne les connaissons pas. Reste d'eux une image digne, sérieuse, une image à garder dans un cadre ou à poser en médaillon sur le gravier du cimetière. Au contraire, la génération d'aujourd'hui fixe sur la pellicule tout instant qui s'écoule, bébés, enfants, adultes se retrouvent inlassablement couchés sur papier dans leur quotidien de couleurs. Quelle image laisser de nous à nos enfants à part cette mosaïque d'instant multipliés, déclinés sur toutes les surfaces du temps ? Images de nous-mêmes que nous n'osons plus regarder à mesure qu'à notre tour nous vieillissons et qui signent à notre place la chronique de notre mort annoncée.

Oui j'aime n'avoir de mon grand père qu'une dizaine de clichés et en particulier ce portrait de lui à 21 ans tiré non pas à Gap mais à Grenoble un jour de permission. Il me regarde de son regard perçant, j'aime la ligne de ses sourcils en arcs longs et étirés, je reconnais ma bouche dans la sienne, notre mâchoire carrée. Il est bien plus jeune que moi qui porte déjà sur le côté gauche une ride profonde, lui est lisse et ferme comme un enfant. J'aime la matière de sa veste, une veste de tissu épais et lourd, veste aux manches pleines de muscles forts.

La mémé Mathieu mourut à la fin de l'hiver dans l'appartement du Bourg qu'ils avaient acheté pour leur retraite et qu'ils partageaient avec leur dernière fille Didi. Le pépé était mort une année plus tôt. Ces paysans dans

l'âme avaient emmené avec eux une vache qui leur fournissait du lait. Un matin, le pépé avait glissé sur la paille et s'était profondément entaillé la main. La fièvre l'avait saisi la nuit, l'empoisonnement avait été fulgurant, il était mort en quelques heures.

Dans la famille Brochier, la vie tournait autour de l'épicerie. Les photos prises à cette époque montrent Margueritte debout devant l'entrée, protégée des mouche par un rideau de fortune. Quelques planches enjambent un petit caniveau dans lequel Jeannette a garé la poussette. Marguerite que l'on ne surnomme pas encore gros mémé, se tient bien droite. Toute noire, un visage rond aux lèvres serrées, elle n'est pas belle, et ses mains gonflées pendent le long de son corps trapu mais il émane de son visage un air serein et doux. A sa gauche se tient Jeannette vêtue de noir elle aussi, elle tient dressé contre sa poitrine son bébé enfoui dans ses joues. Vêtu de laine blanche, il est comme une lanterne de lumière à la proue de ces deux femmes en deuil.

Comment une boutique aussi modeste a-t-elle pu apporter tant de bonheur à ces familles et surtout comme se fait-il qu'aujourd'hui je ressente en l'évoquant un tel sentiment d'allégresse et que remontent à moi un goût d'olives et de gourmandise, une odeur de savon, de sel et de papier gris.

Le Veynois Rouge avait cessé de paraître depuis plusieurs années, l'équipe du BOP s'était essouffée par manque de cohésion et d'objectifs à long terme. C'est le mouvement du front populaire qui fit resurgir toutes les

envies et décider que cette fois-ci il fallait frapper un grand coup à savoir gagner la mairie. Le groupe des militants se reconstitua et même s'agrandit. L'un d'entre eux, Emile Meurier fils de cheminot rassembla autour de lui les militants éparpillés. On avait vu un jour débarquer sa famille à Veynes après la mutation du père au dépôt. Le petit Emile avait tout juste sept ans. A 15 ans il était entré en apprentissage chez le serrurier Murat, une boutique proche de l'atelier où travaillait Hervé. Quand la guerre arriva, il réussit à échapper à la mobilisation et s'expatria à Grenoble. La ville lui donna une conscience politique. Dans l'usine où il travaillait, il rencontra des militants communistes, une cellule bien organisée. Aussi quand les ouvriers se mirent en grève en 1920, se trouvait-il en tête de ligne des manifestations, casquette en avant et Gitane collée à la lèvre. Cela lui coûta sa place, il en profita pour rentrer à Veynes où il fut accueilli à bras ouverts par le syndicat des cheminots. Il commença comme ajusteur puis gravit les échelons jusqu'au grade de mécanicien. Il entra dans la cellule communiste veynoise où très vite il se fit une place de leader. Il y rencontra Hervé et l'entente fut immédiate, ce garçon formé à l'école du parti, Emile décida d'en faire son bras droit. L'un comme l'autre voulait prouver que par le travail l'homme gagnait sa liberté et qu'à présent c'était la masse des travailleurs qui devait renverser la calomnie capitaliste et mensongère. Et les bourgeois pouvaient bien organiser des campagnes de conspiration contre le communisme, la victoire approchait.

Et la victoire fut ! Aux élections municipales de mai 1935, la liste communiste l'emporta, Emile Meurier devenait le premier maire communiste de Veynes, et Hervé son adjoint principal. Le nouveau conseil municipal se fit prendre en photo dehors contre la façade d'une maison affreusement

délabrée. Affublée d'un cabanon effondré recouvert de clématites desséchées, on apercevait dans la pénombre des haillons accrochés à un fil de fer. Ce recoin devait sentir la poussière, le fumier de lapin et l'urine de chats. Avec tout cela on remarquait à peine le drapeau rouge qui flottait tout en haut de leur groupe. Ils auraient pu choisir un lieu plus convenable, mais sans doute la bise soufflait-elle ce jour là, les poussant à chercher un abri. On voit bien que le soleil les éblouit, les ombres s'écoulent, noires et épaisses et leurs visages paraissent blancs comme de l'aluminium.

Les cinq du premier rang s'étaient assis sur une planche de fortune, les autres se tenaient debout, le dernier rang était un peu bancal car certains s'étaient hissés sur des caisses. Tous portaient costume et chemise blanche, la fantaisie résidant dans le choix d'une cravate ou d'un nœud papillon. Quant à la veste, ils la portaient fermée à part quelques-uns qui avaient préféré la laisser ouverte comme si le port du costume les empêchaient de respirer. Une cocarde de fleurs naturelles s'épanouissait à leur boutonnière, petit bouquet champêtre qui n'aurait pas manqué d'attirer quelque abeille butineuse si la pose avait dû s'éterniser. Certains d'entre eux étaient âgés, ils avaient d'ailleurs gardé leur chapeau, postiche d'une chevelure disparue. Hervé se tenait à gauche d'Emile Meurier dont le visage poupon au menton rond souriait discrètement. A l'inverse de tous, Hervé arborait une chevelure en bataille, on avait l'impression qu'il venait de courir un cent mètres ou plutôt que son énergie explosait jusqu'aux cheveux, trop puissante pour se maintenir dans son corps. Il ne fixait pas l'objectif, son regard s'échappait sur le côté, du côté de la montagne, vers un ailleurs connu de lui seul.

Hervé fut nommé responsable des travaux. Dans son programme électoral la municipalité communiste avait promis de s'engager à finir les travaux

d'assainissement. Car à la différence de Serres sa voisine, Veynes ne possédait pas encore de système d'égout généralisé. Aidé de son collègue Louis Seguin, Hervé fut chargé de suivre le chantier. Le conseil municipal vota aussi l'achat d'une moto pompe qui fut prise en photo avec toute l'équipe des pompiers de la ville sur la place de la République. Hervé et Emile y figurent, casquette d'été ramollie sur la tête, pantalons amples comme des costumes de marionnettes.

Mais le grand projet fut la construction du stade sportif. Sport et politique étaient liés et Hervé n'avait pas oublié que l'instituteur Braudel, alors président du comité sportif, avait été le premier à l'inviter dans une réunion de cellule. Et puis le football c'était les copains et l'amitié, on ne pouvait s'en passer. Hervé n'oubliait pas les virées qu'il avait faites avec ses amis vers villages voisins et ce terrain minable qu'ils avaient acheté à la sorte de Veynes avec leurs propres sous. La nouvelle municipalité allait entreprendre la construction d'un Stade, un vrai stade dont on entendrait parler dans tout le département. Hervé dirigea les travaux, un terrain superbe fut trouvé sur la route de Gap, à quelques 500 mètres du village. Chaque jour, Hervé s'y rendait à bicyclette. Les mains derrière le dos, il arpentait le terrain, vérifiait la réception des matériaux, contrôlait les horaires des ouvriers, il était intransigeant et demandait un service de qualité.

La vie est étrange et pleine de surprises, Hervé était né pauvre et sans avenir, en l'espace de dix ans sa vie avait basculé. Il était adjoint au maire, marié avec une jolie femme du pays et père d'une petite fille bien portante. Ils avaient fait quelques économies, tout était prêt pour que bientôt il puisse se mettre à son compte. Le fils Métayer avait fini par quitter l'atelier, il était parti travailler à l'usine de pantoufles, les mauvaises langues disaient qu'il

avait mangé la grenouille. Il avait bien proposé à Hervé de racheter l'atelier mais celui-ci refusa, il préférait bâtir du neuf et l'ampleur du travail ne lui faisait pas peur.

En mai 1936, Hervé s'attaqua à la construction de son atelier avec toute la force de sa volonté. Liant ses muscles à la puissance de la matière, il faisait jour après jour immerger la bâtisse. Il travaillait sans relâche jusqu'à la nuit. Au pic, il creusa des tranchées pour installer l'assise des machines. Sur des fondations de pierres il posa un plancher qu'il ceintura de murs de bois. Ainsi surélevé l'atelier ne craignait pas l'humidité. On y accédait sur l'avant en montant quatre marches de pin épaisses. A proximité de l'entrée, il éleva un hangar sans porte pour remiser les planches qu'on lui livrerait bientôt, de grandes tranches de bois brut encore suintantes de résine.

Il passa sur cette imposante bâtisse de bois plusieurs couches de peinture d'une étonnante couleur lie de vin. A l'intérieur, des rangées de vitres rectangulaires placées au-dessus de la porte et sur les côtés laissaient rentrer la lumière. L'atelier était en fait conçu pour rester ouvert, et ce n'était pas une averse qui obligerait Hervé à fermer les grands battants. Les rigoles couraient devant l'escalier, les gouttes crépitaient sur le toit de tôle ondulée, la cime d'Oule pouvait bien disparaître dans un rideau de pluie, les portes restaient ouvertes, comme une invitation à venir s'abriter.

Ils avaient dû se battre pour obtenir le terrain ! Hervé revoit la mère Beraud, la guenon comme on l'appelait et son chat gris énorme, qu'elle attachait sur le potager et qui crachait prêt à sauter sur le premier venu. Elle refusait catégoriquement de vendre ce morceau de terrain, pourtant laissé à l'abandon

en contre bas des maisons de Veynes. Heureusement Marguerite, la mère de Jeannette était intervenue. Par un mystérieux hasard, la vieille acariâtre aimait bien l'épicière, elle le lui avait vendu sans difficulté.

Depuis des années on parlait d'un projet de construction d'une route nationale à l'extérieur du village, des canons étaient restés coincés dans la rue Berthelot lors de la guerre de 14. Si le projet se réalisait, l'atelier serait bien placé. Il manquait toutefois une langue de terrain, quelques mètres seulement pour qu'Hervé dispose d'une entrée sur la future route. Pour ce bout, la mère Berraut avait été encore plus coriace. Même son fils, un brave garçon s'était fait rabrouer. Elle disait à qui essayait de la convaincre " je préférerais plutôt le vendre lui, mais personne n'en voudrait !" Elle était boiteuse, petite et maigrichonne, issue d'une famille aisée qui possédait entre autres le café des Voyageurs et le cinéma Eldorado. Tout le monde savait qu'elle ne cédait un pouce de rien, elle n'épargnait même pas ses cousines, deux vieilles filles aussi menues que douces qu'elle faisait, disait-on marcher comme deux aiguiseurs. En fait, il fallut encore l'intervention de Marguerite qui peut être savait l'adoucir par quelques présents de bouche ou privilèges secrets, pour qu'elle cède enfin le morceau. Elle alla même jusqu'à proposer à Marguerite la parcelle d'à côté, laissant la famille libre de payer quand elle pourrait, mais ils le couple refusèrent, craignant de trop s'endetter.

Et puis, ils avaient déjà emprunté. Une tante fortunée du côté de Jeannette leur avait avancé l'argent du terrain et des machines. Un plan de remboursement réparti sur plusieurs années fut strictement calculé, car dans la famille il n'était pas question de vivre avec des dettes.

Le couple déménagea au dessus du garage Ponceau, sur la route d'Oze. L'appartement était plus grand et la propriétaire, une brave femme, leur promit de poser une véranda sur le balcon afin qu'ils puissent aller aux toilettes plus agréablement.

Hervé se levait à sept heures chaque matin. Il s'habillait et avalait une tasse de café noir. Une fois dans la rue, il lui suffisait de traverser la route pour rejoindre le chemin des Jardins. Rien de plus simple ensuite pour gagner l'atelier, il longeait le mur rond du marchand de vin et en quelques enjambées se retrouvait devant un portail aux dents pointues, passait la main entre deux lattes, tirait le loquet. Après quelques marches abruptes, il se retrouvait devant la porte arrière de son atelier. Hervé aimait le silence du lieu, le matin. Encore un peu dans l'engourdissement de la nuit, il venait réveiller son compagnon, accueillir la lumière, brancher les machines, évaluer le travail à poursuivre. Du bout des doigts il effleurait l'épaisseur toute neuve de l'établi. Chez cet homme anticlérical, cette première arrivée à l'atelier avait quelque chose d'un rite, d'une communion intime avec cet espace silencieux et sombre à qui il apportait vie et mouvement.

A sept heures et demi, il revenait à la maison pour avaler vite et de bon appétit son petit déjeuner. Son comportement intriguait beaucoup la mère Gros, la voisine, qui ne comprenait pas pourquoi cet homme partait au travail pour revenir une demi heure après.

Jeannette avait accepté cette habitude sans se poser de question. Levée la première, elle avait déjeuné d'un bol de café au lait et s'était habillée. Yvette ne se réveillait pas avant huit heures et demi. Pendant qu'Hervé était sorti, elle avait réchauffé pour lui une assiette de soupe, posé sur la table un morceau lard, un bout de fromage, du pain qu'il couperait lui même. Au

dernier moment, retenant du pouce la croûte de crème, elle rajoutait un grand bol de lait froid.

Et on travaille dans la famille Brochier. Pas question pour Jeannette de donner un coup de main à son mari, l'atelier reste le domaine des hommes. Elle agit comme le lui a appris sa mère, veille sur la maison, gère l'argent du ménage, s'occupe de son mari et de sa fille. Habile de ses mains, elle coud, elle tricote. Chaque dimanche après la grande toilette, elle sort et choisit pour Hervé des habits propres. Lui n'a jamais épluché une pomme de terre, ni ouvert une porte d'armoire, d'ailleurs Jeannette ne le permettrait pas. Chacun à leur manière mais ensemble ils portent l'atelier et la vie tourne autour de cette grosse baraque à laquelle s'ajoute bientôt un cabanon pour chiens de chasse et un petit jardin où Hervé plante de temps en temps un noyau d'abricot qui finit un beau jour par germer et donner après des années d'effort des fruits maigrichons mais parfumés.

Au fil des années, l'atelier remplaça l'épicerie, c'était désormais contre sa façade de bois rouge que l'on se faisait photographe. En hiver des roses de Noël fleurissaient au pied de l'escalier. Hervé travaillait beaucoup, Jeannette et Yvette trouvaient toujours une bonne occasion pour aller le voir. Mais lui n'aimait pas être dérangé. En été Yvette s'amusait à gratter la terre du jardin, en octobre elle s'étirait pour attraper le raisin qui courrait sur la treille, des grappes aux grains serrés et qui tachaient beaucoup.

Un dimanche, les femmes de la famille s'y retrouvèrent. Lucie la mère d'Hervé était même venue les rejoindre. Elle était restée belle, avec ses pommettes hautes, elle donnait l'impression se sourire constamment. Elle n'entendait presque plus et son regard perçant semblait avoir rassemblé toute

sa vivacité. Elle riait facilement en se tenant le menton, elle adorait son arrière petite fille qu'elle regrettait de ne pas voir plus souvent. Vêtue de noir de la tête aux pieds, elle portait une petite croix en or, son unique bijou. C'est Hervé qui prit la photographie. Elle représente les trois générations, Yvette doit avoir trois ou quatre ans, elle est ronde comme un poupon, vêtue d'une robe blanche à volant, de chaussures vernies et chaussette hautes. Les épaules légèrement tordues elle semble faire mine de se dégager des mains de son arrière grand-mère qui sourit de tout son visage. A sa gauche se tient Marguerite toujours raide et figée, cheveux en coque, bouche serrée. Ses mains pendent le long de son corps épais, elle semble pétrifiée par la photo. A ses côtés Jeannette, grande et mince, maigre même dans sa robe noire au col de dentelle. Elle regarde le preneur de vue, elle plante même son regard droit dans l'objectif, que veut-elle exprimer par delà les cercles noirs de ses lunettes et ses joues creusées ? après Yvette, elle n'a pas eu d'autre enfant, elle souffre de douleurs fréquentes au ventre mais ne se décide pas à aller consulter un médecin. On dirait que sa matrice s'est endormie, elle pense parfois aux conseils de la sage femme qu'elle n'a pas suivis, il faudrait qu'elle aille voir un médecin mais elle a tant à faire à la maison que finalement elle n'y pense plus et puis elle n'est pas douillette, elle peut bien supporter d'avoir un peu mal.

C'était incroyable de voir combien Veynes avait changé depuis le début des années trente. Le dépôt pouvait accueillir jusqu'à 75 locomotives, l'école d'apprentissage ne désemplissait pas, de petites industries s'installaient, usine de textile, de ciment, fabrique de pantoufles, scierie au bord du Buech. Les enfants aussi s'étaient multipliés, l'école s'agrandit et l'on nomma de

nouveaux instituteurs. Les premiers logements sociaux virent le jour. Hervé ne manquait pas de travail ! Il travaillait neuf heures par jour et ne s'octroyait du repos que le dimanche, il ne prenait ni jours de congé ni vacances. A neuf heures après avoir commencé sa journée de menuisier, il se rendait à mairie pour ouvrir le courrier. Il lui arrivait même d'aller le chercher à la poste lui-même pour être sûr d'en lire l'intégrité. Le maire était "roulant", c'est à dire sur les rails, Hervé le secondait à la mairie. Ces deux là s'entendaient à merveille, quand le maire était disponible, ils travaillaient en très grande union dans une confiance absolue.

Les souvenirs mettent la réalité en péril, ils la transforment, la nient, l'améliorent. Jeannette affirmait qu' Yvette n'allait jamais à l'atelier, Yvette disait en jubilant et de sa voix pointue qu'elle y était toujours fourrée. Elle raconte. Son père penché sur l'établi, elle silencieuse comme une chatte joue avec les copeaux. Les plus grands, elle les trempe dans un pot de brou de noix, ainsi teints en bruns ils se métamorphosent en magnifiques anglaises qu'elle accroche sous son chapeau de paille. Les enfants uniques inspirent confiance, ils parlent peu et on les oublie vite. Yvette sait très bien qu'à la longue son père ne se préoccupera plus d'elle, c'est chaque fois Jeannette qui rompt le charme en déboulant dans l'atelier, inquiète. Elle saisit sa fille par la main, arrache les belles anglaises encore humides, "ces cochonneries" qui ont une fois encore laissé des tâches indélébiles sur le tissu clair de sa robe d'été.

Il y a dans l'album de famille une photo que j'aime particulièrement. Elle représente l'intérieur de l'atelier. Prise à contre jour, la porte et les fenêtres découpent des figures géométriques de lumière blanche, des vides au contour

flou qui recentrent l'attention sur les trois personnages du premier plan. Hervé, les mains dans les poches, Jeannette avec Yvette plaquée contre son ventre et un inconnu, un apprenti peut être. On y voit deux des imposantes machines électriques de l'atelier, la scie circulaire sur son axe de fonte tel un immense G avec ses deux roues circulaires larges comme des roues de charrette et la dégauchisseuse, longue et anguleuse munie d'un double volant de vissage. Entre les deux machines, l'établi et, suspendu au plafond une bicyclette. Ce que j'aime dans cette photo c'est le filet à papillon accroché à un clou tout près de la porte d'entrée. Preuve qu' Yvette avait sa place à l'atelier...

Cette période d'avant guerre avait été heureuse pour la famille. Yvette apparaît souvent seule, photographiée sur une luge, devant l'atelier ou sur des champs de neige. Elle porte des pantalons resserrés aux chevilles et de solides brodequins de cuir. Son visage rond, sa mâchoire carrée, sa bouche fine, font dire qu'elle ressemble à son père.

Le dimanche, les femmes se changeaient. Pour les manteaux et pour les robes elles passaient chez la couturière. Il y a pléthore à Veynes à cette époque. Leur préférée restait Madame Petit, celle qui habitait sur le chemin de la Tuilerie. Celle là, disait Jeannette, elle était née avec un don, elle te coupait de ces robes, elle avait la main. Un seul essayage pour les robes, deux pour les manteaux, tout tombait impeccablement.

Jeannette tricotait. Pull-overs, chaussettes, gants, elle avait toujours à portée de main un travail entamé, de quoi s'occuper les doigts pendant les veillées ou les soirées d'hiver. La confection n'avait fait que de timides apparitions, toutefois plusieurs magasins s'installèrent à Veynes, il n'était plus besoin

d'aller courir à Gap. Jeannette acheta un jour un feutre magnifique, à larges bords et couleur chocolat qu'elle conserve encore aujourd'hui au fond de son armoire.

Avec les dettes contractées pour bâtir l'atelier, Jeannette tenait les comptes du ménage au plus juste, mais Yvette qui ne devait manquer de rien. Avec l'épicerie de Marguerite, c'était si facile ! ils habitaient si près les uns des autres.

Et puis il y avait le bonheur du café. Marguerite achetait des balles de café vert à Marseille, on les lui livrait par le train. Elle prenait plusieurs qualités et composait un mélange secret, ensuite elle sortait le brûlot dans la rue et vas-y petit que je te tourne le café ! Elle réquisitionnait Henri, son fils fragile, celui qui avait failli mourir de méningite. Le café grillé embaumait toute la rue, ensuite elle le laissait refroidir sur une large grille devant son magasin. En trois jours tout était vendu. On disait " aller chercher le café chez Marguerite ", elle en avait fait sa spécialité, elle le vendait en grains aussi bien que moulu.

Au début de leur mariage, Hervé et Jeannette partaient souvent le dimanche se promener au Dévoluy en moto. La route était mauvaise et pleine de pierres, mais le trajet sentait déjà la montagne et la liberté, il n'était pas rare d'ailleurs de voir un lièvre traverser la route. Ils s'arrêtaient à la Cluse et laissaient reposer la moto aux cylindres brûlants. Au fond dans la gorge, une rivière coulait entre les blocs de pierre. L'air sentait le frais, l'alpage et le mousseron. Ils prenaient des chemins caillouteux, leurs sacs à dos battant contre leur reins, d'immenses touffes de graminées vibraient sous le soleil. L'un comme l'autre étaient des enfants de la montagne et ceux qui l'oublient ne comprennent rien aux Haut-alpins. Leur enracinement, leur crainte devant

le déplacement, c'est parce que la montagne les tient prisonniers, à peine rentrés et les voilà à nouveau, les yeux pleins de folie prêts à y retourner, car la montagne les nourrit, leur donne énergie et poésie, les relie à la grande Nature, leur mère à tous. Et Hervé s'était bien moqué de Giono, ce parisien académique qui décrivait avec tant de lyrisme et d'emphase la nature provençale. Il suffisait de demander à Hervé de vous parler du Dévoluy, vous aviez là devant vos yeux un authentique arpenteur de montagnes, amoureux des grands espaces, infatigable traqueur de lièvre.

Déjà dans son enfance Hervé s'était passionné pour le flore alpine, à présent rares étaient les plantes et les fleurs qu'il ignorait. Digitales, genévrier, Népéta, Orchis, Gentianes bleues ou jaunes, Lys Martagon, il aimait ramener des bouquets à la maison, ou arracher quelques plants pour les replanter dans son jardin à l'atelier. L'été ils ramenaient des talus une belle Chardouse, un chardon en forme de soleil qu'Hervé clouait sur la porte de son atelier et qui était censé lui servir de baromètre. Quand ils grimpaient jusqu'aux contreforts de l'Obiou, une dent de calcaire plantée dans la prairie, ils cueillaient des tiges de Génépi qui macérées dans l'alcool donnaient un excellent digestif, couleur de menthe. Les petites clochettes effilochées des soldanelles n'avaient jamais pu s'adapter à la terre de l'atelier, les Sabots de Venus végétaient, il cessa donc de les ramasser, préférant la robustesse des saxifrages qui chaque année refleurissaient en flaqes bleues toujours plus randes.

Pour aimer le Dévoluy, il fallait être né avec des pierres dans son berceau. Les pluies d'orage, le vent et le gel avaient désagrégé les pentes autrefois boisées. L'ossature même de la montagne semblait avoir été décapée, d'ailleurs personne ne se risquait longtemps dans ces contrées désertiques. Un jour de chasse Hervé lancé à la poursuite d'un lièvre était monté plus

haut que de coutume. Il s'était retrouvé dans un cimetière d'arbres morts, leurs branches décharnées et livides semblaient avoir pris la pétrification des pierres. Plongé dans un silence absolu, Hervé avait eu peur. Oui, mieux valait ne pas défier la montagne, la caresser dans le sens du poil, se plier à ses caprices. Elle vous fascinait, vous ensorcelait mais le promeneur averti ne devait jamais lui faire confiance. En quelques heures le ciel pouvait se couvrir de cumulus gigantesques et le ciel s'effondrer, les rivières dociles devenir des torrents furibonds et les pierres commencer à rouler dans les goulets. A l'abri dans leur cabane, les bergers rentraient la tête dans leurs épaules et commençaient à fumer, les chiens enfouissaient leur truffe entre leurs pattes et geignaient doucement.

Le Dévoluy, c'était tout cela et ceux qui l'aimaient le respectait. Ils savaient qu'il n'était-il pas nécessaire de le fréquenter l'hiver car ce vieux sauvage préférait rester seul. Au printemps seulement quand la neige fondait en grandes plaques concentriques, ses prairies gorgées d'eau, roussies par le gel acceptaient le pas des hommes.

On disait des dévoluards qu'ils étaient rustres et certainement un peu fous. Il y avait même un proverbe qui pour parler d'un homme lent en affaires disait " il est long comme l'hiver en Dévoluy ". Il est vrai que pour supporter la rigueur du climat ils préparaient leur pain à l'avance et qu'il devenait aussi dur que la terre gelée. Certains disaient que les vitres de leurs maisons étaient encore en papier huilé et que lorsque l'été était mauvais ils se nourrissaient d'escargots, d'herbes et de racines. Ceci n'était que médisances car ceux qui les fréquentaient savaient combien ils étaient accueillants. Ils discutaient facilement surtout après tous ces mois d'isolement.

Un jour pendant la guerre alors que selon l'expression de Jeannette " on avait rien à bouffer ", ils prirent leur bicyclette puisque faute d'essence la moto

restait au garage. C'était l'été, les montagnes se dressaient dans un ciel bleu outremer, pas un souffle d'air. Ils avaient pédalé jusqu'à la Cluse, une sacrée étirée, et puis de là ils avaient remonté la rivière de Mouchechat. Souffrant de faim, Hervé avait pour idée de pêcher quelques truites. En moins d'une heure son panier était plein, des truites énormes et grasses, une pêche miraculeuse ! S'en retournant ils tombèrent sur un berger, la conversation s'engagea, lui leur proposa de venir boire un coup. Le temps passait, Hervé sortit alors de son panier deux belles truites et les offrit au berger. " Et si on les mangeait tout de suite ? " demanda l'homme en souriant. A Veynes depuis longtemps qu'il n'y avait plus ni huile ni beurre et voilà le berger qui dépose une pleine louche de pâte d'or dans la poêle à frire ! Manger des truites au beurre en pleine guerre voilà ce qui peut vous arriver au Dévoluy...

La vie laborieuse mais somme toute tranquille qu'ils eurent tous les trois dura sept ans. Le jour de la mobilisation générale, deux hommes seulement furent appelés : Jules Seguin et Hervé, tous deux actifs partisans du parti communiste français.

Jeannette tient Yvette par la main et tous les trois descendent le chemin de la gare, ils saluent à peine le cousin qui remonte avec son charreton chargé de quelques colis. Jeannette n'a plus de larmes à verser, elle a pleuré toute la nuit, s'emportant, accusant Hervé de leur gâcher la vie avec sa politique. Quand même descendre à la gare de Veynes pour accompagner son mari à la guerre... Avant de grimper dans le train, Hervé embrasse une dernière fois Yvette, puis lui tapotant doucement la joue lui fait promettre d'aider sa maman et de bien travailler à l'école. Il ne pleure pas mais une fois dans le

train il se met à fumer lui qui n'avait pas tiré sur sa pipe depuis des années. Le convoi s'arrête à Grenoble, des régiments entiers affluent, il règne dans le hall de gare un silence résigné devant l'inévitable. Puis on les embarque vers le nord, direction Châlon, en train à nouveau puisque les transports fonctionnent encore. Hervé n'est pas envoyé au front, en tant que caporal on le garde en réserve, il dirige une petite troupe et attend les ordres. Rien ne vient, il a l'impression que personne autour de lui ne sait ce qu'il doit faire et pourquoi ils se trouvent réunis. Ils creusent des tranchées, histoire de se réchauffer et de s'occuper. Hervé s'attaque à la tâche en serrant les dents, il commence à faire très froid. A la mine de plomb dessous la tente, il écrit à sa famille, tente de les rassurer et ne leur raconte rien sur ses conditions de vie, il écrit qu'il mange bien, qu'il ne fait pas encore trop froid, qu'il compte rentrer bientôt car l'armistice va être signée avec les Allemands. L'ennemi il ne l'a d'ailleurs pas encore vu, ils les embrasse toutes deux bien affectueusement. Au mois de mai 1940, l'Allemagne attaque Le Danemark, la Norvège et la Belgique. Rotterdam s'effondre sous les bombes. Les Français du Nord prennent peur, beaucoup d'entre eux se souviennent des souffrances endurées et de la terreur instituée par les troupes allemandes lors de la dernière guerre, ils sont prêts à tout abandonner pour sauver leurs vies. Beaucoup de juifs se mêlent à l'exode. Parmi les troupes circulent les rumeurs les plus folles, tel officier a abandonné ses troupes, tel bataillon a refusé d'obéir, les déserteurs se comptent par centaines. Le bataillon d'Hervé est déplacé vers Chenôvre. Leur mission enfin est claire, ils doivent encadrer les convois de gens en exode et les protéger. L'exode, jamais Hervé n'aurait pu imaginer tant de souffrance, ces files interminables, ces gens épuisés à tirer leurs valises en carton. Les enfants ne se rendent pas compte, on les hisse sur des charrettes. Heureusement c'est l'été, les petites filles portent des

robes blanches. Tous souffrent de faim et de peur, ils se sentent totalement abandonnés par l'armée française. Hervé les aide comme il peut, au hasard, ils sont trop nombreux, que peut-il faire, il a envie de se joindre à eux et rentrer chez lui. Il croise des regards fatigués, les vieux surtout qui sur leurs visages et leurs épaules courbées portent encore la marque vive de la dernière guerre. Beaucoup d'entre eux expriment leur regret de se trouver encore en vie. Mais le pire arrive, lorsque les troupes allemandes se mettent à bombarder les convois couchant par paquets les corps sur le bitume. Des soldats aussi se mêlèrent aux fuyards qui paniqués se mettent à courir désespérément. C'est au cours de l'une de ces actions que le bataillon d'Hervé est fait prisonnier. Leur débandade militaire s'arrête ce 25 juillet 1940, on les envoie en camion jusqu'à...ensuite, ils parcourent les 30 derniers kilomètres à pieds. Maintenant, ils travaillent pour les Allemands, on leur fournit un lit et des couvertures, deux repas par jour. Pour le reste ils ont intérêt à obéir.

Les conditions de travail restent supportables et Hervé possède enfin une adresse, Jeannette peut lui écrire, elle lui envoie des colis. Il demande des chaussettes et des gants, et ensuite des lainages, il a continuellement froid, amaigri par le manque de nourriture, il travaille dans le froid et craint de tomber malade. Un jour il écrit à Jeannette "comment vont nos amis", il espère qu'elle va comprendre qu'il demande des nouvelles de la municipalité, mais Jeannette ne répond pas à sa question. En réalité la situation politique à Veynes est au plus bas. Le 2 janvier 1940, la déchéance des députés communistes est votée à la Chambre, à Veynes le préfet en profite pour dissoudre le conseil municipal. Le maire est déplacé. Au village, on fait les comptes, trois soldats veynois ont trouvé la mort dans les opérations militaires du printemps de 1940, quarante et un ont été fait

prisonniers. On regarde les femmes de prisonniers avec compassion, on chuchote, certains disent qu'ils ne reviendront jamais. Jeannette s'habille de noir et ne montre pas son chagrin. Elle sort la tête haute et s'occupe activement de l'épicerie avec sa mère. Quand les tickets de rationnement arrivent, ils sont si compliqués que la pauvre femme passe ses nuits à les compter et à les coller. Elle fait appel à Yvette que cette activité amuse. Elle qui a l'habitude de faire crédit et de s'arranger avec ses clients, voilà qu'on lui casse les pieds avec des O, des J, déclinaisons de DM, DP, DQ et quoi encore ! Les tickets s'amoncellent dans le tiroir et la nourriture n'arrive plus. Pauvre Marguerite, son grand corps généreux a fondu, elle arrive maintenant à faire deux fois le tour de ses hanches avec les liens de son tablier.

A une époque où tout change si vite nos aïeux nous échappent doublement, en mourant bien sûr mais aussi en étant si différents de nous qu'une fois disparus, rien ni personne ne peut les remplacer. De ces années de guerre, il ne reste aujourd'hui que ma grand-mère à qui je téléphone, puisque plus de 700 kilomètres nous séparent. Je l'appelle pour une date, un visage, une parole. Un mot me suffit parfois, un silence. Le moindre commentaire devient pour moi espoir de sens. J'ai besoin de repères temporels, je l'oblige à se souvenir de détails insignifiants. Quelle robe portait-elle, quand a-t-il eu son permis de voiture, dans quelle ville était-il prisonnier ?

De la guerre, mon grand père refusait d'en parler, il voulait oublier. Reprendre le cours tranquille de sa vie, ouvrir à nouveau les grands battants de l'atelier, continuer sans faillir le combat politique pour la mairie de Veynes. Vivre dans l'espace connu et rassurant du village. Il fut par son expérience de prisonnier dégoûté à jamais des voyages et détestait toute sa vie

se déplacer. Saisi d'angoisse face à l'inconnu, craignant le danger des routes, il était saisi d'oisiveté quand il se retrouvait chez les autres. Invité chez nous, il passait son temps à lire, dévorant en quelques jours trois tomes des œuvres complètes de Balzac. Il ne se trouvait bien que chez lui.

Mais quand même il avait fallu qu'il soit malin pour parvenir à se faire porter malade au fond de son camp de prisonnier en Allemagne, sans passer par les périls de l'évasion. Il lui fallait du cran et une furieuse envie de résister.

Hervé parvint à se faire rapatrier pour cause de maladie le 12 juin 1941. Il allait avoir trente six ans. Le médecin du camp, un français communiste diagnostiqua un état de faiblesse généralisé et des troubles hémorroïdes graves. Ce mensonge lui permit de rentrer chez lui.

Comme il avait maigri ! Jeannette ne cessait de s'inquiéter, elle lui donnait sa part, prétextant n'en avoir pas besoin. Yvette finissait sa deuxième année élémentaire avec plusieurs nominations au tableau d'honneur. Très appliquée, elle passait des heures penchée sur ses cahiers d'écriture. Elle avait beaucoup grandi et paraissait en bonne santé. Hervé passa les premiers jours à dormir, il se réveillait dans la nuit, torturé par des cauchemars, Jeannette lui prenait la main et le rassurait. Une fois même il pleura, il sanglotait sans arriver à se calmer "quelle saloperie la guerre, quelle saloperie".

Après de longs mois de convalescence, il décida de rouvrir l'atelier. Il venait de recevoir une commande. Il choisit un nouveau cahier, rouge bordé d'un liseré noir. Sur la première page dans les petits rectangles bordés de bleu il écrivit :

6 juillet 1941.....Une grande porte pour le dépôt

Veynes avait bien changé. Les boutiques autrefois généreusement achalandées n'avaient plus grand choses à offrir, les véhicules ne circulaient pratiquement plus, les locomotives s'accumulaient au dépôt. La préoccupation de chaque veynois consistait à résoudre la question fondamentale du "que manger aujourd'hui". Par chance, l'arrivée du chemin de fer n'avait pas complètement fait oublier aux veynois l'art de cultiver un jardin ni celui d'élever des bêtes. Et puis il y avait la campagne, on pouvait toujours trouver un peu de beurre ou quelques œufs même à prix d'or. Jeannette arpentait les routes à bicyclette, accompagnée de Didi ou d'une cousine, il leur arrivait de partir toute une après midi et de rentrer bredouille. Le lait surtout manquait. Ah ! si seulement les grands-parents Mathieu avaient été encore là, ils auraient eu moins de problèmes, et la mère d'Hervé qui s'affaiblissait... Du lait, avait dit le docteur, il faut qu'elle boive du lait pour se fortifier. Hervé passait le dimanche à arpenter la campagne. A Savournon, à la ferme Didier, il en trouvait quelques fois, ensuite il lui restait encore dix kilomètres de routes sinueuses pour rejoindre sa mère à Serres.

Ils avaient remplacé le café par de l'orge et des glands qu'ils grillaient eux-même dans un brûlot miniature à l'entrée de l'atelier. Ils récoltèrent des pommes de terre puis une fois épuisées, ils essayèrent les topinambours, les betteraves, la bouillie d'avoine. L'hiver, ils avaient froid, continuellement froid bien que le bois n'ait jamais manqué, il suffisait d'aller le couper en forêt. Ils s'emmitouflaient dans plusieurs couches de lainages et superposaient les vestes, les femmes récupéraient tout ce qui pouvait être tricoté, elles filaient la laine des matelas pour faire des pulls à leurs enfants. L'usine Synthésia se mit à fabriquer des sous-vêtements de ramie, l'usine Allibert récupéra les peaux de moutons pour les transformer en manteaux.

Heureusement que les veynois savaient se débrouiller, durant ces années de guerre, pas une seule noix ne fut perdue, on remit même en marche le moulin. Ironie du sort, les vergers croulaient sous les fruits mais plus aucun marchands ne venaient les acheter, ils furent donc vendus aux particuliers kilo par kilo et les fruits abîmés engraisèrent les cochons. Les rivières furent vidées de leurs truites et les buissons de leurs escargots. Hervé tua quelques lièvres que l'on fit cuire sans vin ni lard, à peine un petit oignon.

L'activité économique s'arrêta, Hervé n'ouvrait l'atelier que l'après-midi, le matin étant réservé à la recherche de nourriture. Les rares commandes qu'on lui passa furent la plupart du temps pour des cercueils et une fois sa réserve de bois de chêne épuisée, il se mit à les fabriquer en pin. Il gardait précieusement la sciure, qu'il échangeait à la boulangerie contre une petite miche de pain gris.

La municipalité communiste fut dissoute peu de temps après la mobilisation d'Hervé. Sur ordre du Ministère, le Préfet constitua une nouvelle équipe municipale. Quand Hervé apprit que son ami Meurier avait été remplacé par l'ancien maire et conseiller général, il ne put s'empêcher de railler le nouveau conseil municipal et d'affirmer qu'on avait mis là tous ceux qui n'avaient jamais pu se faire élire.

Que disent les uns et les autres de cette époque ? On avait faim, on avait peur. Veynes était passée en zone occupée, on attendait l'arrivée de la 4^{ème} armée d'infanterie italienne. Mais l'ennemi était avant tout l'Allemand, le Boche. Les italiens surnommés les Macaroni se montrèrent conciliants et peu exigeants, certains semblant d'ailleurs plus intéressés par les Haute-alpines que par la guerre. Après l'armistice en septembre 1943, Veynes fut occupée par l'armée allemande, la Gestapo fit régner un climat de terreur parmi la

population. Chacun se plaça en fonction de ses intérêts et de ses idées, obéissance participative ou résistance farouche.

Yvette avait huit ans au début de la guerre, elle se souvient des paroles de son institutrice au lendemain de la mobilisation de son père " alors ma petite ton papa est parti à la guerre ", Hervé avait été le premier à partir. Jeannette et sa fille s'étaient réfugiées dès le premier soir chez Marguerite, à la veillée sur la table de la cuisine elles collaient sur les carnets les montages de tickets de rationnement. Ensemble elles étaient fortes. Elles rentraient toutefois dormir dans leur appartement au dessus du garage, sous le regard protecteur de Marguerite qui, les mains sur les hanches ne les lâchaient des yeux qu'une fois la porte verrouillée.

Quelques mois plus tard, Marguerite décida de fermer l'épicerie, elle n'avait plus rien à vendre et ne s'en sortait plus avec les tickets. Elle s'installa avec son fils Henri juste au dessus du magasin, dans un appartement qu'elle avait eu la bonne idée d'acheter peu avant la guerre.

A partir de 1942 la Résistance s'organisa. Hervé ne s'engagea pas, par égard envers sa famille qu'il aimait par dessus tout. Il était connu des services généraux, il était parvenu à rentrer parmi les siens, il pensa qu'il valait mieux se faire oublier, le temps que la guerre finisse. Ils se cachaient. Dormaient le plus souvent au bourg chez la tante Didi. Jeannette vivait mal ces escapades forcées. Inquiète et angoissée, elle avait tendance à précipiter les départs, le visage crispé, elle poussait sa fille devant elle, sans jamais le lâcher. Un soir qu'ils dormaient au bourg, des coups violents furent frappés à la porte. Didi descendit enveloppée d'une grand cape noire. Deux officiers de la milice

française se découpaient dans l'obscurité, ils convoquaient Jeannette immédiatement.

Jeannette ne perdit pas son sang froid, elle s'habilla, mis son chapeau et prenant à peine le temps d'échanger quelques mots avec Hervé, se précipita dans la rue. Les points serrés les poches de son manteau, les lèvres pincées à faire mal elle arriva au poste.

- Ou est votre mari ?
- Je ne sais pas
- Votre mari est arrêté, préparez sa valise et dites lui de nous rejoindre immédiatement. Vous avez ses tickets ?
- Quels tickets ?
- Les tickets de pain
- Les tickets de pain, je ne les ai pas ses tickets de pain, je les ai mangé

Elle était fière Jeannette et disant ces mots elle se tenait très droite, la tête légèrement en arrière. Sa colère et sa haine lui donnaient une assurance glacée. Aucune autre parole, aucune larme ne sortaient. L'officier lui fit signe de sortir.

Une fois dans la rue, Jeannette leva les yeux sur le morceau de ciel noir criblé d'étoiles qui se détachait entre les maisons. Prenant un peu d'air, elle se mit à courir. Les larmes inondaient à présent son visage, les mots se bouscullaient dans son esprit, injustice, encore eux, sales boches, partir et où ? Arrivée au Bourg, elle dû s'asseoir quelques instants sur les marches de l'entrée avant de gravir l'escalier. Elle entra dans l'appartement, effondrée. Hervé la serra dans ses bras et essaya de la calmer. Ils étaient maintenant tous les trois debout dans un coin de l'alcôve où l'on pouvait allumer une petite lampe. Les mots étaient devenus inutiles. Hervé alla réveiller Yvette et

lui expliqua qu'on venait de l'arrêter, mais qu'il reviendrait bien vite. La petite se réveilla à peine, Didi la coucha avec elle dans son grand lit. Il fallait passer rue à l'appartement pour préparer la valise, Jeannette n'avait même pas un morceau de savon correct à lui donner.

Hervé se rendit seul au poste. A sa grande surprise il rencontra un collègue de l'ancien conseil municipal, arrêté lui aussi. Ils surent enfin le motif de leur arrestation, ils étaient considérés comme " dangereux à la sécurité de l'état ". Hervé se retrouva à Evaux les Bains, en compagnie de politiciens et des généraux. Les conditions de détention étaient agréables, ils buvaient du vin et mangeaient à leur faim. Au bout d'un mois, on lui dit qu'il pouvait rentrer chez lui. L'épisode resta assez mystérieux mais très formateur car il rencontra bon nombre de militants communistes comme lui.

Cet épisode eut pour effet de le rendre encore plus méfiant. Des groupes de résistants se formaient dans la région, la STO recrutait. Il se tint à l'écart, Jeannette n'aurait pas supporté. Il l'aimait tendrement, mais se permettait rarement des gestes d'affection. Il voyait bien que sa femme était épuisée et à bout de nerfs, un rien prenait des proportions démesurées, elle pleurait aussitôt et s'emportait. Ensuite il lui fallait des heures, parois des jours pour se calmer. Les sujets politiques furent définitivement bannis de la maison.

Hervé se rattrapait à l'atelier. Ses amis et camarades pouvaient passer le voir, lui n'hésitait pas à interrompre son travail pour discuter. Il aimer échanger des points de vue sur ses lectures, sur un article de journal. Vous avez lu ? qu'est-ce que vous en pensez ? Il écoutait l'avis des autres, mais le sien ne changeait pas. La politique du gouvernement l'écœurait, plus que jamais il était convaincu de la nécessité d'une révolution prolétarienne. Les

manches retroussées sur ses bras maigres, il reprenait son travail avec ferveur, redressant un clou rouillé, il l'enfonçait en trois coups de marteau.

Veynes vivait dans la peur. Des gens disparaissaient, quelques uns furent fusillés. Quand la sirène d'alarme hurlait, les Veynois sortaient de chez eux à peine habillés. Ils descendaient en courant la route d'Oze, se rassemblaient dans les champs de la Morelle, certains emportaient même leurs matelas. Hervé et sa famille changeaient souvent de maison. Ils avaient déplacés des meubles au Saix, chez des personnes de confiance, qui à l'occasion vendaient à Jeannette quelques œufs. Ils dormaient de temps en temps chez Marguerite puis changeaient pour le Bourg. Les jours de grande alerte, Jeannette et Yvette quittaient Veynes par le chemin de Gap qui s'étirait à flanc de coteau, elles se cachaient sous le Beal, la propriété des grand parents Mathieu dont avait hérité Jeannette. Dans la cabane, une bâtisse de pierre sèches remplie de foin elles dormaient, Hervé les rejoignait en vélo en fin de journée. Yvette comme tous les enfants adorait ces changements improvisés, elle se couchait toute habillée et se lavait à peine dans l'eau glacée du bassin. On était en été, il faisait chaud et dans le pré les prunes blanches tombaient. Il fallait les partager avec les frelons qui les attaquaient à coup de mandibules. Les fruits rouillaient aussitôt.

Un matin, la nouvelle parcourut le village, les colonnes allemandes approchaient. En même temps dans le ciel veynois des avions américains passaient, ils avançaient par vague et volaient bas. Les habitants craignaient que l'affrontement ne se produise chez eux. Jeannette paniquait. Ha si seulement ils avaient encore le Chalet ! Elles se seraient réfugiées chez le pépé et la mémé qui les auraient hébergées et rassurées, mais ils étaient morts

et ce n'était pas Victor, cet original qui pouvait les aider. Victor était le mari de Laurence, la cinquième fille des Mathieu. Il avait démissionné des chemins de fer pour prendre leur suite au Chalet. Il disait qu'il fallait avoir tué père et mère pour travailler à la SNCF mais quand il parlait du Chalet il disait qu'il fallait être fou pour accepter un tel travail. Quelque soit son choix, ça n'allait jamais. Il était tellement méchant qu'il s'était fâché avec toute la famille. Un jour, du temps où le pépé Mathieu était encore vivant, le vieux qui ramassait du bois dans l'III, avait demandé à Victor de lui prêter son cheval. Victor avait refusé ! Le pépé Mathieu n'avait pas insisté, il lui avait répondu " je te remercie quand même, mais ça ne te portera pas bonheur ". Victor et sa femme avaient eu deux garçons, le plus jeune, le petit Victor s'était fait tué dans une embuscade il y a quelques mois. Jeannette avait toujours pensé que le sort s'était vengé. Depuis, Laurence était devenue comme son mari, elle ne sortait plus, ne causait plus à personne. Elle passait son temps à tricoter des chaussettes.

Jeannette et sa fille allèrent aussi se réfugier à Chateaux-Vieux, un village tranquille situé à une dizaine de kilomètres de Veynes, Hervé avait promis de les rejoindre à vélo. Jeannette en profita pour négocier l'achat de quelques pommes de terre et d'un demi litre de lait pour la petite. Une petite qui n'était plus une et qui a treize ans était déjà presque aussi grande que sa mère. Il n'y eut pas de combat, les Américains arrivèrent à Veynes en jeep, les camions suivaient. Yvette n'oublia jamais comment elles avaient couru en dévalant les pentes pour les regarder passer.

La guerre était finie et la vie reprit. Le conseil municipal de Vichy fut dissout et remplacé par une délégation spéciale dirigée par un compagnon d'Hervé, ancien partenaire de football dans le club des Rouge Gorge. Les dénonciations allaient bon train, tout le monde dans le village connaissait un traître ou bien un spécialiste du marché noir. Le préfet une nouvelle fois intervint, il n'avait pas autorisé Veynes à mettre en application ses propres lois républicaines ! Hervé suivait les opérations de très près, la guerre avait poussée le parti au premier plan, ils avaient le soutien populaire, il fallait plus que jamais continuer le combat et faire de Veynes un exemple. Pourtant, en 1946 au moment des élections municipales, Hervé dût encore avaler une défaite. Le soir des résultats, Roger était passé le voir à l'atelier. Il avait posé sa sacoche de médecin sur l'établi, remonté sa casquette sur son front blanc et lancé en colère, ces incapables de la SFIO avaient gagné la mairie.

A l'atelier, Hervé travaillait avec acharnement, il n'avait jamais tant eu de commandes, jusqu'à vingt armoires à la fois ! Il travaillait dix heures par jour, abandonnant même sa sieste de l'après midi. Jeannette soignait ses repas, peu à peu les denrées revenaient. Elle regrettait que Marguerite ne se sente pas le courage de rouvrir l'épicerie, elle aurait pu l'aider comme dans le passé. Mais Marguerite décidément ne voulait plus en entendre parler. Et puis elle était assez occupée avec son dernier fils Henri. Celui là décidément, la chance ne lui souriait pas. Après sa méningite à l'âge de deux ans, il avait contracté au début de la guerre une poliomyélite. Il marchait avec beaucoup de difficultés, les jambes raides et l'esprit méchant. Il buvait et dans ses colères accusait le monde entier de ses malheurs. Marguerite était patiente. Avec lui elle s'installait dans un grand fauteuil rempli de coussins devant la fenêtre. L'appartement était sombre mais il y avait toujours une cafetière

remplie de café sur la cuisinière. Tout visiteur s'en voyait proposer une tasse, Marguerite le réchauffait, il était fort, elle le servait dans de petite bols de porcelaine blanche à bord doré. Boire le café chez Marguerite, c'était comme goûter à sa bonté.

Quand Marguerite mourut en juillet 1963, Henri se retrouva seul dans le fauteuil près de la fenêtre. Il fumait beaucoup et lisait les pieds Nickelés. Il marchait avec une peine inouïe, mais refusait de rester chez lui, " je m'emmerde " disait-il rageusement. Il descendait le couloir étroit et sans lumière pour s'agripper à son vélo. En tremblant, il se hissait sur la selle et alors miracle, ses jambes se mettaient à pédaler. Il n'allait pas bien loin, cent mètres à peine et le bistro le happait. Il buvait du vin rouge, des canons dans des petits verres cannelés. Très vite il s'emportait. Il en voulait à tous et à la vie la première qui avait voulu de lui. Sous son béret, ses lunettes aux verres gris s'enfonçaient dans sa chair bouffie. Il bafouillait. Il fumait des gitanes bleues sans filtre qu'il laissait se consumer dans sa bouche. Le bloc de cendre se pliait puis tombait sur ses vêtements. Il s'en fichait. Ses ongles étaient rouillés de nicotine. Jeannette avait toujours peur qu'un jour il se mette à brûler. Elle n'aimait guère ce frère dont elle disait qu'il lui avait gâché son enfance. Et pourtant Marguerite s'en était toujours occupé, lui donnant sa part d'héritage comme aux autres. Mais lui ne voyait la vie qu'avec rage et violence, plusieurs fois il avait menacé Jeannette avec un couteau. Il faisait peur aux enfants, grande marionnette dégingandée sur son vélo à l'équilibre instable. Il acceptait de nous prêter ses Pieds nickelés que nous adorions lire malgré l'interdiction de nos grands-parents. Ils sentaient le tabac froid même fermés.

Un jour la gangrène le prit, il ne dit rien, ne se plaignit pas. Quand on s'en aperçut, c'était déjà trop tard, l'infection le mangeait. On le transporta à

l'hôpital de Grenoble où on l'imputa d'une jambe. Amaigri mais le visage toujours poupon, il pleurait, il n'avait plus de dents. " Je suis foutu ". Il mourut quelques jours plus tard. On l'enterra à côté de sa mère sous la protection de la montagne d'Oule.

" Il faut bien travailler à l'école ", disait Hervé à sa fille, car ainsi tu auras un bon métier et une bonne vie. Fille ou garçon il ne faisait pas de différence. Quant à Jeannette, elle ne comprenait pas que son enfant reste ainsi plongée dans ses livres au lieu de s'amuser. Et cela ne datait pas d'hier, elle se souvient comme la petite aimait aller à l'école maternelle, le matin seulement car l'après midi elle dormait. Elle lui préparait un petit panier dans lequel elle posait une brioche ou un quignon de pain. Jeannette aurait tant aimé la garder à la maison, elle était là pour ça, mais l'enfant pleurait et elle cédait. En l'attendant, elle lui tricotait une jolie petite robe en laine bouclette rehaussées de broderies jaunes, elle la mettait le dimanche avec de longues chaussettes et des chaussures vernies. A la fin de la maternelle Yvette savait déjà lire, l'institutrice lui avait donné un livre pour qu'elle continue à s'exercer. Elle avait toujours été une excellente élève, championne des prix et du tableau d'honneur. Son herbier, magnifique de soin et d'érudition (elle était partie avec son père dans la montagne chercher les espèces, il lui avait appris à se servir d'une flore) avait même été envoyé à l'inspecteur d'académie. Elle aurait dû se douter Jeannette que sa fille ne resterait pas à Veynes. Toujours poussée par son père qui lui avait inculqué la passion du travail " quand tu vas à l'école, ouvre tes tiroirs et quand tu sors ferme les vite ", Yvette se présenta au concours des Bourses et le réussit. Cela lui

permis d'entrer directement en sixième sans passer le Diplôme. Mais le niveau d'enseignement à cette époque d'Occupation, restait très faible. Un retraité Alsacien, un certain Monsieur Wurtz enseignait l'Allemand. Hervé interdit à sa fille d'apprendre quoi que ce soit, elle s'amusa à recopier les mot en gothique sans rien comprendre. La classe de cinquième fut encore plus catastrophique. L'institutrice de Sciences, une vieille fille en fin de carrière occupait les élèves en leur faisant tanner des peaux de lapins. Pour rester au niveau, les écolières prenaient des cours chez Monsieur Emery, l'instituteur des garçons. Mais il était socialiste, et bien entendu Hervé refusa que sa fille se rende chez lui. Il fallait donc trouver une solution, et c'est Yvette qui la proposa. Elle irait à Gap, elle serait pensionnaire. Oui, elle voulait quitter Veynes et ni les larmes ni les bouderies de sa mère ne la firent changer d'avis. Elle pouvait compter sur le soutien de son père, sa mère céderait.

Yvette arriva donc à Gap en cinquième, dans une classe qui avait déjà étudié l'anglais pendant un an. On la fit redoubler afin de la remettre à niveau. Le soir, elle retrouvait Jacqueline, la fille de l'instituteur avec qui avec elle était partie. Elles logeaient chez une veuve qui avait perdu son mari à la guerre et qui habitait seule dans une grande maison. Le jeudi, Jeannette déboulait, un panier rempli de victuailles, elle craignait que sa fille ne mange pas assez, elle la trouvait pâle. Elle maudissait chacun de ses déplacements et la journée ne commençait pas toujours de manière agréable. Elles achetaient du tissu pour une robe, Jeannette hésitait sur la couleur des boutons, mettant un point d'honneur à ce que sa fille soit toujours à la mode. Yvette se pliait aux désirs de cette mère possessive et matérialiste, du moment qu'elle la laissait travailler...

Une année passa, Yvette s'était bien intégrée à la classe, elle demanda à ses parents de passer en internat.

Chaque samedi elle rentrait à Veynes. Le dimanche elle travaillait, mais si son père insistait elle se joignait à leurs promenades dans la montagne. Ils partaient dans le Dévoluy. Agnelle, Recours, les Sauvasses, le bois rond, ces lieux à force de visites étaient devenus magiques. Promenades rituelles, ils revenaient toujours chargés de quelques cueillettes. Champignons, framboises, myrtilles et des fleurs, bouquets de lavandes pour parfumer le line, poignées de génépi pour la liqueur, brassées de lys martagon à mettre dans un vase sur la table de la salle à manger. Ils ne pouvaient imaginer rentrer de la montagne les mains vides, il y avait toujours dans cette nature prodigue qu'ils connaissaient si bien, quelque chose à ramener. Cela variait avec les saisons et rythmait les années. Ils ramenaient même des lauzes, de belles pierres plates qu'ils trouvaient dans le lit du Buech. Pierre après pierre, ils amassaient et construisaient. Ce travail de fourmi ne les effrayait pas, ils avaient la lenteur et l'opiniâtreté des petites gens.

C'est autour de l'âge de 15 ans qu'Yvette se passionna pour un bout de terre sur la route du col de Lus, Baumugne. Des champs de blés qui descendaient en pente douce jusqu'aux rives du Buech et quelques fermes dont celle de ses grands parents paternels, laissée à l'abandon. La maison longue et sans électricité était fraîche en été. Une source coulait tout près, l'eau passait dans une gouttière de bois pour ensuite se disperser dans les prés. De grandes

marguerites jaunes à cœur noir poussaient en touffe tout autour. Sur le devant, une cour pavée de larges lauzes ramassées dans le Buech offrait une aire saine et bien sèche. A côté du four à pain, un petit muret permettait de prendre le frais dans l'ombre douce des tilleuls, ou bien de s'y asseoir pour casser une poignée d'amandes.

Yvette aimait tant cet endroit que sa grand-mère le lui donna en héritage, l'affaire passa devant notaire, à dix huit ans elle était propriétaire. Hervé aimait aussi Baumugne, où il avait rencontré durant la guerre Jean Giono, émerveillé par la rudesse du site. Hervé ne fut pas impressionné par cet homme aux cheveux blancs que les jeunes venaient voir, plein d'admiration. Hervé n'aimait ni les socialistes, ni les hypocrites. Il ne se rendait pas compte combien parfois son engagement politique et son intransigeance lui emprisonnaient l'horizon.

Jeannette détestait Baumugne, elle s'y sentait oppressée et ne pensait qu'à rentrer à Veynes. Hervé et sa fille partaient souvent seuls à moto, une musette en bandoulière. Hervé se régala de l'omelette aux herbes qu'avait préparé sa femme et de sa tarte aux abricots. De loin il pensait à elle, qui les aimait en leur offrant une nourriture saine et parfumée. Hervé admettait que Jeannette avait un caractère difficile mais devant elle il ne se plaignait jamais.

Ces deux là, le père et la fille, comme ils se ressemblaient ! Grands et larges d'épaules, même visage carré aux lèvres fines, même front obstiné et les cheveux plantés en pointe. Mais plus qu'une similitude physique, ils partageaient l'amour de la nature, pas seulement pour s'y promener car sur ce point Jeannette les rejoignait mais pour la connaître, l'observer. Ils

aimaient savoir le nom des plantes, des animaux, des insectes, des pierres qu'ils rencontraient. Lui collectionnait les pointes de flèches qu'il découvrait dans une grotte au dessus de Beaumugne, elle accumulait les collections d'insectes et de papillons. Hervé lui avait confectionné de longues planches munies d'une gouttière centrale. Quand elle attrapait un papillon avec son filet, elle le tuait en pressant légèrement son thorax, ensuite elle plaçait le corps du papillon dans la gouttière et étalait ses ailes encore souples de chaque côté. Le papillon séchait bien à plat, elle n'avait plus ensuite qu'à le piquer avec les autres dans sa boîte à collection. Pour les insectes, la procédure était plus simple, il suffisait de les emprisonner dans un bocal muni d'un tampon d'alcool, les insectes ne résistaient pas longtemps au poison. Ensuite, il suffisait de les épingler et de remonter leur pattes recroquevillées en éventail autour d'eux. Les plus petits étaient posés sur une languette de papier fort, leur corps étant trop minuscule pour être transpercé. Déterminer le monde des choses naturelles, s'appropriier le réel. Vivre de nature et dans la nature, Yvette montrait une véritable passion pour les Science Naturelles.

Hervé avait pourtant une passion qu'il ne partageait pas avec sa famille, passion qui ne l'abandonna jamais et qu'il pratiqua jusqu'à la fin de sa vie, la chasse.

Dans la cuisine aux volets clos, le réveil rond aux aiguilles fluorescentes indique cinq heures du matin. Les habits d'Hervé sont prêts, soigneusement posés sur le dos d'une chaise dans la cuisin. Pantalon de velours côtelé,

chemise et gilet de laine sans manche. Ses guêtres de cuir tiennent toutes droite sur le carrelage froid.

Il ne faut pas faire de bruit afin de ne pas réveiller Jeannette qui dort dans la chambre toute proche. La gibecière est prête, Hervé avale en vitesse une tasse de café noir.

Il sort dans la rue, l'aube chasse le noir de la nuit, l'air est vif. Il prend le chemin des Jardin, pousse le portail de l'atelier, cherche la clef cachée sous la pierre. Dans l'atelier tout près de l'entrée il trouve sur un vieux porte manteau à quatre crochets son attirail de chasseur. Gabardine de toile claire, fusil enveloppé dans un étui de cuir, cartouchière remplies de douilles vertes. Il en ajoute quelques unes, quelques Numéro huit et trois de dix.

Maintenant il cherche ses chiens. Dans la cabane ils s'agitent et gémissent, ils ont déjà compris. Doucement, doux. Les chiens se dressent contre Hervé, leur queue bat contre ses guêtres en coups saccadés. Ses caresses et sa voix les calme. Ensuite, il les prend sous le ventre et les place dans un caisson de bois, de part et d'autre de la moto. Une idée de son invention. Le moteur démarre au quart de tour, ils ont fière allure tous les trois, Hervé avec son fusil en bandoulière accompagné de ses chiens, leurs longues oreilles flottant au vent. Tapageot jappe de plaisir, il mord l'air à grands coups de mâchoires. Ils prennent la route de Gap toute droite. A leurs côtés chemine la voie de chemin de fer. Peu après le passage à niveau des Savoyons, il oblique sur la gauche. Dans le jour naissant, la montagne du Dévoluy repose, elle ressemble à un sarcophage, les gens l'appellent l'homme couché. , la casquette, le front bombé, l'angle à 180 degré dans lequel se loge l'œil, de profil. Et puis le nez, un peu cassé. L'espace entre le nez et la lèvre supérieure s'étire, anormalement longue. Vient ensuite la bouche, la partie qu'il aime le moins, elle est ouverte et s'effondre car ses mâchoires n'ont

plus de dents, et cet homme couché ne dort pas, il gît. Pour preuve, ses deux bras croisés sur sa poitrine et ses pieds dressés au bout de ses jambes raides. L'homme couché est comme un signe envoyé à celui qui pénètre dans le Dévoluy, enceinte sacrée, on ne franchit pas impunément ses frontières.

Hervé ne s'attarde pas, pour lui l'homme couché signifie l'arrivée dans le territoire de chasse, le gisant est un signe de bienvenue, il le regarde et le salue en silence. La haut, le vent souffle sans discontinuer. Pas un brin de végétation, seulement le vent et la pierre teintée de rouille et dans les crevasses des traînées semblables à du sang noir.

Il passe le pont en fer de la Béoux, la moto roule sur la route encore plate. Il tourne la tête sur le côté et voit la ferme isolée du Coussac. C'est à partir de ce repère que la route commence à monter. Dans le tunnel, il ralentit, les chiens effrayés se mettent à aboyer. Ce tunnel est taillé directement dans la roche, une pierre de calcaire qui se craquelle en gros blocs. Il doit faire attention car souvent des blocs tombent à l'intérieur. A la sortie, Hervé jette un œil sur la rivière qui en cet endroit s'étale dans son lit. Un lit de cailloux blanchis, des milliers de mètres cubes de cailloux roulés de la montagne, c'est comme si elle se vidait, comme si elle s'effondrait pour se glisser dans cet entonnoir naturel bordé de végétation clairsemée. De plus près le gisant semble reposer sur un linceul de sable. Son visage semblait encore plus vieux, raviné, il prend l'aspect d'une momie.

“ C'est quand même une belle route ” se dit Hervé alors qu'il aborde la partie la plus difficile. Taillée dans les flancs des coteaux, ombragée par de nombreux pins et érables elle longe les rives de la rivière. Tout se gâte quand elle coupe un éboulis, rien ne retient le lent éboulement des pierres, l'irréversible érosion de la montagne. Les pierres roulent et s'arrêtent au milieu de la chaussée, Hervé roule très lentement, craignant que le

ronnement du moteur n'entraîne une lâchée de pierres. Ce matin il a de la chance, la route est libre, le cantonnier a dû faire son travail. Hervé raillait toujours ces hommes du bord des routes, “ des incapables ” qu'ils disaient fatigués au point d'avoir besoin de leur pelle pour se reposer. Il aperçoit dans le fond de la vallée le village de la Cluse. Il s'en approche. Le paysage est à couper le souffle, la route démarre en lacets, passe à ras des rochers, frôle la dent du loup, une lame de pierre en équilibre. Des touffes de lavande s'agrippent aux pentes raides. Il fait froid et le jour plus sombre. Il traverse le village, des fermes trapues au toit d'ardoises pentu afin que glisse la neige. Dans les cours des cochons grognent, de la boue jusqu'au ventre. Devant l'école communale datée de 1914, de grands tilleuls roussis semblent s'ennuyer de la présence des enfants. Ce village est humide même en été. En hiver la rivière se fige, des chandelles de glace s'installent sur les rochers, pas un rayon de soleil ne parvient à s'infiltrer jusqu'aux maisons. L'été par contre, le village devient un havre de fraîcheur, Jeannette et Hervé viennent souvent ramasser des escargots. Ils les vendent au boucher. Ah les escargots, ils en mangeaient tout le temps à la Noël.

A la sortie du village, un chemin s'enfile sur la droite, Hervé le prend

Un peu avant un petit pont de pierre, il s'arrête, coupe de moteur. Son visage et ses mains sont glacés. Les chiens jappent et s'étranglent à force de haleter, Hervé les libère, ils giclent des caissons et disparaissent dans la forêt en quelques coups de reins.

Hervé a faim, il s'assoit sur une pierre et sort de sa besace du pain et un morceau de pâté. Il mange vite, lui aussi est impatient d'arpenter la montagne. Tout l'enchantement, l'odeur de mousse et de terre des sous bois, les fleurs, toute la vie qui palpète, du papillon azuré au lièvre qu'il est venu chasser. Courir plutôt car dans son plaisir, la poursuite de l'animal, les

heures passées à sillonner la montagne le va et vient sur les pentes, entre soleil et ombre. De ce côté, la montagne ressemble à un gros dos tout rond, froncé de ravines régulières. La forêt la borde d'une colorette de pins maigres et tordus, ensuite ce ne sont que des pierres et des buissons. Le soleil ne s'est pas encore levé car la montagne du gisant barre le passage, de ce point de vue, on ne le reconnaît plus. Un jour, emporté par la course, Hervé était monté tout près, jusqu'au grand Pignadon. Tout était mort, le bois, la roche. Il avait existé jadis en ce lieu une forêt, quelques souches blanchies tendaient vers lui leurs bras tordus, Hervé avait eu peur, une impression d'être passé du côté des disparus, d'avoir perdu sa vie. On trouvait là des pierres étranges et rares, stratifiées et polies, rondes comme des rotules de squelettes.

La chasse, c'est aussi pour Hervé la communion avec ses chiens. Il écoute leurs aboiements qu'il sait interpréter comme une parole, dans le silence de la montagne. Son fusil ne pèse plus rien, infatigable, au dessus de ses yeux clairs ses sourcils ne forment plus qu'un trait, il guette le moment où le lièvre déboulera du bois. C'est à ce moment là qu'il visera, et s'il le rate, son récit le soir venu n'en sera que plus mouvementé. La mort du lièvre marque la fin de la chasse. Hervé le saisit par les oreilles afin d'en apprécier le poids. Il pense à Jeannette et sourit. Elle sera contente, un beau lièvre comme celui ci fera un bon civet. Sur le chemin du retour il n'oublie pas de lui cueillir un bouquet, des astragales en étoiles mêlées à quelques grands tiges d'Epilobes. Depuis la guerre, les lièvres pullulaient. Parfois les chiens ne revenaient pas, lancés dans la montagne, ils n'entendaient pas les appels de leur maître. Et comme Hervé rentrait toujours pour le déjeuner, il repartait l'après midi pour les chercher. Il les retrouvait à chaque fois et parfois même il en ramassait un

autre égaré sur la route. Avec Jeannette ils faisaient le tour des maisons, jusqu'à ce qu'ils retrouvent le propriétaire.

Certaines de ses aventures restèrent mémorables mais je n'en ai aujourd'hui plus aucun souvenir, je crois qu'il les racontait bien, en tous cas elles ne variaient pas, elles étaient comme un conte, immuables, elles sont à présent retombées dans la nuit des temps. Ses récits nous faisaient sourire et Jeannette quittait la pièce en soupirant, celle là elle la connaissait par cœur. Mais Hervé courrait dans la montagne, et le lièvre bondissait, malin il se jouait des chiens et du chasseur. Hervé était émerveillé par l'intelligence de l'animal qui l'obligeait lui aussi à humer, écouter, scruter, tous se sens en alerte. Quand le coup partait, raté ! l'histoire rebondissait, lui se mettait à parler avec les bras, à nous prendre à parti. Ceux d'entre nous qui avaient eu le courage de rester jusqu'au bout ressortaient harassés et la chemise trempée, les brodequins blancs de poussière. Mais dans la musette il y avait, la boule souple et encore chaude d'un beau lièvre aux yeux d'or.

En dépit de son travail, son attachement à sa famille, son amour pour la montagne, Hervé plaçait toujours en avant son engagement politique. Moteur existentiel, transcendance d'un vide spirituel, il y puisait rage et énergie, lui dont la devise était de ne jamais se laisser abattre. Il semblait en effet capable de soulever les montagnes de son petit univers veynois. Un jour l'idée lui vint de planter des plans de framboisiers dans la propriété du Beal, Jeannette en ferait certainement d'excellentes confitures. Son beau-père l'en avait dissuadé, le terrain affirmait-il était trop pauvre et caillouteux, les framboisiers ne prendraient pas. Hervé s'était renseigné, pendant des mois il

avait mêlé à la terre de la poudre d'os séchés pour la rendre fertile. Il récupérait lui même les os chez le boucher et les faisait sécher sur une bâche à l'atelier. Une fois plantés, les framboisiers furent laissés à eux même. A l'abri d'un mur de pierres sèches, ils donnèrent pendant des années de belles framboises cramoisies que s'empressaient de sucer les abeilles gourmandes. Finalement, Hervé avait eu raison d'insister.

En mai 1943 arriva à Veynes un petit bout de femme, Madeleine. Avec son père, un industriel marseillais, elle était venue se réfugier à Veynes, ils étaient tous les deux très engagés dans le parti communiste. Madeleine travaillait pour son père, elle n'hésitait pas entre deux courriers administratifs à taper sur carbone des tracts pour le parti. Son engagement était tel que ses camarades de sa cellule avaient fini par la surnommer " la StalINETTE "

Le père avait fondé à Veynes une usine de textile, la Synthésia. Hervé avait travaillé pour lui dès le début et ils avaient vite compris qu'ils étaient " sur la même longueur d'onde ". C'est à la Synthésia qu'Hervé avait fait la connaissance de Madeleine, ils avaient parlé des activités du parti et s'étaient aperçus qu'ils se trouvaient à fond et totalement en accord d'idées, bien que n'appartenant pas à la même cellule.

Hervé travaillait à l'usine et après ils discutaient. Il aimait son intelligence vive, elle admirait son savoir et sa droiture. Durant quarante trois ans d'amitié ils ne se tutoyèrent jamais ni ne s'appelèrent par leurs prénoms. Elle le trouvait beau garçon et elle ne lui était pas indifférente, mais elle était déjà mariée. Avec Roger, fidèle copain d'Hervé, médecin et anarchiste.

Un souci commun les habitait, à Veynes il n'y avait pas de livres, à part quelques misérables volumes qui prenaient la fumée sur une étagère au café des voyageurs.

Un jour Madeleine dit à Hervé : " il faudrait que l'on fonde une bibliothèque Monsieur Brochier, vous qui aimez tant lire ! " Car ils parlaient aussi beaucoup de ses lectures. Hervé approuva, ils cherchèrent des alliés. Ils contactèrent une institutrice en retraite, connue pour sa laïcité et un instituteur lui aussi de confiance, ils n'étaient pas communistes mais de gauche et surtout pas de la SFIO, car à tous les deux les socialistes leur donnaient des boutons. Madeleine qui avait vécu à Marseille la non intervention de Léon bloom pendant la guerre d'Espagne, accusait le gouvernement de n'avoir rien fait pour aider la République Espagnole. Oui, disait-elle révoltée, la grande faute du gouvernement avait été de permettre à Hitler de mettre le pied dans l'étrier en lui laissant l'Espagne. Allemands et les Italiens s'y battaient tandis que nous Français et Anglais, les démocrates, nous regardions mourir le peuple espagnol. Et malgré la présence de petites brigades internationales sur place qui se battaient comme elles pouvaient, la République avait été assassinée. Alors il ne fallait pas leur parler des socialistes et de la SFIO...

Depuis son plus jeune âge, Hervé adorait lire. Cette passion remontait bien avant son engagement politique. A son retour d'Oyonnax, il s'était abonné aux Cahiers du bolchévisme, mais il possédait déjà de nombreux ouvrages théoriques, Marx, Staline, Lénine et aussi des romans engagés comme ceux d'Henri Barbusse. Il avait lu " Feu " plusieurs fois. En réalité, il lisait tout et sa soif semblait insatiable. Il passait de longs moments dans la librairie de

Jean Grisole, à feuilletter des ouvrages et à discuter avec le libraire. Bien sûr, Hervé ne manquait pas de railler la ferveur catholique quasi bigote de la famille, mais il le respectait pour sa droiture. Les Grisole venaient de Paris, ils avaient quitté la capitale à cause de la santé de Marie, une femme blonde aux yeux clairs qui n'avait pas voulu se séparer de sa sœur, une petite brunette célibataire à voix grave. Tous trois tenaient le magasin, lui maigre et raide dans sa blouse grise, elles toujours douces et avenantes. Dans le village, les mauvaises langues les appelaient grenouilles de bénitier. Ils ne manquaient jamais une messe et leur fils devint plus tard séminariste.

C'est l'institutrice qui trouva le local pour la bibliothèque. Le foyer protestant acceptait de partager avec eux une pièce rue Gambetta. Sur le coup Hervé refusa. Pas question de mettre les pieds chez les curés. Il fallut toute la diplomatie de Madeleine pour le faire changer d'avis, ce ne serait que provisoire, il fallait bien commencer... Le mobilier se composait d'une grande table en chêne et de quatre chaises, l'armoire était prêtée gracieusement par l'Amicale des chemins de fer. Composée de trois battants, la partie centrale était fixe, il fallait l'ôter en la soulevant par le bas, les deux autres côtés s'ouvraient comme des persiennes. A l'intérieur, 18 étagères recouvertes de papier gris accueillaient les livres soigneusement protégés de papier d'emballage. Les livres portaient la lenteur du temps, ils reposaient immuables, dans l'attente d'être pris.

Chaque livre était numéroté à la plume et l'étiquette collée sur la tranche. A l'intérieur de chaque ouvrage, un numéro d'inventaire placé au centre d'un tampon d'encre violette le rendait propriété du foyer. Hervé avait repeint l'armoire en gris et l'ensemble restait austère. La seule touche de couleur

provenait d'une plaque de bois qu'il avait clouée au sommet de la bibliothèque. En rouge sang on pouvait lire "Foyer culturel veynois". Cette plaque à l'allure révolutionnaire semblait narguer les images pieuses qui se trouvaient tout autour de la pièce. Christ en toge blanche, dressé au milieu d'une foule repentie, Christ immergeant de corps morts déchiquetés par la guerre, Christ écrasé sous le poids de sa croix... Hervé prenait soin de ne jamais regarder plus haut que la première étagère, l'image du Christ debout dans la chapelle ruisselante de lumière lui rappelait trop la douloureuse époque où on l'avait contraint à devenir enfant de chœur.

Le jour de l'inauguration, près de quatre cent ouvrages s'offraient aux habitants de Veynes. Beaucoup de femmes et quelques enfants vinrent, plus par curiosité que par intérêt.

Au grand bonheur de ses fondateurs, la bibliothèque fonctionna d'emblée, Hervé et Madeleine se félicitaient et leur enthousiasme déjà grand au départ se décupla au fur et à mesure des nouvelles inscriptions. Ils n'ouvraient pourtant que le samedi après midi car Hervé travaillait à l'atelier et Madeleine devait s'occuper de sa famille. Son mari, possessif et un peu jaloux ne lui laissait qu'une liberté surveillée.

Jeunesse et Sport offrit une petite aide financière, la mairie rien. Pour commencer le fonds de livres, les fondateurs donnèrent dix livres de leur propre bibliothèque. Tous les samedis, ils se retrouvaient. Les cotisations et le prêt payant, une somme modique, leur permettait d'acheter de nouveaux ouvrages. Hervé participait à la sélection. D'après Madeleine, il avait un goût très sûr, l'étendue de ses connaissances l'étonnait d'ailleurs beaucoup. Lui, dès qu'un livre nouveau arrivait, il l'empruntait et le lisait. Il les lisait tous.

Raboliot, la vie d'un simple, Balzac, Stendhal, les livres qui reflétaient le passé ouvrier et paysan, Jules Vallès... Il lisait le soir à la maison, durant les quelques heures de veillée, assis dans un fauteuil de cuir. Son visage grave et concentré laissait passer de temps en temps un sourire, voire un éclat de rire. Il commençait alors à lire le passage à voix haute afin de le partager avec Jeannette, mais elle écoutait à peine, ces lectures l'ennuyaient, elle préférait le journal et mieux encore écouter la radio.

Il connaissait la littérature étrangère, et en particulier celle du continent américain. Madeleine le disait incollable sur l'œuvre de Georges Amado, lui découvrait Faulkner, Dos Passos et Steinbeck.

Ils achetaient les livres au Centre de Diffusion du Livre et de la Presse, une grande centrale d'achat communiste qui concédait une remise de vingt pour cent. L'adhésion à la centrale d'achat donnait droit à une revue interne. Les articles étaient rédigés en caractères minuscules sur un papier de mauvaise qualité mais ils regorgeaient de citations, de renvois à d'autres ouvrages, de photos. C'est ainsi qu'Hervé pu mettre un visage à ceux qui jusqu'à présent ne s'étaient révélés à lui qu'à travers leurs mots. Leurs visages flottaient au début de l'article, sans cou ni corps, comme des ballons de baudruche prêts à s'envoler. Grâce à cette revue, qui parlait aussi d'arts et de musique, Hervé passait de l'autre côté des frontières sans avoir besoin de quitter sa maison.

C'est à cette époque qu'il décida de réaliser sa propre bibliothèque. Ils avaient aménagé dans un logis plus grand, rue Gambetta, l'entrée jouxtait la vitrine de la librairie Grisole, il y avait même dans le couloir une porte secondaire qui permettait d'entrer directement dans le magasin. Jeannette appréciait beaucoup ce vaste appartement dont la cuisine se trouvait dans une tour qui faisait penser à un donjon. La bibliothèque, ils la mettraient dans le salon, elle ne contiendrait que des livres.

Du temps de sa jeunesse Hervé avait acquis deux splendides dictionnaires Larousse universel en cuir sombre presque noir et avec les envois du Club, il commençait à avoir une petite collection. Il était temps de les ranger. A l'atelier, il prit le temps de choisir de belles des planches de chêne, droites et sans nœud. Il s'inspira d'un modèle qu'il avait vu dans la revue et l'adapta. Rien de monumental, la bibliothèque devait rester de petite dimension et fonctionnelle. Afin de protéger les livres de la poussière, elle serait fermée par une porte aux vitres biseautées. Elle s'ouvrirait vers l'avant, pour que d'un seul tour de clef, bras ouverts on se trouve devant la collection entière, elle devait pouvoir se jeter à vous comme un coup de vent sur la mer. Cette bibliothèque était la pièce la plus sophistiquée de la maison, elle portait sur le fronton des sculptures en bas relief qu'Hervé avait fait réaliser à Gap d'après des motifs de catalogue, et qui représentait un livre ouvert sur un parchemin déployé, orné de rameaux d'olivier et des rubans. Une fois la bibliothèque achevée, Hervé demanda à Jeannette de confectionner des rideaux. En effet cette bibliothèque si ouverte, si offerte le dérangeait, car les livres restaient pour Hervé objets intimes. Les vitres furent cachées par deux rideaux roses raidis de fronces et la bibliothèque se transforma en mausolée secret.

Au même moment, Hervé commença pour sa fille une bibliothèque d'enfant. Yvette tient le registre, Hervé choisit les livres, des livres verts de petit format, à couverture toilée édités par Hachette. Les illustrations sont rares, le papier de mauvaise qualité. Il jaunit très vite, l'écriture serrée creuse légèrement les pages. De fines échardes de bois posent de ci de là comme des taches de gras, mais elles ne gênent pas la lecture, au contraire, elles sont comme des pierres le long du chemin, on peut s'arrêter, s'y reposer un instant. Chaque nouvel ouvrage porte un numéro écrit à l'encre violette sur la

première page. Tous sont recouverts d'un papier aussi bleu que les gentianes du Dévoluy. Une demie étiquette colée sur la tranche rappelle le titre et le numéro du livre dans la collection. En l'absence d'Yvette, Hervé pose le livre nouveau sur l'étagère, couvert. Il lui laisse le plaisir de coller l'étiquette et de le classer ensuite avec les autres. Yvette adore s'occuper de sa bibliothèque. Elle classe, range, engrange avec la même méticulosité que celle qu'elle utilise pour réaliser ses collections de papillons. Numéro 1 Margarete Mitchell/Autant en emporte le vent ; Numéro 2 La chartreuse de Parme/Stendhal ; Numéro 5 Geneviève Morel/Mèches blondes et boucles brunes ; Numéro 33 Jules Roy/la vallée heureuse ; numéro 39 Bernardin de Saint Pierre/Paul et Virginie.

La collection arrive jusqu'au numéro 59, ensuite Yvette l'abandonne car le temps a passé. Après le lycée à Gap elle est partie à Grenoble en faculté de Sciences Naturelles. Hébergée chez une tante, on savait au moins où elle était, disait Jeannette en serrant les lèvres et le silence qui s'ensuivait en disait long sur ses pensées. En échange de l'hébergement, elle faisait travailler une petite nièce. Mais la fillette avait bien du mal à se concentrer car la radio restait allumée toute la journée. Travailler, travailler toujours, travailler pour avoir un bon métier, Yvette avait épousé la volonté de son père et elle réussissait brillamment. Ses parents ne s'opposèrent jamais à ses choix, "elle a fait comme elle a voulu", disait Jeannette comme pour excuser son impuissance. Yvette obtint son diplôme d'études supérieures avec mention très bien, soutenant un mémoire sur la fécondation des truites (encore une influence d'Hervé). L'étape suivante serait l'agrégation. A Veynes ses parents étaient dépassés depuis bien longtemps, elle leur avait

offert plus qu'ils ne pouvaient imaginer. Ils pouvaient être fiers. Mais elle avait goûté à la liberté et à l'indépendance.

Veynes avait perdu un de ses enfants.

Quels bons moments ils passaient à la bibliothèque ! Accueillant et affable, Hervé recevait les visiteurs, conseillait. Il avait des auteurs favoris mais Balzac restait son maître incontesté. Celui qui demandait conseil à Monsieur Brochier ne pouvait échapper aux Chouans et encore moins au père Goriot. Hervé en possédait d'ailleurs deux exemplaires dans sa propre bibliothèque. Balzac, infatigable travailleur, créateur d'une œuvre monumentale était devenu pour lui un véritable maître à penser.

J'ai 13 ans et je suis en vacances chez mes grands- parents, je sollicite à mon tour mon grand-père pour un conseil de lecture, abattue par l'ennui de vacances un peu trop longues. Lui, sans un moment d'hésitation m'attire vers la bibliothèque aux rideaux roses et presque religieusement tire de la bibliothèque un exemplaire du Père Goriot.

- Tiens, lis ça, voilà un bon livre

Je me souviens de l'avoir commencé plusieurs étés de suite sans jamais parvenir plus loin que la présentation de la maison Vauquer et de ses pensionnaires. Je me sens coupable de ne pas apprécier ce cadeau, cette promesse de félicité qu'il m'offre avec tant de certitude. Je crains son jugement quand chaque fois je lui avoue mon désintérêt. Décidément, je ne suis pas digne de lui, moi qui aurais tant aimé recevoir un peu de sa considération. Mais nous sommes à Veynes pour nous amuser et prendre des couleurs, certainement pas pour rester enfermés " entre quatre murs " comme

dit Jeannette qui toujours prend notre défense. Alors le père Goriot retourne dans l'armoire silencieuse.

C'est pourtant à Veynes, en été que j'expérimente mes plus fortes émotions de lecture. Adolescente, les habitudes et la rigueur de mon grand-père me révoltent. Je cesse donc de lui demander conseil et fouille en son absence la bibliothèque. L'excitation de la permission bafouée se mêle à celle de plonger dans des lectures interdites d'un monde que je ne connais pas mais que je présente. L'amour, le sexe, je veux savoir. Par chance cet été là, je dors dans le salon, car mon grand-père n'a pas terminé la maison et en particulier le premier étage qui doit accueillir nos chambres. Impatiente, j'attends. J'attends que le long repas du soir se termine avec sa succession de plats et ses desserts multiples, puis la veillée, parties de dominos ou de petits chevaux, lecture pour la dixième fois au moins d'un Sylvain et Sylvette, baisers traditionnels et passage aux toilettes, vous êtes vous lavé les dents ? Seule, enfin. Mon lit se trouve en face de la bibliothèque. Fermée, occulte sous ses rideaux roses. Tourner délicatement la clef, et cette odeur de colle et de carton, ce grand froid silencieux. J'avance une main peu sûre, écarte les ouvrages, penchant la tête pour mieux lire les titres. Je ne peux ouvrir la bibliothèque qu'à demi tant elle se trouve près de mon lit. Enfin je me décide, prends en fin de ligne ce vert amande semé d'étoiles, sa couverture légèrement toilée râpée sous mes doigts, la renarde de Marie Webbs. J'ouvre le livre fébrilement au hasard, à la recherche de mots forts "Et le regard disait des choses étranges, terrifiantes, des choses sans nom qui caressaient, commandaient, suscitaient une nouvelle curiosité..."

Maintenant qu'il fait noir, il est sans doute très tard je n'ai pas de montre, les images m'assaillent, dans la forêt je marche et Reddin surgit, gros, serré aux hanches, hirsute. Je me tourne et me retourne dans mon lit, j'étouffe, toute la

peau de mon corps est à vif, je me gratte, je n'arrête pas de me gratter, la démangeaison remonte de mes pieds jusqu'à mes cheveux. Je me sens si mal, ma chemise de nuit pourtant reste sèche, je transpire sous la peau. Et il revient, la bouche démesurément ouverte, sa barbe et ses cheveux ébouriffés, la poursuite dans la forêt continue et moi je ne suis rien, même pas une image de rêve simplement cette peau déchirée qui me brûle. Je lis le livre en deux soirs et pendant trois nuits ma peau brûle. Genoux repliés afin d'en limiter l'étendue, de la concentrer dans une boule de chair, j'entends mon cœur battre contre les draps. Lui revient chaque nuit, toujours dans la forêt avec ses habits de toile épaisse et son pantalon serré aux hanches. Je n'ose pas regarder son sexe, je sais trop qu'il attend, raide et tendu. Alors telle la renarde je fuis, m'écorche aux branches, tombe à plat dans les feuilles pourries du chemin et la terre entre en moi et les feuilles se collent sur ma bouche, sur mes narines et moi je me débats et toute ma peau à nouveau me démange. Je frotte mes cuisses contre mon sexe car la douleur passe par là, ensuite elle rayonne dans tout le corps et une fois installée je ne sais plus rien maîtriser. Le lendemain je m'observe. Rien, je ne retrouve rien, même pas une griffure, même pas une trace rouge. Je cache le livre sous le matelas et fais mon lit. Ainsi je suis tranquille, ma grand-mère n'y touchera pas et si par hasard elle me demande si j'ai bien tourné le matelas, je lui répondrai oui d'une voix bien assurée.

La bibliothèque du foyer culturel, c'était comme ils disaient leur activité intellectuelle. Lieu de rassemblement et de partage, les livres leur permettaient d'échanger des idées et de se retrouver, loin des commérages du village. Et les commérages allaient bon train. Il suffisait pour cela de sortir

dans la rue le matin et de regarder les femmes enveloppées dans leur tablier noir. Bouche contre bouche, elle commentaient, chuchotaient, opinaient de la tête l'air tragique et surtout ne le répétez pas !

Heureusement qu'il y avait le foyer.

Après la fermeture, Hervé et Madeleine prenaient loisir à discuter. Ils continuaient le combat et préparaient les élections. Hervé attendait le retour de l'ancien maire, devenu entre temps Maire de sa ville d'exil. Il disait à Madeleine :

- Tout changera quand Emile reviendra, car on ne peut rien faire sans lui, ce sera merveilleux ”.

L'objectif était de débarrasser Veynes de ses maires incapables. Le premier, pourtant du parti communiste savait à peine signer son nom, le second s'endormait en plein conseil municipal. Le troisième semblait plus convenable, ancien directeur d'école, on pouvait le considéraient comme un brave homme qui avait une certaine culture mais qui au niveau de la municipalité ne faisait absolument rien.

Depuis douze années ils rongeaient leur frein.

C'est à cette époque qu'Hervé décide de s'attaquer aux lavandes. Avec Jeannette ils commencent à en planter à la Drèche, une vigne qui leur appartient à la sortie de Veynes et puis l'année suivante à Beaumugne, sur la route du col de Lus.

Dimanche, six heures du matin. Hervé pousse la porte du portillon de l'atelier. Là bas dans leur niche les chiens gémissent croyant à une ballade, calme les chiens calme. Hervé se dirige vers le hangar. Sur les planches brutes, la résine suinte, le hangar sent la forêt et la poussière. Il fait sombre

mais Hervé n'a pas besoin de lumière pour s'orienter. Il soulève une bâche de toile et dégage un motoculteur aux roues crantées, remplit le réservoir d'essence, accroche à l'arrière une carriole grise qu'il a fabriqué lui-même à l'aide de roues de motos récupérées. Il caresse du bout des doigts les dizaines de petits pieds de lavande entreposés au fond depuis la veille. Voilà déjà un mois qu'en compagnie de Jeannette il arpente les talus à la recherche de jeunes plans à repiquer. Maintenant tout est prêt, il passe sa musette en bandoulière, démarre le motoculteur à la descente de l'atelier. Il est parti pour la journée. L'air est vif, le ciel sans nuage. Nous sommes le 5 avril 1956, la nature semble encore plongée dans l'hiver. La nuit le thermomètre accroché à la fenêtre de la cuisine ne dépasse pas les cinq degrés. Et pourtant le printemps arrive, on le repère à la couleur des bourgeons qui se teintent en roux et à l'herbe qui se redresse dans les champs. Depuis l'année dernière, l'essence de lavande se vend bien, c'est pourquoi Hervé a décidé d'en planter. A Beaumugne, village natal du père de Jeannette ils possèdent une maison et plusieurs champs, la lavande y pousse naturellement. Le terrain, aride en été mais bien exposé en hiver malgré le gel permet des cultures faciles. Et puis par chance, l'alambic se trouve au village suivant. Après la coupe, il suffira d'empiler les ballots de lavandes sur un charreton et de descendre tranquillement jusqu'à Saint Julien. Les gens du village disent que l'alambic posé sur les rives du Buech embaume tout le fond de la vallée.

Vingt kilomètres aux commandes d'un motoculteur n'effraient pas Hervé. L'engin est pourtant terriblement bruyant et peu rapide. Lui se sent toutefois soulagé quand il traverse La Faurie, il sait qu'alors il ne lui reste plus que trois grandes lignes droites le long du Buech, il en profite pour repérer les trous dans le lit de la rivière, il reviendra y tremper sa ligne dès l'ouverture de la pêche. Il ne sent plus ses mains, ses yeux pleurent. Malgré le passe

montagne et deux tours d'écharpe de laine, l'air froid lui transperce la peau. Il dépasse le hameau de La Rochette avec ses pauvres maisons blotties sous une arrête de calcaire, sursaute sur le passage à niveau, puis entame la dernière ligne droite, tendue comme une règle de fer. A mi chemin, il oblique sur la droite, passe un vieux pont de bois aux traverses disjointes, s'engage dans un mauvais chemin de cailloux. Il avance très lentement, les champs sommeillent, avachis par le passage de la neige. Les pierres craquent.

Le voici près de la maison, le moteur est brûlant. Il a faim, mange un morceau, vite. De l'appentis, il sort une vieille charrue et l'accroche au motoculteur. Les dalles sous son passage se soulèvent, certaine rendent un son mat, comme si le sol en dessous était creux. Au-delà des tilleuls dont les branches maigres semblent fouetter le ciel il rejoint le champ. Plante sa charrue et commence à tracer un sillon, peu profond et bien droit. A midi, le champ entier est labouré.

Les mains sur les hanches, Hervé regarde le soleil en plissant le nez. Le silence est total, déchiré soudain par un long sifflement de buse. La nature boit le soleil, les boules de buis ressemblent à des piles de verdure, les pins sylvestres dansent sur l'épine dorsale des moraines. Tout paraît calme et pourtant il sent qu'une sève invisible parcourt la montagne, qu'elle va bientôt s'abandonner à l'explosion des feuilles. Il retourne à la carriole. Sous leur bâche humide, les petits plans de lavande lui renvoient au visage une bouffée de senteur amère. Tous les soixante centimètres, il dépose un plan, puis un fois le sillon rempli, il rabat la terre et la tasse du dos de son piochon. Il se relève de temps en temps pour se masser les reins mais il ne s'arrête pas avant d'avoir tout planté. Ensuite, il ramasse ses outils et s'assoit sur le muret, sous les tilleuls, en face du champ. De la poche de son pantalon, il tire

un carnet plat, offert par le Club français du livre. Du bout de son crayon à la mine mal taillée il écrit :

Dimanche 5 avril 1956

Planté, 15 rangées de 33 plans de lavandes, dans champ face la maison Beaumugne

$15 \times 33 = 495$ plans

Le dimanche suivant, il y retourne. Sur son carnet il note à la suite :

Planté 6 rangées de 34 plants dans champ face la maison Beaumugne

$6 \times 34 = 204$ plans

Soit pour le mois d'avril 699 plants.

Puis il ajoute, lui que l'ampleur et la difficulté jamais n'effraient, d'une écriture pointue, penchée vers la droite : " ce qui n'est pas si mal ".

Au mois d'août ils commencent la récolte, Yvette est en vacances, elle leur donne un coup de main. Ils coupent la lavande à la faucille et la laissent en tas au bord des rangées pendant un jour. Ensuite, ils la tassent dans de grandes toiles grises, les bourras. D'un coup de rein, ils hissent les ballots sur le charreton puis de calent à leur tour entre les bourras. Les jambes ballantes, griffés, piqués par les abeilles, ils ne sentent rien, enivrés par la lavande. Ils descendent jusqu'à Saint Julien. Le distillateur leur donne rendez-vous dans trois jours. Ils doivent revenir avec des bombonnes. L'essence de lavande est limpide, elle a la couleur du miel.

Puis vint le temps des élections municipales. En cette année 1960, Emile et Madeleine furent élus. Madeleine n'arrivait pas à croire à son succès, elle était femme, communiste, étrangère au pays et finalement celle qui ne pensait récolter que le ridicule d'une poignée de voix familiales et amies est élue avec 1200 voix ! En comptant les voix d'Emile, qui lui en avait obtenu 1250, ils n'avaient toutefois pas la majorité. C'est un socialiste qui dirigea alors la mairie, un homme à leurs dires qui ne se différenciat pas des autres et faisait preuve "d'une léthargie remarquable". Alors le combat recommença et l'espoir grandit encore quand Emile fut élu Conseiller Général du canton, le premier du conseiller communiste du département ! Chaque fois qu'il venait en mairie, il demandait au maire :

- Vous pouvez me dire ce que vous souhaitez, je le défendrais !

Mais le maire répondait :

- On a rien à présenter".

Eux ils bouillaient d'impatience, des projets ils en avaient plein la tête et les mains, ils voulaient extirper Veynes de sa léthargie.

Enfin, un beau dimanche de mars 1965, alors que la bise posait sur Veynes et toutes les Hautes Alpes un ciel bleu implacable, la liste communiste passa. La liste entière sauf un siège qui fut attribué à la droite, mais son représentant très vite se mit à travailler avec la municipalité communiste.

Hervé fut nommé adjoint aux travaux, Madeleine première adjointe au maire. Comme ils l'avaient promis, ils commencèrent aussitôt les changements. Toute leur énergie refoulée pouvait enfin se concrétiser. Militants, ils devenaient bâtisseurs d'une ville, leur ville, leur vie. Ils commencèrent par refaire les routes du canton et desservir tous les petits hameaux. Ensuite ils lancèrent le projet du collège, le logement foyer pour les personnes âgées, la

salle des fêtes, l'agrandissement de la maternelle, la station d'épuration, la construction d'HLM, la maison des jeunes, le pont sur la rivière Glaisette pour éviter de remonter dans Veynes et de redescendre pour continuer le chemin le long de la digue.

Et aussi la mairie ! Cet ancien château tombait en ruine. C'était un bâtiment déjà réservé à la municipalité du moins au niveau du rez-de-chaussée car des locataires occupaient les autres étages. Les pièces étaient garnies de planchers de bois blanc, d'un petit poêle à boulets, d'un mobilier vétuste. Madeleine s'était adressée à Emile :

- Emile, il faut rénover ce château, c'est trop dommage, le bâtiment est beau

- C'est trop vieux, il vaudrait mieux installer un préfabriqué sur la place de la Mairie

- Non ! Je ne travaillerai pas dans un bâtiment préfabriqué, il faut que vous me laissiez restaurer ce château, sinon je démissionne tout de suite

- Bon, écoute, je te donne 20 millions, et tu te débrouille avec ça. Tout ce qui dépassera sera à ton crédit.

Madeleine accepta la proposition, ce dont elle était sûre, c'est qu'elle aurait l'aide d'Hervé pour relever le défi. Elle fit appel à un architecte suisse, un garçon doué qu'elle appréciait pour ses idées avant-gardistes. Quand il vit l'état du bâtiment, son jugement fut formel, il fallait tout refaire... mais à l'économie à mort répliqua Madeleine qui surveillait la moindre dépense engagée. Ils auraient pu faire modeste mais ils voulaient du beau aussi déployèrent-ils ingéniosité et débrouillardise. Pour les luminaires, l'état du budget ne permettait pas d'envisager autre chose qu'une lampe derrière une tuile, mais Madeleine visait plus haut. Dans une revue d'art, elle avait trouvé

des photos de luminaires anciens, les branches de mêlaient et se croisaient pour finalement s'ouvrir en formes de corolles renversées. L'effet était splendide. Elle porta les photos à un ferronnier de Veynes.

- Vous pouvez copier ça ?

- On va essayer, avait répondu Monsieur Guillaume en se grattant le front. Et voilà, alors que les luminaires étaient vendus 3000 francs à Paris, la mairie de Veynes en avait des copies pour 300 francs...

Quant aux planchers, ce fut évidemment Hervé qui les réalisa, et pour une somme elle aussi négociée au plus juste. Malheureusement pour lui, les parquets avaient été dessinés par l'architecte. Pour le bureau du maire il avait imaginé une rosace qui épousait la forme ronde de la pièce installée dans la tour du château. Un travail superbe mais pour Hervé un casse tête désespérant. Il ne comprenait pas pourquoi l'architecte s'ingéniait à inventer des formes aussi compliquées. Les deux hommes n'avaient pas la même approche, l'esthétique du créateur se heurtait à la rigueur de l'artisan. Hervé pestait contre ces formes inhabituelles qui l'obligeaient à sortir du connu, à innover, voire à transgresser certaines règles. Plus d'une fois il s'emporta, mais il n'abandonna pas, au contraire il travailla avec encore plus d'acharnement. Le soir il se plaignait à Jeannette qui l'écoutait les bras croisés sur son tablier. Enfin, la rosace fut achevée. Hervé également refait tous les parquets, les encadrements de fenêtres et les huisseries. La façade extérieure fut recrépie, le toit refait et le tout ne dépassa pas 20 millions, quel exploit !

Six années passèrent à la vitesse de l'éclair. Au mois de mars 1971 au moment des élections municipales, les socialistes entrèrent dans la liste de l'union de la gauche. Hervé hésita à se représenter puis finalement y

renonça. Hervé venait d'avoir soixante cinq ans, ses cheveux toujours coupés à la brosse avaient blanchi mais sa vitalité était restée intacte. Dans quelques mois il prendrait sa retraite.

Le climat avait changé à la mairie. Au cours de la dernière année de son mandat, Hervé se sentait de plus en plus critiqué. Il était très rigoureux avec les employés municipaux. Il ne supportait pas de les voir inactifs ou finir plus tôt afin d'aller boire un coup au café. Il leur faisait même parfois une chasse effrénée, il houspillait même le garde champêtre. Lui qui portait une telle estime au travail ne comprenait pas pourquoi les autres pensent et agissent différemment. Et les autres de se plaindre auprès du Maire :

- Ah ! Mais Monsieur Brochier, il est toujours derrière nous, qu'est-ce que c'est que ces façons, on en peut plus ! Un jour le garde champêtre s'était même emporté :

- Monsieur Brochier, c'est pas avec moi que vous aurez le blanc du poireau...

Hervé se souvient très bien de cette fin de matinée de juin 70. Il était monté à la mairie et s'en était ouvert à Emile Meurier, son camarade de confiance. Et alors là il y avait eu une petite fêlure dans leur amitié et une première déception pour Hervé de s'apercevoir que le Maire, son vieux compagnon, ne le soutenait plus devant son équipe. La seconde fêlure, beaucoup plus grave se passa un peu plus tard quand Hervé découvrit que pour la construction de sa maison, Meurier ne lui avait pas confié la réalisation des menuiseries. Hervé avait été profondément affecté, ce chantier aurait sans doute été le dernier de sa carrière. Les menuiseries industrielles commençaient à gagner les marchés, les gens commandaient des fenêtres prêtes à l'emploi. Lui avait de moins en moins de travail, hormis les cercueils

dont il était devenu malgré lui, le fabriquant spécifique. Hervé se confia à Madeleine :

- Ce n'est pas ce que j'aurais gagné, lui dit-il, car il lui aurait travaillé à prix coûtant mais au nom de leur amitié, de leur engagement politique, de l'affection même qu'ils se portaient ! Cette affaire lui resta sur le cœur pendant des années.

Et puis il y avait Jeannette. Quand elle était contrariée, elle pouvait boudier pendant des jours sans lui adresser la parole. Elle désapprouvait ses activités politiques, depuis le début, le rendant coupable de toutes leurs souffrances. Lui savait qu'il allait devoir encore affronter sa colère pour la convaincre d'accepter son nouveau projet, une maison, leur maison, sur le terrain du Beal à deux kilomètres de Veynes. Pendant toute leur vie, ils avaient été locataires. Était-il déraisonnable à leur âge de songer à devenir propriétaire et de ne plus rien devoir à personne ? Ils vendraient l'atelier et les machines et aussi les vignes de la Dèche, ils n'auraient pas besoin d'emprunter et ils seraient chez eux, au calme. Lui, à deux enjambées de l'Isle de son beau-père où il pourrait à loisir promener son chien et chasser les écureuils... Un projet idéal mais dont Jeannette ne voulait pas entendre parler. Elle se fâchait, pleurait. Quitter "son Veynes" comme elle disait, renoncer à ses habitudes, sa famille, perdre la sécurité du village ressemblait à un exil. Elle qui pouvait sortir plusieurs fois par matinée pour chercher un morceau de beurre ou un demi-litre de lait se voyait mourir de solitude dans cette maison. Mais que pouvait-il lui proposer d'autre ? Ils avaient le terrain, des biens à vendre, la volonté et le courage d'Hervé. Finalement Jeannette céda, s'en remettant à la fatalité. Elle céda mais dans le fond son désaccord resta entier

et sa rancœur intacte. A la moindre occasion tout ressortait et ses plaintes poursuivaient Hervé jusqu'au fond du jardin.

Vis à vis de sa femme Hervé était faible, lui dont le caractère entier et fort semblait pouvoir résister à tout, devant elle il fondait et devenait fragile comme un enfant. Il était très attaché à sa femme. Il ne la trompa jamais, cela eut été trahison pour cet homme entier qui s'était forgé pour lui-même une ligne de conduite sans concession. Jeannette le brima beaucoup mais lui n'osa rien entreprendre pour la faire changer. Le couple ne se parlait pas et l'on devinait vite les grandes zones taboues qu'il était interdit d'aborder, la guerre, la politique, l'amour, les sentiments. Ce qui les réunissait était la vie, cette vie qu'ils partageaient et qu'ils avaient serti d'habitudes même dans leurs ballades en montagne. Il aimait sa cuisine généreuse et copieuse, sa beauté, ses cheveux qui refusaient de blanchir. Elle aimait sa droiture, son intégrité. Il n'aimait pas se mettre en colère, trouvait toujours un prétexte pour l'excuser, attendait que l'orage passe pour revenir au chaud dans la maison. Mais il ne chantait plus et jamais je ne l'ai vu danser. Toute sa gaieté et son insouciance m'ont échappé. Quand il était encore en activité à l'atelier, j'ai le souvenir d'un homme actif qu'il ne fallait pas déranger. La retraite ne le changea pas, il resta exigeant et renfermé. Il ne racontait pas son passé.

A l'inverse, Jeannette notre grand-mère est une reine. Elle sait à merveille épouser et comprendre nos envies. Elle ne dit jamais non, prenant systématiquement notre défense. Mieux, elle participe à tous nos jeux, même les plus excentriques. Elle joue aux cartes, elle sait ménager de magnifiques surprises comme cette robe de fée en satin bleu azur parsemée d'étoiles

dorées. Lui ne semble pas avoir accès à cet imaginaire, mais merveille, il lui obéit. C'est un maître dans l'art de construire une balançoire, une cabane de roseaux, une paire d'échasses.

Ensemble, ils forment un couple de contraires, le moelleux et le dur, la sève et l'écorce, le tendre (elle est ronde) et le sec (il est maigre comme un sarment). Chez mes grands-parents je me sens forte parce qu'ils représentent les forces de l'univers.

Hervé abandonna la mairie, mais il continua ses activités à la bibliothèque. Depuis longtemps ils avaient quitté la pièce du foyer protestant pour aménager dans un local plus grand, à l'autre bout de Veynes, au 42 la rue Jean Jaures. La pièce, une ancienne écurie au plafond voûté était sombre et difficile à chauffer en hiver. Hervé venait allumer le poêle tôt le samedi matin. Du temps où il travaillait à l'Atelier, il fournissait le bois. La mère Didier l'épicière le saluait quand il passait, une cagette ronde portée en bandoulière par-dessus ses épaules osseuses. A la bibliothèque les livres étaient rangés dans de grandes armoires grillagées. En arrivant, on ne voyait qu'un flou métallique, il fallait s'approcher, accommoder sa vue afin de les reconnaître, en rangs serrés dans leur couverture couleur de boue séchée. Le loyer était élevé et la mairie ne donnait aucune subvention. Le maire d'ailleurs n'était pas inscrit, il s'en remettait entièrement au savoir-faire engagé de Madeleine et Hervé. Il savait qu'ils passaient par la centrale communiste de Diffusion du Livre et de la Presse à Paris pour effectuer leurs commandes. Hervé lui avait un jour prêté un numéro de la revue qu'ils éditaient, on y voyait Picasso torse nu, bras croisés sur sa poitrine blanche, un œillet rouge glissé au-dessus de l'oreille. Emile avait feuilleté le magazine sans y porter intérêt, la première page sur fond bleu ciel invitait les amis de

la revue à profiter des congés payés pour vagabonder dans des lectures illustrées. Depuis longtemps, Emile avait cessé de lire des romans, ses obligations municipales et politiques l'empêchaient de se laisser aller à ce qu'il qualifiait un peu trop rapidement de " distraction ".

Madeleine retrouvait Hervé chaque samedi à la bibliothèque. Elle qui était resté au conseil municipal

lui donnait chaque semaine des nouvelles de la mairie. Grâce à son intervention, la bibliothèque déménagea

dans un local municipal, la maison Court place de la République. On y accédait en gravissant un bel escalier

de pierre, la bibliothèque se trouvait immédiatement à droite en entrant. C'était une grande pièce

circulaire, au parquet couleur acajou ceinturée d'étagères. Une petite table recouverte de toile cirée

écossaise servait de bureau de retour et d'enregistrement des livres. Une couverture transparente recouvrait

à présent les 2000 livres de la collection qui s'offraient en libre accès, à porté de main.

Quand ils se retrouvaient seuls après la fermeture ils discutaient politique et leurs propos exprimaient de plus en plus souvent la déception. Hervé restait cependant convaincu que le modèle soviétique demeurait le plus grand défenseur du prolétariat. Madeleine semblait plus critique et amère.

L'annonce faite par le parti communiste français de l'abandon de la dictature du prolétariat fit un coup terrible à Hervé, d'après lui l'union de la gauche n'était qu'un piège pour mieux éliminer le grand frère soviétique. A partir de

cette époque, Hervé devint encore plus amer et déçu. Il assistait à la désagrégation progressive du parti, le grand représentant de la lutte révolutionnaire. Il se sentait une fois encore abandonné. Orphelin de père à neuf ans, sa grande famille révolutionnaire le lâchait à présent. Pendant des années, il avait refusé de croire aux atrocités des goulags et aux terribles témoignages d'un Soljenitsyne, il se raccrochait aux merveilleux articles du mensuel France URSS qu'ils échangeaient et commentaient avec Madeleine dans les années cinquante et qui présentait l'Union Soviétique idyllique à laquelle ils voulaient croire. Il avait aussi refusé de voir dans le suicide de Maïakovsky un acte de désespoir politique, préférant croire la version de la déception amoureuse.

Et puis, au fil des années, il avait fini par accepter la réalité. Madeleine cherchait une porte de sortie du côté du maoïsme, lui restait fidèle au modèle soviétique. L'un et l'autre reconnaissaient que l'idée et l'action ne pouvaient pas marcher longtemps ensemble. Et pourtant ils étaient passés si près de la réussite, après la guerre et jusqu'en 1970, tout aurait pu changer. Ils se raccrochaient à la réussite de la RDA qui en plein cœur de l'Europe avait réussi sa mutation. Le pays de Lénine avait donné aux habitants ruinés par le fascisme des tracteurs et du blé, un parti, un humanisme, un sens historique. Petite sœur de la grande Union Soviétique, la RDA brillait sous son aura outrageusement gonflée.

Hervé n'était pas un voyageur. On aurait pu penser qu'une fois à la retraite, il prendrait le temps et la curiosité de parcourir ces pays socialistes afin d'en avoir peut être une vision plus réaliste. Mais il était un irrémédiable sédentaire et refusa toute sa vie de voyager. Il refusait tout ce qui menaçait ses habitudes.

Il avait passé son permis de conduire à cinquante deux ans et il fut toujours un piètre conducteur. Mieux valait en effet qu'il ne sorte pas de son périmètre habituel. Sa plus longue course consista à se rendre chez sa fille à Vizille, à une centaine de kilomètres de Veynes. Son manque d'habileté et la nouveauté de la situation obligèrent son gendre à venir le chercher à l'entrée de la ville, car lui attendait au bord de la route, totalement désorienté. Par la suite sa fille déménagea à Grenoble, il ne se déplaça alors plus qu'en train. Cette angoissante crainte de quitter le pays, se retrouvait bien entendu chez Jeannette qui n'encouragea pas Hervé à montrer un peu plus de hardiesse. Aussi, nous petits enfants, rompus aux voyages familiaux à travers l'Europe nous moquions-nous de leur immobilisme frileux. Je me souvins combien, sur ce sujet les rôles pouvaient s'inverser entre mon grand-père et moi. Avec mes voyages, le premier au Maroc à l'âge de dix sept ans, puis ensuite les Etats Unis d'Est en Ouest, l'Afrique noire, en solitaire pendant quatre mois... oui les rôles s'inversaient et mon grand père, qui avait les idées si arrêtées enfin m'écoutait. Il me questionnait. Je découvrais un homme pour qui l'autre côté de la Méditerranée représentait un monde inaccessible, un homme qui n'avait jamais quitté terre. Je lui racontais mes aventures et lui questionnait encore, curieux soudain, mais ce monde trop différent du sien ne lui parlait pas. Je craignais alors l'un de ces fatals " mais qu'est ce que tu es allée faire là bas " qui m'auraient aussitôt fâchée, moi qui me sentais légère comme un papillon et prête à découvrir la terre entière. Plus tard, j'ai mieux résisté à ses remarques nihilistes, il fallait bien qu'il exprime lui aussi son dépaysement, son impuissance à se raccrocher au monde d'aujourd'hui, lui qui n'avait jamais les pieds dans un avion et n'avait pratiqué du monde moderne que le téléphone et la télévision.

Troisième partie

Une vie tranquille

Janvier 1980

Six heures du matin, le ciel est encore noir. Depuis un moment déjà, Hervé se tourne et retourne dans son petit lit aménagé dans le bureau, surnommé la petite pièce, où se trouvent la bibliothèque et le téléphone. Depuis plusieurs années, Jeannette et lui font chambre à part. Non pas à cause des ronflements car ils ronflent généreusement tous les deux, mais parce que leurs habitudes de vie ont changé. Hervé se lève très tôt le matin et le soir il lit dans son lit, parfois très tard. Jeannette elle s'endort tôt, à 22 heures elle est au lit. Elle ne lit pas une ligne, la tête à peine posée sur l'oreiller elle sombre dans un sommeil lourd.

A présent, il allume la lampe de chevet. Sur sa table de nuit, des livres, de plus en plus volumineux. Le soir quand il se couche, il cale un coussin derrière son dos, en place un second sur son ventre. Le livre repose ainsi comme sur un lutrin. Il ajoute en riant " c'est plus facile pour lire ". Moi je pense, avec un gros livre, une plus longue évasion.

Maintenant il se décide. Bascule les deux jambes en même temps hors du lit, enfille ses grosses pantoufles posées l'une à côté de l'autre. Il les a préparées la veille, pas d'effort à faire, elles sont déjà dans le bon sens. Il prend garde à ne pas faire de bruit, se glisse dans le couloir, pousse la porte de la cuisine qui n'est pas fermée, simplement tirée. Tâtonne pour trouver l'interrupteur, coincé entre l'encadrement de porte et le buffet. Allume la lumière.

Commence alors un parcours parfaitement réglé. Il prend la cafetière remplie de café préparé la veille, verse le volume d'une tasse dans la casserole déjà posée sur la plaque électrique. Le bouton clique sur la position 3. Une tasse et une petite cuillère attendent, déposées également la veille sur la toile cirée bleue. Au fond de la tasse de porcelaine usée, un sucre et demi.

Pendant que le café chauffe, Hervé commence à s'habiller. Tout est prêt et dans l'ordre sur la chaise à côté du frigo. Caleçon, chaussettes, pantalon de velours, chemise, pull, vieux cache-nez, casquette à oreilles fourrées, bottes. Le café chauffe plus vite qu'il ne s'habille. Il le verse dans sa tasse et le laisse refroidir, il n'aime pas le boire brûlant. Il s'assoit pour s'habiller, saisit son pied, enfille une chaussette puis l'autre.

Il boit son café debout et d'un coup. Avant de sortir, il rajoute par-dessus l'épaisseur du pull un gilet matelassé sans manche. Ainsi vêtu, il peut affronter le froid même sans veste.

Il prend garde à ne pas réveiller Jeannette quand il se trouve dans le hall près de porte d'entrée. Il tourne délicatement la clef, dégage les volets qui la protègent, se glisse dans une toute petite véranda. Encore une porte ! Enfin le voici dehors.

Des étoiles scintillent, le ciel devient laiteux. Un reste de neige crisse sous ses bottes. Il file droit vers la cabane, tourne la clef restée dans la serrure, ouvre la double porte. A l'intérieur pas de lumière, peu importe, il connaît le lieu par cœur, attrape sur sa droite sa vieille gabardine, puis son fusil et sa cartouchière qu'il boucle autour de sa taille. Ses doigts sont encore chauds de la douceur de la cuisine, il enfille une paire de gants de laine. Le fusil en bandoulière, il ressort de la cabane. Le matin lui appartient, son terrain de chasse n'est qu'à quelques enjambées.

Le jour se lève. Il jette un regard sur le pré gelé, traverse un petit bois de jeunes chênes encore vêtus de leur feuillage d'hiver, franchit le canal. Il dépasse la propriété de son copain Dédé, longe la voie ferrée. Encore quelques centaines de mètres et il aperçoit son affût. Il s'installe là, fusil chargé, immobile dans le froid.

Chaque matin et pendant des années, Hervé effectue ce rituel avant de partir à la chasse aux grives. Son affût possède trois fenêtres qu'il maintient entrouvertes à l'aide d'une latte. Pour ne rien laisser échapper, il entrebâille la porte d'entrée de manière à pouvoir y glisser à l'occasion son fusil. Son affût est construit comme une cabane, une armature de bois, des cartons pour les murs et du plastique de récupération pour l'isoler. A l'intérieur le froid est mordant, guetter les volatiles lui fait oublier l'hiver, il ne sent pas le froid qui lui mord les joues. Il a placé l'affût au centre d'un verger, les pommes pourries attirent les oiseux. La voie ferrée toute proche est également un atout, un passage de train peut rabattre un vol entier de grives dans le pré. Mais les grives sont capricieuses, oiseaux migrants, elles peuvent mettre des semaines avant d'arriver. Et l'hiver pour Hervé tient à cela à l'arrivée des grives, une longue attente dans un affût glacé au milieu d'un pré gelé. Alors, quand vraiment elles tardent à se montrer, Hervé tue un merle, parfois même un écureuil.

Aussitôt Hervé sorti, Jeannette se lève. Elle a bien sûr tout entendu des allées et venues de son mari mais complice de ses habitudes, elle attend qu'il soit sorti pour à son tour pousser la porte de la cuisine. Enveloppée d'une grande robe de chambre bleue, son premier geste est d'ouvrir les volets. Avant de déjeuner, elle ravive son poêle, jette sur les braises de la nuit une poignée de

pommes de pin, puis quelques bûches. Quand le feu aura bien pris, elle versera un demi seau de boulets de charbon, elle sera tranquille un moment. A présent elle déjeune. Dans un bol rempli de café au lait elle casse deux biscottes, avec sa cuillère elle enfonce les morceaux afin qu'ils s'imbibent bien. De temps en temps un peu de crème s'accroche, Jeannette la cueille avec gourmandises, elle adore la crème. Maintenant elle pense à son repas de midi, son principal souci de la journée. Dans sa tête elle élabore la liste de ses commissions. Elle descendra à Veynes en bicyclette un peu plus tard, quand le soleil aura fait fondre la gelée.

A Huit heures sonnantes, Hervé rentre à la maison. Se déchausse et laisse ses bottes dehors, pose un baiser glacé sur la joue de sa femme. Tout est prêt pour son petit déjeuner. Pain, fromage, côte de porc cuite. Il s'attable avec appétit, ses doigts engourdis ont du mal à couper le pain. Il s'attaque à la viande, il mange vite, ses oreilles sursautent. Le lait lui paraît tiède. De temps en temps, Jeannette remplace la viande par un œuf au plat qu'il mange avec des languettes de pain.

Le petit déjeuner de mon grand-père est un des souvenirs préférés de mon enfance. J'aime arriver dans la cuisine et découvrir son dos maigre penché sur son assiette, ses grandes mains rugueuses en train de touiller un œuf au plat. Attendre. Il faut attendre qu'il ait fini, patienter jusqu'au fromage puis au bol de lait qu'il boit toujours à la fin. Rien ne change jamais dans son rituel que nous ne manquerons pas de critiquer. Patience, il soulève la cloche ou ne se trouve que du fromage bleu, une belle tranche couleur de lune. Son couteau s'enfonce dans la pâte crémeuse.

- Dis pépé, tu me fais une petite tartine de fromage bleu ?

Commencer la journée avec l'odeur forte du fromage est pour moi un véritable acte de bravoure. Il saisit le pain, le plaque contre sa poitrine et découpe une tranche toute fine. Ensuite, du bout de son couteau il la tartine légèrement de fromage, sans écraser la mie. Bonheur de partager ce moment avec lui qui sourit du bout de ses oreilles, avec tant de pudeur que l'on ne sait jamais si lui aussi est heureux.

Août 1971

Les grands battants du portail sont grand ouverts, la 404 bleue descend l'allée de gravier à toute vitesse.

Nous sommes épuisés par les cent kilomètres de routes de montagne qui nous séparent de nos grands-

parents. Les portières claquent, les jambes nues se jettent au dehors.

- Pépé ! Mémé !

Dans le jardin, Hervé se redresse, rajuste son chapeau de paille effiloché. Jeannette traverse le rideau de la

porte-fenêtre du salon, nous nous jetons contre sa poitrine ronde, ses grands bras mous nous enserrent, elle

sent le beurre et le four chaud.

- Vé bonjour les petits !

Bonheur chaque fois renouvelé, retrouvailles aussi douces, aussi fortes que la première fois, on ne s'en lasse

pas, on ne s'en lassera jamais, cette grand-mère là ne peut pas mourir, ce bonheur est plus fort que la mort, on

sera magique, on la fera disparaître rien que pour nous, rien que pour elle.

J'ai pendant très longtemps été incapable d'accepter que ma grand-mère puisse un jour mourir. J'y pensais

souvent la nuit. Son absence créait alors un vide qui m'aspirait et m'avalait, une peur panique s'emparait de

moi, mon cœur se fendait, ses battements raisonnaient et envahissaient tout mon corps comme un orgasme.

Ma grand-mère représente l'affection, l'assurance d'un corps tendre et généreux, tout ce qui m'a manqué

dans ma famille.

Chez nos grands-parents, nous découvrons la liberté, nous passons des journées entières dans les bois, à

explorer cabanes et granges abandonnées, à récupérer dans les décharges sauvages de quoi construire des

carrioles qu'ensuite nous allons essayer sur la route goudronnée qui descend vers la voie ferrée. Griffés et

sales, nous ne rentrons à la maison que pour manger et nous dévorons de bon appétit, des mets qui merveille

des merveilles se terminent toujours par un dessert. Nous jouissons d'une liberté sans limite, nous ne faisons

que vivre notre vie de gamins de ville, nous avons même l'autorisation " de nous rattraper " pour en profiter

encore plus. Cabanes dans les arbres (et premières cigarettes), vélo cross dans le bois, radeau sur le canal,

nous n'en finissons plus de trouver de nouvelles inventions. Nous sommes même parvenus à piéger des

moineaux et à les manger à la broche, après avoir volé une boîte d'allumette et allumé un feu dans

le lit asséché du ruisseau. Arracher les plumes sur la tête des moineaux est un supplice qui nous fait rire aux

larmes.

Le dimanche, mais pour nous tous les jours sont dimanche ou plutôt il n'y avait plus de jours que du jeu et

du plaisir, Hervé sort la deux chevaux. Nous partons nous promener. Le dimanche est pour nos grand-

parents resté un jour de repos, indissociablement lié à la douche, au changement de vêtements et à la

promenade. Il n'est pas possible de quitter la maison un autre jour. Nous partons dans les montagnes du

Dévoluy ou au bord du Buech. Je préfère les ballades dans la forêt ou dans les vieilles pierres du château de

Savournon, il y fait moins chaud et surtout nous restons ensemble. Au bord du Buech, mon frère part avec

Hervé qui l'initie à la pêche à la truite, ce qu'il ne nous propose jamais à nous les filles. Je n'aime pas rester

à l'ombre des saules sur la grande couverture à carreaux multicolores. Malgré les efforts de ma grand-mère,

je m'ennuie vite. Jeannette sort un tricot, moi je m'impatiente. Il y a bien la pêche aux poissons

blancs, mais ces poissons sont petits et pleins d'arrêtes, moi je veux apprendre à pêcher à la truite, j'aime

leur odeur d'herbe, leur peau piquetée de grains d'or, leur museau rond comme une oreille d'ours.

Au fil des années, plus aucune ballade sempiternelle ne nous tentait, nous les connaissions trop, nous

voulions rester dans les bois, tout à nos aventures et explorations. Notre territoire était si grand que nous

avons l'impression de n'en jamais faire le tour. Jusqu'à la montagne de Chapeurus nous pouvions aller.

Nous traversions seuls la nationale, ensuite il suffisait de monter droit à travers champs, pour trouver le

chemin. Un passage dans le lit asséché d'une rivière nous faisait passer beaucoup de temps à la recherche

d'ammonites, des petits fossiles ronds et rouillés que nous récupérions en cassant les pierres.

Une grande croix de bois gris était plantée au sommet de Chapeurus. A peine arrivés, nous redescendions,

sautant à pieds joints dans les éboulis. Des touffes de thym rabougri poussaient sur les pentes ravinées,

Jeannette nous demandait parfois de lui en ramener, on lui préparait des bouquets serrés que l'on ficelait

avec les tiges de pois de senteur rose tyrien qui virait au mauve à peine cueillis. On n'avait pas peur des

vipères qui pourtant aimaient cette terre de soleil et de pierres. C'est la chance sans doute, qui fit qu'aucun de

nous trois ne fut jamais piqué.

Les années passent, je plonge dans l'adolescence, Veynes perd son goût d'abricot et d'insouciance. Les

carrioles sont retournées à la décharge, les cabanes s'effondrent. Je trouve que ma grand-mère prépare trop

à manger et je refuse de participer à la débauche de plats et de desserts. Je m'enferme pendant de longues

heures dans la chambre du haut, à plat ventre sur l'édredon je lis, je dévore les livres de mon grand père. Les

huit tomes des Thibault me font découvrir l'horreur de la première guerre mondiale, je m'attache aux

personnages masculins, je me réjouis d'être née fille afin de n'avoir pas à demander une femme en mariage,

cela me semble l'épreuve la plus difficile de la vie. Mes lectures me donnent une vision totalement

romantique de l'amour.

Par contre, j'aime bien descendre à Veynes en vélo pour effectuer les courses quotidiennes de ma

grand-mère. Je coince le bidon de lait dans la sacoche en carton, je passe invariablement à la boucherie.

- Bonjour, je viens chercher l'épaule d'agneau de Madame Brochier

Je suis souvent gênée d'avoir à prononcer son nom tout haut moi qui préférerais rester anonyme. Et puis il y

a mon oncle Riri, de plus en plus violent et irascible. Un jour il a menacé Jeannette avec un couteau, « je te

perce je te perce ! » Disait-il en tremblant. Depuis, Hervé qui descendait le chercher à Veynes

en voiture chaque jour, prend son vélo et lui descend son repas dans un panier, en dix minutes il est chez lui.

S'il mange tout de suite le gratin sera encore chaud. Riri s'en fout, il trouve cet amoncellement

de vaisselle ridicule, il s'emporte, le monde entier est une ordure. L'été, c'est moi qui descends

son repas. J'attache le panier sur le porte bagage et je me laisse glisser à la descente jusqu'à la station

service. Je retrouve mon oncle assis devant la fenêtre, les doigts jaunis par la nicotine, il fume sans arrêt.. La

maison sent le tabac froid et le vieux tissu. Je dépose les assiettes sur la table, hôte les couvercles, lui

proposer de l'aider à se mettre à table. Il me répond d'un geste mou de la main et secoue la tête.

- Dis à ta grand-mère que je ne veux plus de ses haricots, j'en ai mare des haricots !

Je repars le panier vide à mon bras, plonge dans l'obscurité du couloir toujours dépourvu d'électricité et

rejoins la fraîcheur de la rue. Je remonte la rue principale du village jusqu'au bourg. J'aperçois de

temps en temps la tête neigeuse de ma tante Didi. Nous n'avons pas grand chose à nous dire, je la trouve

timide et trop gentille. Un jour qu'elle était venue nous rendre visite sous le Beal, alors que mes grand

parents habitaient encore Veynes, je l'avais entendue exprimer sa peur envers les souris et autres bestioles.

Elle riait et son énorme poitrine s'agitait. Comment ai-je pu faire cela ? J'ai attrapé un petit lézard et d'un

coup sec l'ai jeté dans son cou. Didi hurle, écarlate, remonte sa robe, ouvre son corsage, le petit lézard

s'échappe mais il reste un bout de queue qui continue à remuer... Je passe pour un monstre et présente mes

excuses, mais dans le fond je suis très contente de mon audace.

Aujourd'hui mon enfance s'appelle Veynes. J'ai l'impression d'avoir emmagasiné pour ma vie entière les

bonheurs de la vie libre, dans l'odeur des bois et de l'herbe, parmi les sauterelles et les grillons. J'ai dans ma

mémoire de grands morceaux de ciel griffés d'étoiles filantes, des bocaux remplis de lucioles, des cimetières

d'oiseaux cachés sous la mousse. Mes mains et mes genoux savent grimper à n'importe quel arbre et je

connais tous les endroits où l'on peut chaparder des choses à manger. Dans sa cuisine miraculeuse, ma grand

mère rayonne, elle est la reine de la confiture, elle m'apprend à cuisiner, à repasser, à repriser, à coudre un

bouton.

Mon grand père est tout l'inverse, malgré ce que raconte ma grand mère sur sa jeunesse, je ne l'ai jamais vu

chanter et encore moins danser. Toute sa gaieté et son insouciance m'ont échappées. Il a du mal à partager

notre univers de plaisir, lui dont l'enfance a été si difficile. Il lui faut du temps. Et nous ne comprenons pas

pourquoi il refuse systématiquement de réaliser les jouets en bois dont nous rêvons.

- Je n'ai plus mes outils ! Prétexte-il.

Mais alors, à quoi servent les rangées de pinces et de marteaux accrochés dans la cabane, les grandes scies

protégées de fourreaux de bois, les grosses boîtes à biscuits remplies de clous ? De plus il refuse de nous

prêter le moindre marteau, il a peur que nous nous fassions mal et manifeste à notre égard aucune confiance.

Il a raison d'ailleurs. Le jour où je lui ai volé sa petite hache pour couper des piquets pour notre cabane - une

vraie installation sur le sol, nous en avons assez de vivre dans les arbres - la lame a glissé et je me suis

entaillée le muscle du pouce. Livide, je me sentais défaillir. Heureusement, j'avais lu qu'en levant le bras

bien haut, je pouvais échapper à l'hémorragie.

Mon frère et ma sœur me regardaient, inquiets. Je leur ordonnais de ne pas me rester planté là et de partir

chercher des branchages. Le soir je suis discrètement allée remettre la hachette à sa place. J'ai longtemps

cru qu'Hervé ne s'était aperçu de rien. Il me dit plus tard qu'il savait. Finalement, même avec nous il était

faible, à l'inverse de Jeannette qui ne manquait pas une occasion pour exprimer sa supériorité, lui préférait se

taire et ne jamais provoquer de conflit. Le lendemain, sans aucune explication, la cabane était fermée. Nous

étions piégés. Il avait dû garder la clef dans sa poche car malgré nos efforts, trouver les clefs cachées était

pourtant une de nos spécialités, nous ne parvinrent jamais à la retrouver.

Hervé mon cher grand-père je te revois encore posant ta main sur mon épaule et me questionnant sur mes études, curieux et intéressé. Bien travailler et aimer l'école était une façon de lui faire plaisir et de l'atteindre un peu dans sa mise en retrait habituelle.

Je me suis souvent demandé pourquoi il ne nous parlait-il pas de son passé, de politique. Même avec notre père il ne parlait pas. Ce fils d'instituteurs votait socialiste et admirait François Mitterrand, ils n'étaient pas du même bord. Avec nous, il agissait toujours avec prudence. Il préférait garder pour lui sa rancœur et son amertume. Peut être pensait-il que cela ne nous intéressait pas.

Il ne voulait pas parler du passé, encore moins de la guerre. Oublier, refouler, continuer le cours tranquille de

sa vie. Venir chez nous à Grenoble le plongeait dans un ennui mortel. Engoncé dans ses habits du dimanche,

il lisait tout ce qui lui tombait sous les yeux, magazines, journaux, publicités et pour finir s'attaquait au

premier tome de l'œuvre complète de Balzac qui décorait la bibliothèque de mes parents et que personne

à part lui, n'avait jamais lu.

Il ne se trouvait bien que chez lui.

Et ainsi le temps passait, tous les jours se ressemblaient. Jeannette s'agitait dans sa maison dès le réveil, lui

vivait dehors entre son jardin, ses escapades dans le petit bois, la chasse aux grives en hiver.

Il avait pour repère la cabane et pour compagnons ses chiens et ses lapins. Ses journées se calaient entre

le réveil de la cuisine et celui de la cabane. Il ne portait jamais de montre, ni d'alliance, seulement

l'habitude. Ils mangeaient à midi pile, l'heure du coucher était fixée à 22 heures, comme s'il fallait

travailler demain. Le labeur avait marqué leur vie au point qu'une fois devenus vieux, ils continuaient à

travailler. Jeannette s'attaquait à ses lits, Hervé sortait sa brouette. Ils remplissaient le temps par le travail et

l'inactivité était bannie. Il n'y avait guère qu'à la nuit tombée qu'ils pensaient à s'arrêter, et de ce fait les

soirées s'étiraient en hiver. Ils regardaient les informations régionales à 19 heures et souvent s'en

contentaient, car pour entendre les conneries du gouvernement, Hervé préférait se plonger dans la lecture

d'un livre. Il lisait des romans, mais les nouvelles générations d'écrivains le décevaient. Alors il relisait ses

auteurs favoris, Balzac, Tolstoï, Gary et les auteurs américains.

La douleur

C'est un matin au réveil qu'est arrivée la douleur. Ses doigts n'étaient pas plus gourds que d'habitude ni ses

genoux plus raides. Depuis des années déjà il aidait ses jambes à sortir du lit. Non la douleur le pinçait de

l'intérieur, elle se logeait au niveau des segments. Tranquillement, elle commença par les poignets, puis

remonta aux coudes, aux épaules. Il mettait le double de temps pour s'habiller. Au début, il n'en parla pas à

Jeannette, inutile de l'inquiéter cela passerait. Le dimanche où il lui demanda de boutonner sa chemise

parce qu'il n'y parvenait plus, cela faisait deux mois qu'il souffrait en silence. Le mal empira, il s'attaqua

aux articulations des genoux, puis aux chevilles. Hervé ne quittait plus son fauteuil dans la salle à manger.

Ils attendirent encore. Lui craignait le médecin comme un chat l'eau froide, il pensait encore se réveiller un

matin, guéri, débarrassé d'une souffrance qui finalement n'aurait été qu'un cauchemar. Mais la douleur ne

partait pas. Un midi, il fut incapable de porter la fourchette à sa bouche, sa main se mit à trembler, sa voix

pleurait "ne me regarde pas, surtout ne me regarde pas" disait-il à Jeannette. Elle détournait la tête. A demi

paralysé, lui pensait encore à la sensibilité extrême de sa femme et ne voulait pas lui faire de peine.

Ce jour là, elle se leva et téléphona au docteur.

Le docteur arriva dans la soirée. Dans la pénombre de la salle à manger, il trouva un homme effondré. La

douleur semblait avoir aspiré toute sa vitalité, il reposait, un coussin sur le ventre, les mains posées à plat,

inertes. Le moindre mouvement le faisait souffrir. Le médecin diagnostiqua une crise de rhumatisme aigu

et prescrivit des anti-inflammatoires. Rien de plus. Hervé craignait de se retrouver à Gap pour des

analyses ou pire d'être envoyé à l'hôpital. Trop de leurs proches avaient suivi ce chemin et

n'étaient jamais rentrés à Veynes. Le seul mot hôpital le renvoyait à la mort blanche, dans la solitude d'une

chambre aseptisée. Les gens de cette génération se ressemblaient tous, ils voulaient mourir chez eux, dans

leurs odeurs, dans leurs habits, avec les leurs. Une fois à l'hôpital, ils se transformaient aussitôt en vieillards,

ils avaient le sentiments de n'être plus rien.

Finalement Hervé s'en tira bien. Il avala consciencieusement ses drogues, sa manière à lui d'apprécier les

médicaments et arrêta toute activité. Il passait du fauteuil du salon à la chaise de la cuisine. Quand on le

touchait, malgré l'épaisseur des chandails de laine, on ne rencontrait plus que la dureté des os. La douleur

avait mangé ses muscles, courbé encore un peu plus son dos, jeté des tâches brunes sur ses grandes mains

d'artisan. Il dormait beaucoup, un coussin sur le ventre, comme pour serrer un peu de cette matérialité qui lui

échappait. Sur ce coussin, il posait encore de temps en temps un livre que Madeleine lui rapportait du foyer.

Mais il trouvait les livres trop lourds, tourner les pages était devenu un exercice difficile. Avec Madeleine

ils parlaient politique et elle, espérait qu'il retrouve un peu de vivacité, de cette énergie

rageuse qu'elle aimait tant chez lui. Mais la maladie exacerbait sa rancœur. Alors, elle venait le voir avec

son mari Roger, pour être plus forte et se sentir moins triste.

Les mois ont passé.

Un près midi de mars je passe chez mes grand-parents et retrouve Hervé au pied du tilleul, assis sur une

chaise de paille, le visage presque posé contre l'écorce de l'arbre. Il ne dort pas, il regarde les jeunes

chênes encore couverts de leur pelage de feuilles rousses, peut être pense-t-il au printemps. Il paraît tout

petit sous son arbre, je crois qu'il a dû encore dû maigrir. Ses cheveux sont entièrement blancs et ses

mains semblent s'être allongées aux bouts des longues manches de laine verte de son chandail. Il me dit

qu'il va mieux, il semble très fier que je sois devenue bibliothécaire.

Mais la maladie ne veut plus lâcher Hervé. Sans crier garde, elle se déplace, attaque un autre organe,

s'installe dans le cœur, remplit d'eau ses poumons. La vie le délaisse, la vie l'oublie. Le rouge gorge aux

pattes vertes ne peut plus sautiller dans le froid ni s'élancer à la poursuite de proies inaccessibles. La braise

de sa gorge s'est consumée.

Coup de téléphone de Jeannette. Ma mère se jette dans les bras de mon père et se met à pleurer. Hervé vient

de mourir durant sa sieste, dans la chaleur de son lit.

16 mars 1990

Le soleil transforme de ciel en océan bleu lavande. Dans l'air immobile, de grands cyprès se dressent, raides

comme des statues. J'attends, les pieds enfouis dans les brindilles mortes. Une voiture arrive, s'arrête le long

du mur du cimetière. Très digne, ma grand-mère descend, elle porte une jupe et une veste noire que je ne lui

connais pas. Les autres portières claquent, mon frère, le visage serré ouvre le coffre arrière. Il se penche.

Lentement, précautionneusement, avec une douceur infinie, il sort une urne de terre vernissée. Dans ses

grandes mains qui tremblent un peu il tient son grand-père, tout ce qui reste de lui, une poignée de cendres

claires.

A l'entrée de la concession familiale, le trou est minuscule, on le dirait creusé par la main d'un enfant. Mon

frère y dépose l'urne, on voit le couvercle briller contre la terre argileuse. Voilà, Adieu Hervé, tu reposes

selon tes vœux sans fleurs ni couronne, si léger, si humble. Sous le soleil éclatant de tes chères Alpes, tu as

retrouvé la légèreté vermeille du rouge-gorge.

Quatrième partie

Jeannette

2 août 97.

Aujourd'hui, dès que la conversation passe à trois personnes, Jeannette s'efface, replie ses ailes et se recroqueville, sans regard, à demi aveugle. Ses yeux noisette sur son visage rond carrelé de rides ne fixent plus rien, les cils ne battent pas, on la croirait dans un rêve éveillé.

Pourquoi a-t-elle abandonné sa solubilité, son chant, ses mots rebondissant de notre enfance pour son sempiternel « hé oui c'est comme ça », une résignation, un soupir, qu'elle accroche à la fin de presque toutes ses phrases et que j'entends comme un hé oui il faut bien continuer à vivre.

Jeannette est restée mince et élégante, une ceinture souligne sa taille trop rentrée, son ventre creux dans lequel elle niche son bras, comme un loquet qui la protège.

A mon arrivée cet été, son visage porte au-dessus de la lèvre supérieure une vilaine ride en arc de cercle, marque d'une bouche obstinément serrée par la solitude. Au fil des heures, doucement la marque disparaît, gommée par les mots qui redonnent souplesse à ses lèvres, les délient du silence. Car combien dure est aujourd'hui l'existence de cette femme, ma grand-mère qui dès que l'un d'entre nous arrive s'active, range et nettoie sa maison comme il y a trente ans, se lève la première pour préparer des repas à rallonge et trop abondants, toujours inquiète qu'il n'y ait pas assez à manger ou que la viande ne soit pas assez cuite.

Et Jeannette, depuis huit ans qu'elle est seule, parle toute seule. Du coup elle devient un peu sourde, il faut le savoir quand on s'adresse à elle et hausser le ton. On lui évite ainsi la gêne de demander à répéter et tant pis si l'on a l'impression de parler à un auditoire invisible.

Nuit. J'entends des bruits dans la cuisine à l'étage inférieur, là où se trouve sa chambre. Mon coeur saute d'inquiétude. Va-t-elle bien ? N'a-t-elle pas soudain un malaise ? Et pourquoi ouvre-t-elle les volets ? J'écoute à travers les draps ses déambulations, couchée sur le ventre car sur le côté, les battements de mon coeur résonnent si fort qu'ils m'empêchent de l'entendre. Insomnie. Le silence est revenu dans la maison. Je termine le livre de Jean Rouaut, Les champs d'honneur. Finalement ce livre admirable ne parle que des morts, il leur rend hommage. Chacun porte ses morts, les miens je les ai retrouvés dans les photos noir et blanc de ces portraits aujourd'hui posthumes de l'album de famille. Cet album dégarni, incomplet, c'est tout ce

qu'il me reste. La couleur arrive avec les photos de mes bébés jouflus. Leur embonpoint me semble démesuré et grotesque en regard de ces visages graves, de la droiture des corps, des mains sobrement posées sur les robes au grain épais. Une seule photo noir et blanc vient chambouler cette galerie de portraits apprêtés, une photo de ma mère, magnifiquement sensuelle, assise dans un champ de lavande. Chevelure brune, lèvres ouvertes, cette jeune femme aux formes épanouies, en short, éclate de toute l'insouciance de ses dix huit ans.

Je rêve de sexe, forcément avec tous ces morts. Sexe violent et désir brutal, sur un paquebot en direction de New York. L'eau est très claire et semble peu profonde. Je fais une fellation à un homme que je ne connais pas. Son visage est très dur, ses yeux étroits. Il ne m'aime pas et la relation n'est que sexuelle. Soudain il s'en va et je le désire encore plus. Une femme en noir, fesses nues mises en valeur par un maillot trop court l'appelle, elle lui dit :

- Refais moi ce que tu m'avais fait la dernière fois.

Il se retourne en colère et répond :

- Ah ça plus jamais.

Pendant ce temps, telle une hirondelle aux ailes coupées Jeannette dort entre ses draps rêches, trop faible pour pouvoir voyager.

Je suis impressionnée par la pauvreté des souvenirs de ma grand-mère. Les dates, les noms tout a sombré dans l'oubli, ne restent que des lambeaux. Elle ne sait rien de l'enfance de mon grand-père, n'en ont-ils donc jamais parlé ? A-t-il volontairement évité de l'évoquer ? A-t-elle encore oublié ? Leur vie commence à leur mariage, avant cela, ils n'existent pas.

Jeannette ne se rappelle plus quand sa mère est morte, un 26 ou un 27 juillet de l'année... De temps en temps, elle plonge la main derrière les piles de draps inutilisés de son armoire et en retire le livret de famille. Avec une grosse loupe, elle regarde la date pour se la remettre en tête. Elle l'oublie aussitôt, mais se souvient du mois, juillet le 26 ou le 27. Alors elle pense : ma mère est morte le 26 ou le 27, si je tiens encore jusque là, alors ça pourra aller, autrement je serai morte hier ou avant hier... mais quand même, je ne m'en souviens pas, c'est pas possible ça !

Elle raconte, dans le temps. Avant et après souper, ils étaient tous assis dehors dans la rue, sous le pas de porte à veiller ensemble. Ils parlaient de tout et de rien. Nombreux, il y en avait toujours un qui avait quelque chose à raconter. La bouchère, l'épicière, la marchande de tissu, la voisine, tous venaient s'asseoir et les enfants s'amusaient devant la boucherie avec leur piano ou bien ils allaient jouer aux Maisonnettes. Entre voisins, ils blaguaient. La marchande de tissus, Mademoiselle Kroste, aimait beaucoup se promener dans la montagne. Elle demandait :

- Alors demain, tu viens avec moi Jeannette ?

Jeannette demandait l'autorisation à sa mère, elles partaient à cinq heures pour la cime d'Oule avec le chien de la marchande. A sept heures elles étaient de retour à Veynes. Ils voisinaient, c'est tout.

Sa vie, elle la résume en trois étapes, elle a fait la bonne chez sa mère, passé trois ans en apprentissage, et puis elle s'est mariée, à vingt ans. Sa fille Yvette est née un an après.

Quand j'écoute ma grand-mère raconter sa vie, je suis frappée par tant de fatalité. Elle n'a rien choisi, elle a servi ou obéi, ses silences disent une vie remplie de secrets qu'elle ne sait pas exprimer. Peut être n'a-t-elle été véritablement actrice de sa vie qu'au moment où elle se trouvait dans sa cuisine, son domaine. Elle commençait tôt le matin pour ne terminer qu'à midi sonnante. Je me suis toujours demandée comment elle arrivait à passer tant de temps dans la préparation de « son repas », copieux et à rallonge, prenant encore le temps de confectionner un chausson avec un reste de pâte à tarte et de grimper au grenier chercher un pot de confiture d'abricot parce que c'est meilleur qu'avec la gelée de framboise entamée pourtant ce matin au petit déjeuner.

Aujourd'hui Jeannette ne cuisine plus. Aussi quand nous arrivons, même si cela nous arrive de plus en plus rarement, elle panique. Qu'est-ce que je vais faire à manger ? Son fief n'est plus et pourtant dans sa cuisine rien n'a changé, les planches à découper et les hachoirs attendent en bas du buffet, les marmites et les cocottes restent empilées par deux dans le placard blanc. Le bol rempli de crème fraîche prélevée sur le lait frais reste plein. Il lui manque des gens à aimer.

Chaque matin, Jeannette descend à Veynes à pieds pour faire ses commissions. Elle oublie le pain et redescend, même s'il lui en reste suffisamment pour la journée. De la guerre elle a gardé la crainte de manquer. Son petit placard à provisions contient toujours sucre, café, huile et farine en abondance. Dans sa solitude, ces provisions lui tiennent compagnie. Elle se nourrit de soupe qu'elle prépare pour trois jours et de pommes de terre, achète un bout de viande de temps en temps, une tranche de jambon “ lui tient ” deux repas. Dans son jardin, si grand du temps d'Hervé, elle a

planté quatre plans de tomates, quelques poireaux et se lamente de ne pas arriver à faire pousser du persil.

Quand je viens voir Jeannette, c'est moi qui fait les courses. Comme lorsque j'avais douze ans, j'aime emprunter sa bicyclette, reprendre ses gestes, partir à la descente sans pédaler jusqu'à la station service. “ Si tu savais comme mon vélo me manque ... ” me dit ma grand-mère en soupirant. Depuis que sa vue a décliné, elle ne peut plus se lancer sur la Nationale, elle ne reconnaît même plus les gens qui lui disent bonjour. Elle craint alors de passer pour impolie, elle qui attache tant d'importance aux relations de voisinage.

Ce matin donc, je descends à Veynes sur le vélo de ma grand-mère. Je laisse défiler devant moi le paysage du passé. Bientôt, je vais passer devant l'atelier. On la voit de loin cette grande masse grise plantée à la perpendiculaire de la route nationale. Avec son lourd toit d'ardoises, renforcé sur l'avant par deux triangles de béton, on dirait un gros sarcophage blindé. Hervé avait vendu son atelier à un menuisier d'origine italienne pour cinq millions d'anciens francs. Celui ci avait aussitôt démoli la grande baraque de planches pour bâtir sur toute la surface du terrain une massive bâtisse percée de quelques fenêtres de verre opaque. Très vite l'italien avait abandonné la menuiserie pour se spécialiser dans les cercueils. Aujourd'hui Jeannette dit qu'il a vendu le bas de sa maison à des jeunes, qui ont repris l'affaire dénommée “ Pompes funèbres du Buech ”. Elle ne connaît pas leur nom, pour elle comme pour tous les vieux Veynois ils ne sont rien d'autre que les croque morts.

A l'étage, le toit a été entaillé pour loger deux fenêtres étroites bordées d'un balcon blanc. Du côté route, la baie est large, deux portes- fenêtres en verre

épais laissent entrer la lumière. Une barrière cassée laisse deviner l'absence de jeunes enfants. Cette bâtisse est comme une injure aux traditions veynoises. Moderne, glacée, on dirait le prototype d'une maison antinucléaire née de l'imagination d'un architecte urbain. Plus rien n'indique qu'il s'agit d'un lieu où l'on travaillait le bois. Hervé avait fait de l'atelier un lieu vivant où se rencontraient bêtes et gens, un lieu d'odeurs, d'histoires et de rêves. La bâtisse aujourd'hui nie douloureusement le passé d'un homme qui pendant trente ans s'était battu avec la matière brute pour la transformer et l'anoblir.

Aujourd'hui Veynes ressemble à un vieux pommier. On entre dans le village par la tête, celle-ci porte encore de belles ramures. A mi-chemin du tronc, l'arbre s'ouvre et se dessèche au niveau de la place Adrien Ruel. Au niveau des racines, là où se trouve le Bourg et la maison du pépé et de la mémé Mathieu avec son haut vent de verre en forme d'éventail, c'est la mort lente. Les murs se tavelent, les volets semblent redevenus planches, les noeuds ressortent comme de gros nombrils prêts à éclater, les crochets dans les murs se tordent comme des points d'interrogation.

Au Bourg, plus un seul commerce n'est ouvert, la bibliothèque des familles a déménagé, le poupon aux joues roses de Mademoiselle Pinson sommeille chez un brocanteur. Dans les années trente, c'est au bourg que la vie naissait, à la fontaine que les femmes criaient. Contre le mur du jardin public les couples s'embrassaient.

Aujourd'hui Veynes se pare de couleurs vives ridicules, maison jaune aux volets bleus, maison bleue aux volets verts, il paraît même que la nouvelle municipalité avait proposé de peindre place Adrien Ruel, un immense

portrait de Marilynne Monroe. Heureusement qu'il reste à Veynes quelques résistants, grâce à eux Marilynne a été renvoyée.

Pauvre Adrien ! Anciennement place Grenette, la place Adrien Ruel avait été inaugurée trois ans après sa mort en 1887. Les traces du passé ont mal été effacées, il suffit de regarder un peu pour tout retrouver. La grande maison d'Adrien, de la même couleur rouge brique que par le passé avec ses volets clos. Les boutiques ont disparu mais les pas de porte restent intacts, on pourrait à nouveau ouvrir le café Grenette et la boulangerie. Sur une façade de maison du côté de la route de Glaise, les traces d'un hangar détruit restent tatouées dans le mur. Le cadran solaire est toujours là, même si ne subsiste qu'une baguette de fer rouillée.

Je suis assise en face de la maison d'Adrien, en haut d'un escalier de grosses pierres taillées qui laissent facilement deviner l'existence d'une ancienne boutique. J'ai dans les mains une carte postale de cette place, dans les années 1910. Je suis stupéfaite de réaliser que je suis assise sur le seuil de la menuiserie Maceau, ce menuisier âgé chez qui Hervé n'avait pas eu envie de travailler et qui s'était marié tardivement avec une jeune fille malingre, toujours habillée de long. Elle lui avait donné un fils, Loulou. Ma grand mère m'apprend que Loulou s'est marié avec la fille de son frère. Je découvre par hasard un membre nouveau de ma famille. La fontaine d'Adrien Ruel figure sur ma photo mais il subsiste encore l'ancienne, arrachée, posée de travers. Le sol en terre battue ressemble à une motte de terre glaise longuement travaillée, des barils de vin reposent contre la margelle, des femmes en bonnet, tablier noué sur leurs longues jupes s'affairent. Deux d'entre elles se sont retournées en direction du

photographe, leur visage paraît sombre, avec leurs pommettes hautes, on dirait des servantes métisses. De toute évidence, le photographe leur a demandé de le regarder. Les enfants semblent trop sagement assis le long du mur et devant l'épicerie Platel, où l'on peut se procurer l'essence pour autos, les hommes posent en chapeau de paille, ventre en avant, une main glissée dans la poche de leur pantalon.

La place aujourd'hui est chaotique, comme si la terre sous l'asphalte refusait d'obéir à la modernité. Une dizaine de voitures sont garées de manière anarchique. Etouffée, ignorée, la fontaine pisse un filet rachitique qui tombe en bulles molles dans une eau envahie de longs filaments d'algues vertes. Pauvre Adrien qui de ses grands yeux de pierre continue à fixer la même fenêtre, lui que l'on a si vétustement paré de géraniums que les employés de mairie oublient d'arroser.

Le banc à l'entrée de la rue Sous le Barry est vide. Constamment occupé, j'ai des souvenirs de belles brochettes d'hommes en casquette, vieillards appuyés sur leur cane, hommes plus jeunes aux jambes étendues, assis là pour discuter ou regarder les autres passer. C'était aussi le lieu où se déroulait pendant la fête patronale le jeu des pièces cachées dans la farine. Les enfants devaient les attraper avec la bouche. La fontaine tout proche leur permettait de se laver la figure, offrant aux passants hilares le spectacle de clowns plâtreux et pas toujours souriants.

Hiver 97, janvier.

J'ai dormi jusqu'à ce jour et sans le savoir dans le lit de mariage de mes grands-parents. Ma mère a été conçue dans ce lit et y est née. J'aime ce lit

majestueux en noyer lisse et clair, son manteau sculpté en formes d'arabesques végétales et la coquille centrale qui me fait penser à un sexe de femme profond et doux.

Aucun angle dans ce lit très haut qu'il faut chevaucher et qui craque. Le matelas, en laine souple et trop mou se creuse sous mon corps, je suis emprisonnée dans un moule et ne bouge plus.

Je lance un bras vers le fil de l'interrupteur, la lumière fuse d'un abat-jour couleur vanille posé sur une table de nuit au plateau de marbre, mélange gourmand de brun chocolat, de sucre glace et de volutes couleur d'huître. Sur la porte de la table de nuit, je retrouve le motif de la coquille. Je l'ouvre, curieuse. Je découvre un espace en bois brut, à peine raboté, juste assez grand pour loger un pot de chambre. Il est occupé par un almanach du vieux dauphinois de 1991 et un Gai Luron Poche Numéro 34.

Je lis tard dans la douceur de cette chambre blanche où flottent des aquarelles d'Yvette, un camaïeu de roses, bleus pâles, verts fluides et ocres safranés qui enveloppent mon lit nénuphar d'aurores boréales.

Par la fenêtre ouverte ce matin, le froid entre à grandes lampées. Je cherche des yeux le tilleul familial, planté trop près de la maison et que l'on taille, mal, quand on a le temps. Des coussinets de mousse d'un vert fluorescent recouvrent ses branches rondes. Les branches maîtresses celles que l'on ne peut plus couper se marquent d'auréoles de lichens gris. Les branches de l'année pleines de vigueur poussent droit comme des gourmands. Sur les ramifications fines et élastiques, des bourgeons rouge sang se dressent tandis que dans les interstices stagnent des perles de pluie.

Juillet 1998

Nuit. L'éclair claque, aussitôt suivi d'une avalanche de pluie. J'ouvre les yeux et tourne la tête vers la fenêtre, un rai de lumière grise me rassure, le jour se lève. Je sais que je ne pourrai pas me rendormir, mon esprit aussitôt s'est mis à réfléchir et mon cœur à battre de manière inconsidérée.

Je me mets à nouveau à l'écoute de Jeannette, je guète un bruit, un craquement. Silence. Un autre coup de tonnerre retentit mais plus bas vers le sud, l'orage s'éloigne. Il est six heures à ma montre. Je me replie dans ces draps si doux. Je pense aux draps rêches et apprêtés du trousseau que ma grand-mère depuis longtemps ne sort plus, ils restent dans l'armoire et forment une pile blanche comme du marbre.

J'adore ce lit trop mou, un lit pour faire l'amour, je l'ai toujours imaginé ainsi. Impossible de lire au lit le matin car au réveil, je sens en moi une énergie nouvelle qui me pousse hors du lit, jambes sur le côté, debout d'un bond. Mes pieds rencontrent la douceur bouclée d'une peau de mouton. Je marche nus pieds sur le parquet frais, essaye en vain de ne pas le faire craquer. Impossible, il défie toutes les ruses. Quel que soit le chemin emprunté, il geint.

Je descends l'escalier dans la lumière ténue, ouvre la porte qui mène au rez de chaussée, tombe dans l'obscurité du hall. Le carrelage est glacé. A tâtons, je cherche la poignée de la porte vitrée, l'ouvre, tends la main vers une autre porte, celle de la cuisine. Je distingue au centre la petite table carrée recouverte de sa toile cirée. Tout repose, parfaitement rangé. La cuisine sent la pomme et le plastique venilia. Ma main glisse sur le rebord du buffet, ensuite c'est tout droit jusqu'à la fenêtre. Je n'ouvre qu'un volet, prenant garde à ne pas faire de bruit.

D'habitude, le bruit de l'escalier réveille Jeannette qui met un point d'honneur à se lever la première. C'est son rôle de réveiller la maison. Elle accroche les volets, prépare le café, pose les bols sur la table. Mais ce matin, c'est moi la première, je me demande si je vais déjeuner ou bien l'attendre. J'attends. Elle va arriver. Dans cette maison rythmée par l'habitude y déroger renvoie aussitôt à la transgression. Sans Jeannette et ses rites, la cuisine perd son sens.

Mais Jeannette ne se réveille pas. Alors j'ouvre grand la fenêtre, le ciel encore noir d'orage entre dans la maison, menaçant. Seul le tic tac du réveil mécanique que Jeannette remonte chaque soir avant d'aller se coucher habite le silence. J'attends, j'ai huit ans. Nous venons d'arriver chez nos grands-parents, embrassades, étonnements heureux :

- Comme ils ont grandi !

Je me précipite dans la cuisine, ça sent le beurre et la confiture chaude, "mémé" a sûrement préparé une tarte à l'abricot, celle que je préfère. J'ouvre le tiroir du buffet. Les choses n'ont pas bougé, je retrouve les cahiers de cuisine, la trousse beige remplies de crayons mal taillés, les ciseaux pointus (interdit d'y toucher), les carnets pour noter les commissions, le porte monnaie de cuir souple et enfin la boîte ronde à motifs de carapace de tortue remplies de trésors : pièces percées, trombones, fossiles, boutons, gomme grise comme de la pierre et autres babioles récupérées et déposées là, parce qu'Hervé ne jette jamais rien.

J'ouvre à nouveau le tiroir et je trouve tout, à part le porte-monnaie.

Il y en a deux maintenant, un de cuir noir et un autre, au cuir si usé que l'on dirait de la toile. Sa panse est gonflée de pièces. Pauvre Jeannette qui parce qu'elle voit mal ne sait plus quoi faire de sa monnaie. De temps en

temps elle s'en débarrasse en transvasant la monnaie dans la bourse qui n'en finit plus d'enfler. Machinalement, je commence à trier les pièces et je me promets de les écouler à l'occasion des prochaines commissions, c'est à dire dès aujourd'hui même puisque je descends à Veynes chaque matin. Je prépare le café. Je me dis qu'à huit heures, j'irai voir dans la chambre. J'imagine ce que je ferai si Jeannette ne se réveillait pas. Je serai douce, je lui caresserai le visage, surtout si sa bouche est dure, elle est comme cela quand elle dort. Je prendrai ses mains dans les miennes. Je me demande quelle sensation cela ferait, moi qui n'ai jamais touché un mort. Je ne paniquerai pas, je téléphonerai, je veillerai, gardienne de la maison et de son habitante. Je me souviens de ses paroles à presque minuit hier soir alors que nous discutons dans la cuisine, moi devant une tasse de tisane. Elle n'en boit jamais, par crainte de se relever la nuit. Sa joie :

- Gilles m'a regalée avec les truites de la Béoux et toi tu m'as emmenée dans la montagne, mon Dévoluy, ça me redonne vie, merci.

Sans doute l'émotion et la marche l'ont-elles fatiguée. Je revois Jeannette dans la montagne. Jeannette caresse de la main les touffes de graminées, se penche sur les gerbes de campanules pour mieux les reconnaître. Elle marche devant sur le chemin, les mains derrière le dos, son chapeau de montagne enfoncé sur le front.

- On aurait du emporter une cane !

Les vieux réflexes reviennent. Son visage se tourne vers le versant ensoleillé de la montagne

- Sens ce bon air, tu entends ? On n'entend pas un bruit, même pas une clochette !

Etonnante Jeannette qui garde et chéri un calendrier des éditions Skira qui présente chaque mois un tableau de Van Gogh. Elle ne sait rien de l'artiste

mais " j'aime bien ". Elle n'oublie pas de changer les mois, le calendrier date de 1990, année de la mort d'Hervé. Pour elle, le temps s'est arrêté cette année là, elle n'a pas de photographie de son époux, ni sur sa table de nuit ni dans le salon, le disparu vit avec elle dans ces pages flamboyantes, à travers la campagne du pays d'Arles, ses charrettes, ses églises tordues, ses champs de fleurs et cet homme en bonnet, un troublant autoportrait. Son visage creusé et ses yeux enfoncés me rappelle de manière troublante mon grand-père. Je retrouve dans leur regard aigu la même volonté acharnée. L'hiver dernier, Yvette a enlevé le calendrier, sans dire un mot elle l'a posé sur la table du bureau d'un geste qui signifiait " range ça ou jette le, ça ne vaut plus rien ". A la place elle avait accroché une broderie réalisée par ses soins, une affreuse composition sur fond gris où se succédaient les mois du calendrier républicain, prairial, messidor, floréal, thermidor, exécutés chaque fois d'une couleur différente. Jeannette n'avait rien dit, mais dès le départ de sa fille elle avait raccroché le calendrier et maintenant plus question d'y toucher, sa broderie Yvette pouvait se la garder...

A huit heures moins cinq, Jeannette entre dans la cuisine en robe de chambre bleue, l'air effaré :

- Mais c'est huit heures ! Et ben quand même je n'aime pas me lever si tard !

Elle n'a pas entendu l'orage, elle ne m'a pas entendue descendre, ni ouvrir les volets. La solitude rend sourd. Et moi, je suis si heureuse de pouvoir partager avec elle un bol de café.

Je pense à la maison de mes parents à 100 kilomètres de là, de l'autre côté du col de Lus la Croix haute. Quand je vais les voir, je suis logée dans la

chambre d'amis, la chambre orientale. Je lis tard et je m'endors sans bouger, jambes repliées. Je descends ma chemise de nuit jusqu'aux genoux, je n'ai pas envie de dormir nue dans ces draps couleur de fumée ni de laisser la moindre trace de moi.

Le matin, il faut s'embrasser et se dire bonjour tout comme le soir on s'embrasse pour se dire bonne nuit. Une habitude familiale que je refuse de pratiquer aujourd'hui. Embrasser, c'est aimer, l'affection ne se donne pas par un rapprochement des joues.

Décembre 98

Je passe à l'improviste voir ma grand-mère. Jeannette n'est pas en forme. Je pense, vieillir une injustice. Vie à petits pas traînés, perte de mémoire, mais ou est donc ce pique feu ?

Surdité. Du coup à table, Jeannette n'est plus.. Avec son pouce à la peau toute fendillée, elle coupe des bouts de pain, un pour chaque bouchée, par habitude, pour combler son silence.

Les yeux fixés vers un horizon inconnu, dos droit, elle ne regarde pas son assiette, mange trois escargots.

Jeannette n'y voit plus, sa maison devient malpropre (quel mal je lui ferai si elle lisait ces mots). Traces de suie, coulures de café, petits amas de poussière dans les angles, cuisinière mangée de croûtes noires.

Rien à lire, à feuilleter. Les mots absents, les bruits de monde étouffés, gommés.

Presque rien à manger dans le frigo. Un beurrier vide, des pots d'olives, un fond de lait, deux canettes de bière mises au frais depuis l'été. Curieusement huit pots de yaourts BA au lait entier.

Perdre. Les objets puis la tête. Se parler à soi toute seule, à voix haute et se donner la réponse.

Perdre la mémoire et s'en rendre compte, parfois. Alors au moins, prendre garde à ne pas oublier le passé. Ainsi la date de naissance de son petit- fils.

- A Vizille c'est ça ?
- Non, à Valence, écris le quelque part pour t'en souvenir
- Non maintenant je m'en souviens
- Et pourquoi te poses-tu cette question ?
- C'est comme ça parce que je me posais la question.

Une question qu'elle peut se poser durant des jours, qui occupe son temps, ses nuits. Vivre avec une question est comme vivre avec quelqu'un. Quand elle devient trop obsédante, elle l'abandonne puis en choisit une autre. La palette est infinie :

- Et puis voilà, qu'est-ce que tu veux faire ?

Jeannette, tu es parfois désespérante avec cette question. C'est comme si tu me demandais d'y répondre à ta place. Je ne sais pas quoi te dire, je ne peux pas répondre. Moi, je manque de temps, j'aurais besoin de rallonges, toi tu cherches à le tuer. A quoi bon vivre vieux, si vivre est subir la vie ?

Ce matin, je suis allée dans la cabane d'Hervé.

Hervé est mort mais la cabane, sa cabane, est restée intacte. C'est une maison de pierres sèches composée d'une écurie avec ses cages à lapins (aujourd'hui vides) et de la cabane, le domaine d'Hervé. Je sais qu'un jour quelqu'un viendra y mettre de l'ordre et jettera tout puisque objectivement rien ne vaut la peine d'être conservé. Ces " choses " représentent mon grand-père, il les a accumulées pendant près de vingt cinq ans, j'ai fait l'inventaire, c'est pour

moi comme un cabinet de curiosités à l'odeur d'essence et d'huile, où se mêlent obscurité et fraîcheur d'une maison sans lumière.

En face de moi trône un vieux pétrin, sur ma droite un très haut placards mural, réserve de vieux bidons et de boîtes à biscuits remplies de clous. Tout à droite, un placard de bois clair, fermé par une targe. Je l'ouvre, il résiste. Sur le battant, des messages sont écrits, à même le bois au crayon mine :

Saint Michel, vent = grives

1^{er} février, 81 passages

Grives, 17 novembre 67

13-1-78 neige

26 novembre 78 : ouverture

Il y aussi des coupures de journaux punaisées : La chasse est ouverte ; Assemblée générale des pêcheurs ; Les pêcheurs et la nouvelle loi ; L'ACCA de Veynes saison 87-88. Sur les étagères, boîtes de Gecopetol poudre remplies de graines. Graines de courges, de haricots. Plombs. Fonds de colle blanche. Flacons vides d'eau de toilette, reste d'essence de lavande de Beaumugnes. Emballages récupérés, boîte de Nesquik, verres à moutarde avec ou sans bouchons, boîtes de Solutricine vitamine C vides, boîtes de zan pour asticots remplies de sciure. Rétroviseur, flûte de gamin, fil de pêche, cartouchière en cuir pleine de cartouches, boîte de biscuits en fer blanc sur laquelle est écrit "graines". Vieux maïs rongé par les souris, carnet grignoté portant le nom d'Yvette Brochier, vierge. Rouleau de papier toilette fin comme du papier cigarette, grosse boîte d'allumettes contenant un petit élément en plastique cassé, non identifiable. Pipette d'huile, pot de miel vide, boîte à gâteaux en fer blanc RC Saint Christophe, Carpentras, vide. Petites cartouches rouges, bien fermées. Boîte en osier, petit carton carré, rouleaux de papier de verre.

Je referme le placard.

Hervé avait pour habitude de planter des clous dans le plâtre des murs pour y suspendre ses récupérations. Fils électriques, fils de fer, bobines de cuivre, ficelles. Clefs, casque de moto. Trois longs goupillons pour nettoyer les fusils, une très grande scie protégée par un étui de bois. Et sur le porte manteau, une grande capeline couleur rouille, son tablier bleu de jardinier, son chapeau de paille et un vieux feutre ramolli.

Il y a beaucoup de toiles d'araignées dans la cabane, ma grand- mère n'y vient jamais. Du temps de mon enfance, la cabane ressemblait presque à une habitation, on ouvrait la fenêtre sur le bassin, l'intérieur sentait la paille et les champs, on y rangeait chaises longues et outils de jardin. Sur une petite table, on déposait le panier du goûter. Dans le pétrin, nos jouets n'attendaient que nous, grosse voiture de course rouge en plastique, petit camion à benne, vaisselle véritable à petites fleurs qui nous permettait de jouer pour de vrai à la dînette.

L'hiver la cabane puait. Hervé préparait la soupe de son chien sur le vieux poêle à bois. La cabane sentait la patate bouillie et la viande faisandée.

Je referme la cabane, une première porte toute écaillée puis une seconde. La clochette de Beaumugnes tinte. Cette deuxième porte est si vieille que le bois s'ouvre et se fend, la serrure rouillée se détache, les clous ressortent. On dirait que le bois n'en veut plus. Un jour d'été, fermant cette porte, un petit scorpion jaune était tombé devant mes pieds. J'avais eu très peur.

De la cabane, j'observe la maison. C'est une habitation modeste est sans fantaisie. Un simple cube surmonté d'un toit légèrement en pente. Une

maison grise, bâtie pour durer. Quelques fleurs maigrichonnes essaient de percer la terre ingrate. C'est tout devant qu'il faut aller, dans le petit espace de verdure, bordé de chênes et de cytises, là où tout près de la porte-fenêtre du salon pousse le tilleul.

Cet arbre depuis mes souvenirs les plus lointains a toujours beaucoup fait parler. Jeannette trouve que le tilleul apporte ombre et humidité à la maison et souhaite le couper. Nous, nous aimons cet arbre généreux qui pousse trop vite et de manière désordonnée. Le tilleul n'est pas un arbre à cabane et nous n'avons jamais pu y suspendre une balançoire car ses branches manquent de résistance et ne deviennent jamais droites. Hervé nous a toujours interdit d'y grimper.

Cependant ses feuilles en forme de cœur, luisantes, piquetées de pointes rouges attirent la fraîcheur. Et l'arbre embaume en juillet quand commencent à éclore les fleurs. E plein cœur de l'été, le tilleul se transforme en ruche bruissante, fleurs et pollen exhalent le miel, les abeilles en perdent la tête, et nous dessous, dans ce bourdonnement, dans ces effluves chaudes. Le supprimer serait comme amputer la maison de sa partie la plus animale, la couper du grand cycle de la nature.

En automne, ses feuilles tournoient comme des girouettes. Devenues jaune d'or, elles étincellent dans le ciel bleu vif, nous en faisons des mille feuilles.

J'aime ce tilleul. Il représente pour moi l'âme de sous le Beal, il protège la maison tel un bon génie. Il porte l'âme du lieu et la mémoire de ceux qui sont venus s'asseoir sous son feuillage.

Sur une chaise longue ou une couverture, nous avons lu, discuté, bavardé, pris le frais en regardant tomber les étoiles filantes.

- Fait un vœu !
Nous sommes tous là.
Je ferme les yeux.

Strasbourg, 25 février 2001